Correspondance [Document électronique] / Gustave Flaubert : nouvelle éd. augmentée. 2e série. 1847-1852

1848 T 2

p79

à la même.
entièrement inédite.
(Croisset, mars 1848.)
je vous remercie de la sollicitude que vous avez prise de moi durant ces événements derniers et, cette fois-ci, comme les précédentes, je vous demande pardon de l'inquiétude et du chagrin que je vous ai causés.
p80

Votre lettre ne m'est arrivée qu'après sept jours de retard. La faute a été aux postes qui ont été, comme vous pouvez vous le figurer, fort mal servies pendant toute la semaine dernière.
Vous me demandez mon avis sur tout ce qui vient de s'accomplir. Eh bien ! Tout cela est fort drôle. Il y a des mines de déconfits bien réjouissantes à voir. Je me délecte profondément dans la contemplation de toutes les ambitions aplaties. Je ne sais si la forme nouvelle du gouvernement et l'état social qui en résultera sera favorable à l'art. C'est une question. On ne pourra pas être plus bourgeois ni plus nul. Quant à plus bête, est-ce possible ?
Je suis bien aise que votre drame y gagne. Un beau drame vaut bien un roi. J'irai l'applaudir à la première représentation. Comme je vous l'ai dit déjà, je serai là. Vous me verrez, je le soignerai bien et de tout coeur.
à quoi bon revenir sans cesse sur Du Camp et sur les griefs, fondés ou non, que vous pouvez avoir contre lui ? Vous devez comprendre que cela m'est pénible depuis longtemps. Cette persistance, qui était d'abord de mauvais goût, finit par être cruelle.
à quoi bon aussi tous vos préambules pour m'annoncer la *nouvelle* ? Vous auriez pu me la dire tout d'abord sans circonlocutions. Je vous épargne les réflexions qu'elle m'a fait faire et

l’exposé des sentiments qu’elle m’a causés. Il y en aurait trop à dire. Je vous plains, je vous plains beaucoup. J’ai souffert pour vous et, pour mieux dire, *j’ai*
p81

tout vu . Vous comprenez, n’est-ce pas ? C’est à l’artiste que je m’adresse.
Quoi qu’il advienne, comptez toujours sur moi. Quand même nous ne nous écririons plus, quand même nous ne nous reverrions plus, il y aura toujours entre nous un lien qui ne s’effacera pas, un passé dont les conséquences subsisteront.
Ma *monstrueuse personnalité* , comme vous le dites si aimablement, n’est pas telle qu’elle efface en moi tout sentiment honnête, humain, si vous aimez mieux. Un jour, peut-être, vous le reconnaîtrez et vous vous repentirez d’avoir dépensé, à propos de moi, tant de chagrin et tant d’amertume.
Adieu, je vous embrasse. à vous.
à Maxime Du Camp.
Croisset, 7 avril 1848.
Alfred est mort lundi soir, à minuit. Je l’ai enterré hier. Je l’ai gardé pendant deux nuits. Je l’ai enseveli dans son drap, je lui ai donné le baiser d’adieu et j’ai vu souder son cercueil. J’ai passé là deux jours larges. En le gardant, je lisais les *religions de l’antiquité* de Kreutzer. La fenêtre était ouverte, la nuit était superbe, on entendait les chants du coq et un papillon de nuit voltigeait autour du flambeau. Jamais je n’oublierai tout cela, ni l’air de sa figure ni, le premier soir, à minuit, le son éloigné d’un cor de chasse qui m’est arrivé à travers les bois. Le mercredi j’ai été me promener tout l’après-midi avec une chienne qui m’a suivi sans que je l’aie appelée. Cette chienne l’avait pris en affection et l’accompagnait
p82

toujours quand il sortait seul. La nuit qui a précédé sa mort, elle a hurlé horriblement sans qu’on ait pu la faire taire. Je me suis assis sur la mousse à diverses places, j’ai fumé, j’ai regardé le ciel, je me suis couché derrière un tas de bourrées de genêts et j’ai dormi. La dernière nuit, j’ai lu les *feuilles d’automne* . Je tombais toujours sur

les pièces qu'il aimait le mieux ou qui avaient trait pour moi aux choses présentes. De temps à autre j'allais lever le voile qu'on lui avait mis sur le visage, pour le regarder. J'étais enveloppé d'un manteau qui a appartenu à mon père et qu'il n'a mis qu'une fois, le jour du mariage de Caroline. Quand le jour a paru, vers 4 heures, moi et la garde nous nous sommes mis à la besogne. Je l'ai soulevé, retourné et enveloppé. L'impression de ses membres froids et raidis m'est restée toute la journée au bout des doigts. Il était affreusement décomposé. Nous lui avons mis deux linceuls. Quand il a été ainsi arrangé, il ressemblait à une momie égyptienne serrée dans ses bandelettes et j'ai éprouvé je ne puis dire quel sentiment énorme de joie et de liberté pour lui. Le brouillard était blanc, les bois commençaient à se détacher sur le ciel, les deux flambeaux brillaient dans cette blancheur naissante. Des oiseaux ont chanté et je me suis dit cette phrase de son *Bélial* : " il ira, joyeux oiseau, saluer dans les pins le soleil levant " , ou plutôt j'entendais sa voix qui me la disait et tout le jour j'en ai été délicieusement obsédé. On l'a placé dans le vestibule. Les portes étaient décrochées et le grand air du matin venait avec la fraîcheur de la pluie, qui s'était mise à tomber. On l'a porté à bras au cimetière. La course
p83

a duré plus d'une heure. Placé derrière, je voyais le cercueil osciller avec un mouvement de barque qui remue au roulis. L'office a été atroce de longueur. Au cimetière, la terre était grasse. Je me suis approché sur le bord et j'ai regardé une à une toutes les pelletées tomber. Il m'a semblé qu'il en tombait cent mille. Pour revenir à Rouen, je suis monté sur le siège avec Bouilhet. La pluie tombait raide. Les chevaux allaient au galop ; je criais pour les animer. L'air m'a fait grand bien. J'ai dormi toute cette nuit et je puis dire toute cette journée. Voilà ce que j'ai vécu depuis mardi soir. J'ai eu des aperceptions inouïes et des éblouissements d'idées intraduisibles. Un tas de choses me sont revenues, avec des choeurs de musique et des bouffées de parfums. Jusqu'au moment où il

lui a été impossible de rien faire, il lisait Spinoza jusqu'à une heure du matin, tous les soirs, dans son lit. Un de ces derniers jours, comme la fenêtre était ouverte et que le soleil entrait dans sa chambre, il a dit : " fermez-la, c'est trop beau ! C'est trop beau ! " il y a des moments, cher Max, où j'ai singulièrement pensé à toi et où j'ai fait de tristes rapprochements d'images.
Adieu, je t'embrasse et j'ai grande envie de te voir, car j'ai besoin de dire des choses incompréhensibles.
à Ernest Chevalier.
Croisset, lundi 10 (avril 1848).
J'attendais toujours à t'écrire, mon brave Ernest, pour te donner des nouvelles définitives de ce pauvre Alfred. Tout est fini maintenant ! Il est mort
p84

il y a aujourd'hui 8 jours, à cette heure-ci (minuit). Je l'ai enterré jeudi dernier. Il a horriblement souffert et s'est vu finir. Tu sais, toi qui nous as connus dans notre jeunesse, si je l'aimais et quelle peine cette perte m'a dû faire. Encore un de moins, encore un de plus qui s'en va. Tout tombe autour de moi. Il me semble parfois que je suis bien vieux. à chaque malheur qui vous arrive, on semble défier le sort de vous en donner plus, et à peine on a le temps de croire que c'était impossible qu'il en arrive de nouveaux, auxquels on ne s'attendait pas ; et toujours, et toujours.
Quelle plate boutique que l'existence ! Je ne sais si la république y portera remède. J'en doute fort.
Et toi, vieil ami, que deviens-tu dans ta Corse ? Se dispose-t-on à te donner ton congé ? Crois-tu que tu resteras ? J'avais envoyé à ton père une lettre de recommandation pour quelqu'un de la connaissance de Crémieux. Il ne m'a donné aucune nouvelle de ses démarches ; je ne sais où en sont les choses. Ici, tout est fort plat et très tranquille, quoiqu'assez sombre. Je monte demain ma première garde. Hier j'ai été de " revue " pour planter un arbre de la liberté ! *hei mihi !*
mon intérieur, pauvre vieux, n'est pas plus gai que par le passé. La mort d'Alfred n'est pas venue,

comme tu penses, pour me ragaillardir. Les farces du " vrai garçon " , comme c'est loin ! Et comme ça me paraît amer maintenant !
Je travaille toujours, je lis, je culotte une masse de pipes, la journée passe et le lendemain vient. Adieu, cher Ernest, je t'embrasse, à toi.
p85

à Maxime Du Camp.
(fin mai 1848.)
(...) j'ai reçu ton chapitre ; il est meilleur que le précédent. Il faudrait peu de chose pour le rendre bon. Ce serait quelques ciels à retrancher. Il y a trop de couleurs semblables, trop de petits détails, voilà tout. Ah ! Cher Max ! J'ai été bien attendri, va, en lisant une certaine page de regrets et en y resongeant, à ce pauvre bon petit voyage de Bretagne. Oui ! Il est peu probable que nous en refassions un pareil. ça ne se renouvelle pas une seconde fois. Il y aurait même peut-être de la bêtise à l'essayer. Ah ! Comme il m'en est venu tantôt une volée de souvenirs dans la tête, de la poussière, des tournants de route, des montées de côte au soleil, et encore, comme il y a un an, des songeries à deux au bord des fossés ! Et dire que, lorsque tu iras boire l'eau du Nil, je ne serai pas avec toi ! (...).
à Louise Colet.
billet inédit.
vendredi soir, 21 août 1848.
Merci du cadeau.
Merci de vos très beaux vers.
Merci du souvenir.
à vous. G.
1849 T 2

p86

à Ernest Chevalier.
Croisset, dimanche 6 mai (1849).
J'ai du nouveau à t'apprendre, mon cher Ernest. Au mois d'octobre prochain, je (n'aie pas peur de ce qui suit, ce n'est point mon mariage, mais mieux), au mois d'octobre prochain ou à la fin de septembre je fous le camp pour l'égypte. Je vais faire un voyage dans tout l'orient. Je serai parti

de quinze à dix-huit mois. Nous remonterons le Nil jusqu'à Thèbes, de là en Palestine ; puis la Syrie, Bagdad, Bassora, la Perse jusqu'à la mer Caspienne, le Caucase, la Géorgie, l'Asie Mineure par les côtes, Constantinople et la Grèce s'il nous reste du temps et de l'argent. *quid dicis ?* je te vois de là ouvrir de grands yeux et te demander comment je fais pour partir. Voici, vieux, les raisons qui m'ont décidé (...) j'ai besoin de prendre l'air, dans toute l'extension du mot. Ma mère, voyant que cela m'était indispensable, a consenti à ce voyage, et voilà. Je ne pense qu'avec angoisse aux inquiétudes que je vais lui faire subir, mais je crois que c'est un mal pour en éviter un moins grand. Je ne suis pas encore parti. D'ici là il se passera peut-être bien des choses. Cependant, quant à moi, mon parti est pris, et j'ai été longtemps à le prendre. Un an, un an à lutter contre cette passion des champs qui me dévorait, si bien que j'en ai fort

maigri. Dans ce moment on commence à préparer nos affaires, à Du Camp et à moi, et nous sommes en pourparlers pour un domestique. Donc, mon vieux, vers le mois d'octobre il est probable que je te saluerai de la main en passant, et quand nous nous reverrons j'en aurai de belles à te raconter. Tu auras au mois de juin la visite d'un ancien camarade. Je t'adresse le sieur Fauvel qui va se promener en Corse. Donne-lui toutes espèces de facilités et de recommandations ; tu m'obligeras. Comment, pauvre bougre, n'as-tu pas plus de chance que ça et ne peux-tu sortir de ton île qui, pour être le berceau du grand homme n'en doit pas moins commencer à te sembler fastidieuse ? Je ne sais si les corses sont aussi stupides que les français, mais ici c'est déplorable. Républicains, réactionnaires, rouges, bleus, tricolores, tout cela concourt d'ineptie. Il y a de quoi faire vomir les honnêtes gens, comme disait le garçon. *les patriotes* ont peut-être raison : la France est abaissée. Quant à l'esprit, c'est certain. La politique achève d'en tirer la dernière goutte. (...) quand te verrai-je maintenant ? Si tu viens aux Andelys en septembre, je ne serai pas encore parti.

Si tu te trouves à Marseille, peut-être nous y rencontrerons-nous. écris-moi de temps à autre d'ici là. Adieu, vieil ami, je t'embrasse.
à Parain.
Croisset, samedi soir. (mai 1849).
J'ai une grande nouvelle à vous annoncer, mon cher oncle (ce n'est point mon mariage) : je pars
p88

au mois d'octobre prochain avec Du Camp pour l'égypte, la Syrie et la Perse. Ma santé, qui loin de s'améliorer empire, m'a forcé à aller consulter à Paris M Cloquet qui m'a fortement conseillé les pays chauds. Quand vous viendrez, je vous conterai tout cela plus au long ; j'en ai beaucoup à vous dire. C'est à vous autres que je recommanderai ma pauvre mère pendant mon absence, qui durera de quinze à dix-huit mois. Ma mère va louer sa maison de Rouen, car elle a l'intention de passer une bonne partie de son temps à Nogent. De toutes façons c'est ce qu'elle pourra faire de mieux.
En attendant mon départ, nous sommes convenus, ma mère et moi, de ne pas ouvrir la bouche de ce voyage pour deux raisons : la première, c'est qu'il est inutile de se tracasser d'avance et d'exciter sa tristesse par anticipation ; la seconde, c'est que, n'ayant pas fini mon maudit *saint-Antoine* (car il dure toujours le polisson ! Quoique je maigrisse dessus), ça me troublerait et m'empêcherait de travailler. Vous savez, vieux compagnon, que l'idée que je dois être dérangé me dérange, et j'ai bien assez de besogne sans avoir en outre l'orient qui danse au bout de ma table, et les grelots des dromadaires qui me bourdonnent dans les oreilles par-dessus le bruit de mes phrases. Donc, quoique ce voyage soit conclu, on n'en dit mot ici ; comprenez-vous ?
Nous avons calculé, le sieur Du Camp et moi, que nos moyens nous permettaient très largement d'avoir un domestique, chose à peu près indispensable. Il nous faut un gars solide, au moral comme au physique, habitué à la fatigue, sachant
p89

manier un fusil, intelligent et vif. J'ai songé au

jeune Leclerc, dont la dernière escapade n'a fait
que me confirmer dans la bonne opinion que
j'avais de sa personne. Si on le retrouvait,
pensez-vous qu'il veuille venir ?
Croyez-vous que le choix soit bon ? En cas
qu'il soit à Nogent maintenant, je vous reécrirais
pour poser mes conditions. S'il est à Paris,
y a-t-il moyen d'avoir son adresse ? Dans ce dernier
cas il irait parler à Du Camp. Occupez-vous de
cela, je vous prie.
J'ai vu chez M Walkenaer une bible compacte
en un volume in-8 dont je désirerais savoir l'éditeur
et l'année de la publication. Quand Bonenfant
verra le susdit particulier, je lui serai fort
obligé de m'obtenir ce renseignement. Et vous,
vieux brave, avez-vous toujours peur du choléra ?
Je ne sais s'il y en a à Rouen, mais on n'en parle
guère. Je crois que vous pourriez vous aventurer
sans péril. Au reste, je ne veux vous donner aucun
conseil, de peur qu'à la moindre colique qui
vous prendrait vous ne vous imaginiez trépasser.
Mais j'ai tout de même bien envie de vous voir, je
vous assure.
Adieu, cher vieil oncle ; je vous embrasse
comme je vous aime.
p90

Au même.
Croisset, samedi soir (été 1849).
Je vous remercie, mon brave père Parain, de
la célérité que vous avez mise dans l'affaire
Leclerc. Pour en finir de suite, qu'il sache à quoi
s'en tenir et nous aussi. Voici quelles sont nos
conditions : il nous accompagnera partout, ne nous
quittera pas et nous obéira ponctuellement.
1 il aura, soir et matin, lorsque nous serons en
route, à faire et défaire notre tente, ce qui ne lui
demandera pas cinq minutes de temps au bout de
trois jours qu'il en aura pris l'habitude.
2 il aura soin de nos armes, les charger, les
nettoyer, etc., ainsi que la surveillance de nos
chevaux et de nos bagages qui seront spécialement
sous sa garde.
3 il brossera nos habits et nos bottes et nous
fera la cuisine, ce qui se bornera à faire cuire de
la viande (quand nous en aurons) ou des oeufs, à

vider une volaille, à plumer du gibier (cela n'aura lieu ordinairement qu'en campagne).
4 il portera le costume que nous jugerons convenable de lui donner. Comme on n'est considéré à l'étranger qu'en rapport de la considération que l'on s'attribue soi-même, cela est important.
Voilà quelles seront ses principales charges.
Du reste, il faut qu'il soit décidé d'avance *à tout faire* et à ne jamais dire, comme les domestiques ordinaires : ça n'est pas de mon devoir, ça sort de mes fonctions.
p91

Maintenant, pour sa gouverne, il faut qu'il sache :
1 qu'il peut y avoir du danger de diverses natures : privation de choses nécessaires, chaleur excessive, mauvaise nourriture bien souvent, maladies, coups de fusil, mal de mer, etc. (la plus grande prudence est exigée tant pour lui que pour nous ; quelque incartade de sa part pourrait nous attirer de mauvaises affaires).
2 il sera privé complètement, ou à peu près, de femelles, sous peine, s'il voulait s'en passer la fantaisie, de se faire couper la gorge et à nous aussi.
3 il n'aura plus ni vin, ni eau-de-vie, mais du café plusieurs fois par jour (en campagne) et du tabac tant qu'il en voudra ; nous lui en fournirons.
Du reste il ira à cheval comme nous, sera armé de pied en cap et aura du gibier à tuer de toute nature, depuis des perdrix rouges jusqu'à des lions et des crocodiles. Ce sera même en route sa principale occupation. Quand il aura besoin de quelque chose, nous le lui donnerons et subviendrons à tous ses besoins. Bref, il partagera complètement notre genre de vie. Que Bonenfant ait l'obligeance, tant qu'il est en lui et que Leclerc pourra le comprendre, de l'initier un peu à ce que c'est qu'un voyage pareil, pour qu'il s'en fasse quelque idée et qu'il ne nous accuse pas plus tard de l'avoir trompé. Une fois qu'il sera avec nous, il n'y aura pas à revenir, ni à regretter Courtavant. Il faudra aller jusqu'au bout.

Pour ce qui est de ses gages, nous serons partis
de quinze à dix-huit mois au plus. Nous le prendrions
p92

à notre service le 1 er septembre prochain,
et au retour nous lui compterions 1500 francs.
S'il aimait mieux en laisser d'avance 500 à sa
femme, libre à lui. Qu'il réfléchisse. Il y aura du
hasard, de l'aventure, beaucoup de fatigue, un
peu de péril et considérablement de choses cocasses
et nouvelles pour lui.
J'oublie un dernier point, mon cher oncle. Vous
me dites que le gaillard est un tant soit peu
vaniteux. Il devra, dans l'intérêt de notre sécurité,
garder vis-à-vis de nous (en présence d'étrangers
surtout) le plus grand respect. Il ira, bien entendu,
aux secondes places et en campagne couchera à la
porte de notre tente. Du reste il lui arrivera d'avoir
des gens sous ses ordres. Quand nous prendrons
des escortes en Syrie, il en sera le capitaine.
D'ici là, s'il accepte, qu'il s'exerce à monter à
cheval et à tirer tout en allant. Qu'il apprenne même
à faire la barbe s'il peut ; ce ne serait pas inutile.
Je n'ai plus de place, mon cher vieux compagnon,
pour vous dire que nous vous attendons.
Adieu, vieux solide, embrassez tout votre monde
pour moi.
Au même.
Croisset, vendredi soir (été 1849).
J'ai reçu ce matin, mon cher oncle, une lettre
de Leclerc à laquelle je n'ai rien compris. Au lieu
de me dire s'il accepte, oui ou non, les conditions
que je lui ai posées dans la dernière lettre que je
vous ai écrite, il me fait beaucoup de protestations
p93

et de doléances. Je crois que son désir est que
vous le repreniez comme garde. Il a l'air d'implorer
mon intervention pour cela. Si vous en étiez
content, en effet, vous feriez bien de lui pardonner
son escapade et de le réintégrer dans ses
fonctions. Il me dit qu'il ne va pas vous voir, car
il ne ferait que pleurer et ne saurait que vous
dire. Il m'a l'air d'un homme abattu et très humilié.
Dans tout cela je ne sais s'il veut venir avec
moi en orient. Mais voilà un autre incident. Du

Camp a déniché je ne sais où un gars superbe, un corse, un ancien troupier qui a déjà été en égypte et paraît, d'après ce qu'il m'écrit, un drôle roué. Il penche pour lui, de même que moi je penche pour Leclerc. Le choix d'un domestique pour un tel voyage est une affaire trop grave pour se décider à la légère. De sorte que nous ne ferons notre choix et ne donnerons notre parole à l'un ou à l'autre qu'après avoir vu, moi Sassetti (c'est le nom de l'ex-voltigeur) et lui Du Camp, Leclerc. En conséquence, si maître Leclerc veut voyager aux conditions que je vous ai envoyées, il fera bien d'accompagner Dupont jusqu'à Paris, quand celui-ci se mettra en route, et d'aller place de la Madeleine, 30, causer avec mon collègue afin qu'il en juge. Bien entendu que je paierai ce petit voyage dont la dépense ne peut être grande. Vous la fixerez vous-même, s'il vous plaît, cher oncle.
Voilà donc l'état de la question, comme on dit en politique. Plus tôt Leclerc ira se montrer à Du Camp, et plus tôt nous serons décidés sur
p94

l'homme que nous devrons prendre. Du Camp, de son côté, doit m'envoyer un de ces jours Sassetti.
Du reste rien de nouveau, cher vieux compagnon. Je travaille toujours ma *tentation* comme dix nègres. J'en ai encore pour deux grands mois. ça et le voyage à l'horizon, vous voyez que je ne manque pas de choses qui me trottent dans la tête.
Adieu, je vous embrasse vous et tout le monde de là-bas.
à sa mère.
Paris, 26 octobre 1849, 1 h du matin.
(nuit du 25 au 26.)
tu dors sans doute maintenant, pauvre vieille chérie. Comme tu as dû pleurer ce soir, et moi aussi, va ! Dis-moi comment tu vas, *ne me cache rien* . Songe, pauvre vieille, que ça me serait un remords épouvantable si ce voyage te faisait trop de mal. Max est bien bon, sois sans crainte. J'ai trouvé nos passeports prêts. Tout a été comme sur des roulettes ; c'est bon signe. Adieu ; voilà la

première lettre, les autres succéderont bientôt. Je t'en enverrai demain une plus longue. Et toi ? écris-moi des volumes, *dégorge-toi* .
Adieu, je t'embrasse de tout mon coeur plein de toi. Mille caresses.
p95

à la même.
Paris, vendredi, 26 octobre 1849.
Une journée de passée, pauvre vieille, c'est sans doute la pire. Comme tu as dû t'ennuyer aujourd'hui ! Je me figure ta bonne mine pensive... j'attends demain matin une lettre de toi... il est bien convenu entre Max et moi que si, une fois l'égypte vue, nous nous sentons fatigués ou que l'ennui de toi me prenne ou que tu me rappelles, je reviens. Ainsi ne te tourmente pas par avance, sois sans crainte ; il me semble que l'envie de te revoir me ferait revenir à travers tout. Oh ! Comme je t'embrasserai au retour, pauvre vieille ! ...
à la même.
Paris, samedi, 27 octobre (1849).
La journée d'aujourd'hui m'a semblé moins longue que celle d'hier, pauvre chère vieille, quoique j'aie été moins occupé. Ainsi j'espère peu à peu me faire à notre absence ; mais toi ? J'attendais avec impatience ta bonne lettre. Quoique par métier je fasse du style, je ne sais que te dire, car j'aurais tant de choses à te dire !
Hier au soir, après t'avoir écrit, j'ai été à l'opéra voir *le prophète* . C'est magnifique ; ça m'a fait du bien, j'en suis sorti rafraîchi, émerveillé, et plein de vie. Devine qui est-ce qui est venu s'asseoir à côté de
p96

moi ? Un persan en costume ! ... je viens de passer une partie de mon après-midi chez ce brave Pradier qui m'a fait de belles théories sur les voyages... quand cette lettre t'arrivera, tu auras déjà dû recevoir une carte d'égypte que j'ai recommandée au père Molard... je pense à toi sans cesse, ton idée m'accompagne partout. Oui, pauvre chérie, va, aie bon espoir ; je te ferai de beaux récits de voyage, nous causerons du désert au coin du feu ; je te raconterai mes nuits sous la tente, mes courses

au grand soleil... nous nous dirons : oh ! Te rappelles-tu comme nous étions tristes, et nous nous embrasserons, nous rappelant nos angoisses du départ.
Allons, à demain. Tu voulais prendre le chemin de fer pour venir ici, et moi donc, quelles tentations j'avais de descendre aux stations ! Adieu, pauvre chérie, encore un bon baiser ; bonne nuit.
à la même.
Paris, 28 octobre (1849).
Tu me parles de la bêtise que tu as eue de croire à la prédiction du petit morceau de papier. Je la comprends, car je la partage, quoiqu'en général, en fait de présages, l'esprit est ainsi fait que l'on croit surtout aux mauvais. (quand on en a de bons on en doute, quand il vous en arrive de mauvais, cela vous fait peur...) Bouilhet est arrivé ce matin à 11 h. Nous dînons ce soir tous les trois ensemble avec Théophile Gautier, qui a remis
p97

une invitation pour venir avec nous. Pradier viendra demain nous embrasser à l'heure du départ, dans la cour des diligences.
J'ai été dire adieu à M Cloquet. Il m'a promis, quand tu viendras à Paris, de te faire faire la connaissance de gens qui ont voyagé, pour en causer le plus possible.
Comme je crois que mon manuscrit de *la Bretagne* te ferait plaisir à avoir près de toi, il sera à la disposition de Hamard. Tu t'adresseras à lui pour qu'il te l'envoie par un moyen sûr... nous avons été tout à l'heure, Bouilhet et moi, voir au louvre les bas-reliefs assyriens que Botta a rapportés de Ninive. Vas-y quand tu viendras ici ; cela te fera plaisir en songeant que j'en verrai de pareils. Tâche, pauvre vieille, de te mettre à ma place quand je serai en route ; songe aux belles choses que je vais voir, à toutes les gueulades que je pousserai. Il y a un danger que nous n'avons pas prévu, c'est que j'en revienne fou ; ce serait une bonne charge.
Adieu, pauvre vieille adorée. C'est demain que je pars. Dans 24 heures je roulerai ; tu n'auras donc pas de lettre avant la fin de la semaine

(probablement), puis deux ou trois, puis de Malte, puis d'égypte. Une fois en égypte tu t'y feras ; elles arriveront régulièrement, sois-en sûre. Quant à la Perse, ne t'en inquiète pas d'avance ; il sera temps d'y penser plus tard.
Adieu, mille baisers, pauvre mère, je t'embrasse de tout mon coeur. Ton fils qui t'aime.
p98

à la même.
Paris, lundi, 29 octobre (1849).
Tout est prêt, nous partons. Il fait beau temps ; je suis plutôt gai que triste, plutôt serein que sérieux. Le soleil brille, j'ai le coeur plein d'espoir.
Le dîner d'hier avec Gautier et Bouilhet a été charmant. Ce matin, en lui disant adieu, je n'ai pas été ému comme je le pensais. Ma sensibilité de départ a eu d'ailleurs le fond de son sac vidé avec toi, pauvre chérie.
Adieu, chère vieille. Gautier a soutenu hier devant moi cette opinion qui est mienne " qu'il n'y avait que les bourgeois qui crevassent " . C'est-à-dire que, quand on a quelque chose dans le ventre, on ne meurt pas avant d'avoir accouché.
Adieu, bon courage, je t'embrasse le plus étroitement possible. à toi.
à la même.
Lyon, 31 octobre (1849).
Nous arrivons à l'instant. Le temps est très beau, mais froid. Nous allons bien tous les deux et l'humeur est à l'avenant.
Il me semble, pauvre mère, qu'il y a dix ans que nous ne nous sommes vus. De Marseille je t'écrirai une lettre plus longue.
Nous partons demain matin à 4 heures. Nous serons à Marseille le soir même, à moins que le
p99

brouillard ne nous fasse coucher en route. Adieu, tu seras contente, j'espère, de cette petite surprise. Encore adieu, mille embrassements. Ton fils qui t'aime.
à la même.
Marseille, 2 novembre 1849.
J'ai reçu ce matin, pauvre chérie, ta lettre n 3

du 28, envoyée à Paris. J'espère que demain j'en aurai une adressée à Marseille directement.
Quant aux miennes, tout le temps que j'ai été à Paris tu as dû en recevoir à peu près tous les jours. De plus, je t'en ai écrit une de Lyon et celle-ci, que je t'écris maintenant, te fût parvenue un jour plus tôt sans les brouillards du Rhône, qui nous ont retardés de 4 heures avant-hier. Du reste je t'écrirai encore demain et mercredi prochain je t'écrirai de Malte. Ainsi, 48 heures après que tu auras reçu ma lettre je serai occupé à t'en envoyer une autre. Tu vois donc, pauvre chère vieille, que cela n'est pas le diable. Quant à toi, tu peux m'écrire à Alexandrie de suite.
Tu dis que les récits de voyage sont bien loin de nous. Eh bien ! Pour te prouver le contraire, je vais t'envoyer celui de Paris à Marseille. Quand il a fallu partir de chez Max, tout le monde était en eau, surtout ce pauvre Cormenin qui n'en pouvait plus et faisait pitié. Aimée, Jenny, la portière, etc., tout cela sanglotait et me faisait mille recommandations.
Dans la cour de la diligence nous avons trouvé
p100

Pradier qui s'est écrié (il faisait très beau soleil) : " fameux, fameux ! Savez-vous ce que j'ai vu ce matin à mon baromètre ? Beau fixe. C'est bon signe ; je suis superstitieux, ça m'a fait plaisir. "
toi qui connais l'homme, tu peux t'imaginer la scène augmentée de son chapeau, de ses longs cheveux, etc. C'était dans la même cour où je me suis embarqué pour la Corse, à la même place, à peu près à la même heure. Le premier voyage a été bon, le deuxième sera de même, pauvre vieille. Tous les gens que nous voyons nous l'affirment.
à Lyon, nous avons vu Gleyre, un peintre qui a longtemps habité l'orient (5 ans) ; il a été jusqu'en Abyssinie. D'après ses conseils nous resterons peut-être plus longtemps en égypte que nous ne l'avions décidé, quitte à sacrifier ou à bâcler le reste de notre voyage. Ce qu'il y a de certain, c'est que déjà nous avons retranché le Kurdistan, pays compris entre la Syrie du nord et la Perse. C'est trois mois de moins et le seul passage qui offrît quelque danger. Nous prendrions les bateaux

à vapeur et un voyage de quatre mois se réduirait à quinze jours. Au reste, il n'est question maintenant que de l'égypte et nous ne pensons qu'à elle. Le reste dépendra de mille choses et surtout de toi. Si tu t'ennuies trop, si tu me rappelles, tu sais bien que je reviendrai, pauvre vieille.
Nous venons à l'instant de faire une visite à Clot-Bey qui, au lieu d'être au Caire, se trouve à Marseille. Il va nous charger de lettres et de recommandations. Selon lui, un voyage en égypte
p101

n'est pas plus qu'un voyage à Marseille. Il ira cet hiver à Paris. M Cloquet te fera faire sa connaissance et tu pourras te rassurer auprès de lui. Il nous a dit qu'il n'y avait en égypte à craindre ni brigands, ni fièvres, ni ophthalmies (en prenant des précautions). La seule chose qu'il nous ait bien recommandée, c'est d'éviter le froid des nuits. Mais nos flanelles et nos pelisses sont là.
Nous avons visité tantôt notre paquebot, *le Nil*, par lequel nous devons partir après-demain matin dimanche, à 8 heures. Il est superbe et toi qui aimes surtout les grosses embarcations, il te conviendrait, car c'est le plus gros de tous ceux qui sont dans le port. Le père Cauvière nous a recommandés au capitaine ; nos chambres sont choisies. Le capitaine nous donnera la sienne si je suis trop malade de la mer. Tu vois, pauvre vieille chérie, que l'on soigne ton poulot. Nous avons des balles d'une importance superbe. Sur le paquebot *le Rhône* on accablait Sassetti de questions pour savoir quelles étaient nos seigneuries. C'est un drôle de garçon qui n'est embarrassé de rien et connaît tout. Il est parti ce matin déjeuner chez la contrebasse du théâtre qui est un de ses amis, ce qui lui a valu d'entendre hier au soir *la juive* pour rien, dans l'orchestre, parmi les musiciens, comme un artiste. Je crois que c'est un bon choix. Il nous sert très bien.
Ce matin j'ai reçu de Lauvergne une lettre pour Soliman-Pacha, général en chef de l'armée d'égypte. J'y suis crânement recommandé. Le paragraphe qui me concerne commence ainsi :

" c’est un homme puissant par la pensée " et tout le reste est dans ce goût-là.
p102

Allons, pauvre adorée de mon coeur, prends courage, tu verras comme la première lettre que tu recevras d’égypte te fera plaisir. Lis, tâche de lire, occupe-toi. Embrasse bien la petite fille. Je pense à elle souvent. Parle de moi, tâche qu’on en parle. Dis au père Parain qu’il boive de temps à autre un verre de kirsch à ma santé. Ici, un voyage en orient est si peu de chose que le moindre décrotteur vous parle de Jérusalem, du Caire et de Persépolis comme de rien du tout. ça ravale la bonne opinion qu’ont d’eux-mêmes les gens qui croient faire un grand coup en y allant. Adieu, mille baisers, mille tendresses. Demain je t’enverrai un bout de lettre, mais comme je l’écrirai probablement l’heure de la poste passée, il y aura un jour d’intervalle entre les deux. Encore une bonne embrassade.
à la même.
Marseille, samedi soir (3 novembre 1849).
Ah ! Pauvre mère, que je voudrais pouvoir me glisser dans mes lettres, entre ces plis de papier sur lesquels je verse un long regard de tendresse. écris-moi des volumes, dis-moi tout ce que tu veux, épanche-toi.
Aujourd’hui nous avons embarqué notre bagage. Tous ces messieurs du bord sont charmants. Maxime a reconnu le médecin pour avoir déjà navigué avec lui. Reconnaissance, embrassade. Tableau. Nous partons avec le consul de Manille
p103

qui traverse pour se rendre dans l’Inde, et le consul de Tripoli qui se rend à Malte avec sa famille. Nous serons, je pense, aussi bien que possible, sauf le mal de mer auquel il faut se résigner, quoique le docteur Barthélemy (un élève de M Cloquet), le médecin même du bord, prétende qu’il réussit quelquefois à le guérir.
Clot-Bey, auquel nous venons de faire nos adieux (je t’ai dit, je crois, qu’il est à Marseille et non au Caire), nous donne quantité de lettres pour l’égypte ; ce ne sont qu’ingénieurs, généraux,

beys, pachas, etc. Il nous engage à nous dépêcher au commencement, c'est-à-dire à Alexandrie où il n'y a pas grand-chose à voir, afin de tâcher de partir du Caire avec l'expédition annuelle du miri (prélèvement de l'impôt) qui va partir pour la haute-égypte. Ce serait plus amusant, plus commode et plus économique ; *nous voyagerions avec une armée* . Quel choix ! C'est ça qui serait pompadour, maréchal de Richelieu et surtout mousquetaire gris ! Il nous a dit que pour nos communications de lettres sur le Nil ce serait assez facile, surtout pour les faire aller en France, plus que pour en recevoir. Il y a sur tous les bords du fleuve des gouverneurs auxquels nous serons adressés, dans le cas où nous irions seuls, et de place en place (jusqu'en Abyssinie même !), des médecins francs. Tu vois, pauvre mère, qu'il n'est pas possible de voyager dans de meilleures conditions ! Clot-Bey m'a l'air d'un excellent bougre dans toute la force du terme. Il ira à Paris d'ici un mois ou deux. écris à M Cloquet de t'en prévenir. Tu dînerais avec lui ; cela te ferait grand bien. Il te rassurerait beaucoup.
p104

Parle-moi de ta santé, pauvre chérie ; ne me cache rien. As-tu été reprise de tes crachements de sang ? Et les migraines ? Etc. Moi, à cause du froid (car il ne fait pas chaud du tout, le temps est sec) et par précaution, j'ai dès maintenant endossé la chemise de flanelle. Me voilà donc condamné au gilet de santé.
Bouilhet doit t'écrire ; il me l'a promis en partant. Tâche de t'habituer à Nogent. Si tu revenais à Rouen tu t'embêterais peut-être encore plus. Je voudrais bien que l'été fût venu pour que tu puisses un peu voyager en Angleterre. Adieu, pauvre vieille ; ne pleure pas. Dans 72 heures je t'écrirai de Malte, sous les orangers ; mais quel dégobillage d'ici là, peûh, peûh ! Ah peûh ! Adieu, je t'embrasse sur tes deux longues joues creuses.
à la même.
Malte. -à bord du *Nil* .
Nuit du mercredi au jeudi, 7-8 novembre (1849).
Nous venons d'arriver à Malte, chère bonne

mère. Le bateau est à l'ancre dans le port, nous repartons demain à 1 heure après avoir pris du charbon. Je profite de l'état de stabilité du bâtiment pour t'envoyer cette lettre promise. Sais-tu une chose, pauvre vieille, une chose superbe ? C'est que je n'ai pas eu le mal de mer. Non, pas du tout (sauf en partant de Marseille, la première demi-heure où j'ai vomi un verre de rhum que j'avais pris pour me donner du coeur). Du reste, tout le temps de la traversée, c'est-à-dire
p105

depuis dimanche matin jusqu'à ce soir, j'ai été un des plus gaillards, si ce n'est le plus gaillard des passagers. Il n'en est pas de même de Maxime ni de Sassetti qui ont piqué une assez grande quantité de renards ! Quant à moi, promenades sur le pont, dîners avec l'état-major, stations sur la passerelle, entre les deux tambours, dans la compagnie du commandant, où je me piète dans des attitudes à la Jean-Bart, la casquette sur le côté et le cigare au bec. Je m'instruis en marine, je m'informe des manoeuvres, etc. Le soir, je contemple les flots et je rêve, drapé dans ma pelisse comme Childe Harold. Bref, je suis un gars. Je ne sais pas ce que j'ai, mais je suis adoré à bord. Les messieurs m'appellent papa Flaubert, tant, à ce qu'il paraît, ma boule est avantageuse sur l'élément humide. Tu vois, pauvre vieille, que le début est bon. Et ne va pas croire que la mer ait été très calme ; au contraire, le temps a été un peu dur, le vent d'est nous a retardés de 12 heures.
Nous avons à bord deux jeunes gens dont l'un a déjà fait notre voyage. Selon lui, rien n'est plus aisé. C'est un ancien élève de l'école polytechnique, très riche, que l'on appelle M Delagrange et qui, dans ce moment, se dirige vers Suez pour gagner Ceylan et faire un petit voyage de 4 ans dans l'Inde, uniquement pour son agrément. La traversée seule lui coûte 7000 francs. Rien n'est plus drôle que notre bâtiment et la composition des passagers. Tout le monde est ami intime. On cause, on parlotte, on blague. Les meilleurs font des politesses aux dames. On dégobille l'un devant l'autre, et le matin on se revoit avec des figures de déterrés qui rient les unes des autres.

p106

Une des plus comiques est celle de Maxime qui ne croyait pas être malade, le pauvre garçon, et m'avait très recommandé au médecin, tandis que je n'ai rien et que lui ne désouffre presque pas. Quant au jeune Sassetti il fait le crâne, mais n'est pas beaucoup plus solide que son maître.
Demain matin nous visiterons Malte. Je jetterai cette lettre à la poste. Je m'achèterai une paire de souliers dont j'ai besoin ainsi que de la poudre, car nous n'en avons que fort peu et elle est exécrable en égypte. à propos d'égypte, t'ai-je dit que très probablement nous serons présentés au vice-roi ? Vois-tu nos seigneuries devant son altesse ?
écris-moi de suite au Caire, car je crois que nous ne resterons que peu de temps à Alexandrie.
Dimanche matin, avant de m'embarquer, j'ai reçu ta lettre du 29. écris-m'en souvent de pareilles ; elle m'a fait du bien. Adieu, pauvre chérie, de tout mon coeur. Embrasse Liline pour moi.
à la même.
Alexandrie (17 novembre 1849).
C'est jeudi, avant-hier seulement, que nous sommes arrivés, ayant séjourné 24 heures à Malte à cause du temps qui était contraire. Notre commandant, en homme prudent, a mieux aimé allonger le voyage d'une journée (ce qui nous a permis de bien voir l'île) que de s'exposer à quelque avarie. Du reste, de Malte à Alexandrie, le
p107

temps a été assez beau pour que l'on pût dessiner sur le pont.
Quand nous avons été à deux heures du rivage d'égypte, je suis monté avec le chef de timonerie sur l'avant et j'ai aperçu le sérail d'Abbas-Pacha comme un dôme noir sur le bleu de la mer. Le soleil tapait dessus. J'ai aperçu l'orient à travers, ou plutôt dans une grande lumière d'argent fondue sur la mer. Bientôt le rivage s'est dessiné, et la première chose que nous avons vue à terre c'est deux chameaux conduits par un chamelier, puis, tout le long du quai, de braves arabes qui

pêchaient à la ligne de l'air le plus pacifique du monde. Pour débarquer, ç'a été le tintamarre le plus étourdissant : des nègres, des négresses, des chameaux, des turbans, des coups de bâton administrés de droite et de gauche, avec des intonations gutturales à déchirer les oreilles. Je me fiche une ventrée de couleurs, comme un âne s'emplit d'avoine. Le bâton joue un grand rôle ici ; tout ce qui porte un habit propre rosse ce qui porte un habit sale ; quand je dis habit, c'est culotte qu'il faudrait. On voit quantité de messieurs vaguer de par les rues rien qu'avec une chemise et une longue pipe. Hormis les femmes de la plus basse classe, toutes sont voilées, avec des ornements sur le nez qui pendent et ballottent comme au frontal des chevaux. En revanche, si l'on ne voit pas leur figure, on leur voit toute la poitrine. En changeant de pays, la pudeur change de place, comme un voyageur embêté qui se met tantôt sur l'impériale et tantôt sur la rotonde. Une chose curieuse ici, c'est le respect ou plutôt la terreur que l'on a pour le franc. Nous avons vu
p108

des bandes de dix à douze arabes, tenant toute une rue, s'écarter pour nous laisser passer. Alexandrie, d'ailleurs, est presque un pays européen, tant il y a d'européens. Nous sommes, à la table d'hôte de notre hôtel, une trentaine. Tout est plein d'anglais, d'italiens, etc. Hier nous avons vu une procession magnifique pour la circoncision du fils d'un riche négociant. Ce matin nous avons déjà vu les aiguilles de Cléopâtre (deux grands obélisques sur le bord de la mer), la colonne de Pompée, les catacombes et les bains de Cléopâtre. Demain nous partons pour Rosette, d'où nous serons revenus dans trois ou quatre jours. Nous allons doucement et sans nous fatiguer, vivant sobrement et couverts de flanelle des pieds à la tête, quoiqu'il fasse trente degrés de chaleur dans les appartements. Ce n'est du reste nullement incommodant, à cause de la brise de mer. Soliman-Pacha, l'homme le plus puissant de l'égypte, le vainqueur de Nezim, la terreur de Constantinople, se trouve par hasard à Alexandrie au lieu d'être au Caire. Nous lui avons fait une

visite hier, munis de la lettre de Lauvergne. Il nous a admirablement reçus. Il doit nous donner des ordres pour tous les gouverneurs de l'égypte ; il nous offre sa voiture pour aller au Caire. C'est lui qui a fait le marché pour nos chevaux pour notre course de demain. Il est charmant, cordial, etc. C'est sans doute nos balles qui lui plaisent. De plus, nous avons M Gallis, l'ingénieur en chef des armées, le bey Prestot, etc.
Pour te donner une idée de la manière dont nous allons voyager, on nous donne des soldats afin
p109

d'écarter la foule lorsque nous sommes à photographier. J'espère que c'est chic.
Il n'est pas possible, comme tu vois, d'être mieux. Quant aux ophthalmies, parmi les gens que l'on rencontre il n'y a que ceux de la *plus vile condition* , comme on dit généralement, qui en soient atteints. M Villemain, un jeune docteur d'ici qui est en égypte depuis cinq ans, me disait ce matin n'en avoir pas vu un seul cas sur un homme aisé, ni sur un européen. Rassure-toi donc, prends bon courage ; je reviendrai en bon état.
Allons, adieu, pauvre vieille, il est quatre heures. J'ai été dérangé dans ma lettre par la visite de M Pastri, banquier. C'est lui qui doit nous faire parvenir notre argent et expédier nos bagages si nous envoyons en France quelque momie.
Nous allons de ce pas chez notre ami Soliman prendre une lettre pour demain. Elle est adressée au gouverneur de Rosette afin qu'il nous loge chez lui, c'est-à-dire dans la forteresse, seul endroit logeable, à ce qu'il paraît. Nous avions l'intention de pousser jusqu'à Damiette, mais comme on nous a dit que ce serait trop fatigant à cheval, à cause des sables, nous avons renoncé à la partie ; nous irons du Caire, par bateau. Tu vois que nous ne sommes pas des entêtés. Nous avons pour principe d'écouter l'avis des gens compétents et de nous ménager comme deux petits saints. Adieu, mille baisers, pauvre vieille ; embrasse la petite pour moi. écris-moi de bien longues lettres. Je te serre à t'étouffer. Ton fils qui t'aime.
p110

à la même.
Alexandrie, jeudi, 22 (novembre 1849).
Je t'écris, chère vieille, en grande tenue, habit noir, gilet blanc, escarpins, etc., comme un homme qui vient de faire une visite à un premier ministre. Nous sortons à l'instant de chez Hartim-Bey, ministre des affaires étrangères, auquel nous avons été présentés par le consul et qui nous a parfaitement reçus. Il va nous donner un firman ficelé pour tout notre voyage. Nous sommes reçus ici d'une manière incroyable. Nous avons l'air de princes ; ceci n'est pas une plaisanterie. Sassetti répète : " c'est égal, je pourrai dire qu'une fois en ma vie j'ai eu dix esclaves pour me servir, et un qui chassait les mouches. " c'est en effet ce qui lui est arrivé.
Lundi prochain, nous partons en barque sur le Nil jusqu'à Kafresahiah ; de là nous aurons trois jours de cheval jusqu'à Mansourah, d'où nous reprendrons une cange pour Diamette, et de Diamette nous remonterons jusqu'au Caire. Cette petite expédition dans la basse-égypte est l'affaire d'une quinzaine. Pendant ce temps, il est probable que je ne pourrai t'écrire, pauvre vieille, car à Diamette il est peu probable de rencontrer une occasion pour Alexandrie et nous pouvons arriver au Caire après le départ du courrier. Ainsi, prends patience, chère mère, ne t'inquiète pas. Je ne sais au juste quand tu recevras ma prochaine
p111

lettre. Le bateau de Beyrout à Alexandrie a eu trois jours de retard dans un voyage de trente-six heures, à cause des vents d'ouest. Tu vois que mille causes peuvent retarder l'arrivée des lettres. Aujourd'hui nous avons fait emplette de tarbouchs (petits bonnets rouges à glands de soie) et nous portons déjà la coiffure égyptienne, en attendant le reste de l'accoutrement, que nous prendrons au Caire.
Ce matin, nous avons déjeuné chez M Gallis, l'ingénieur en chef, avec notre ami Soliman-Pacha, et ce soir nous allons à l'opéra. Tu vois que jusqu'à présent notre existence n'est pas bien rude, quoique nous ayons traversé le désert.

Il est six heures, nous allons dîner. Ce soir ou demain matin je reprendrai ma lettre et te raconterai notre petite expédition de Rosette.
Vendredi matin (23 novembre 1849).
Nous sommes partis à la pointe du jour dimanche dernier, sellés, bottés, enharnachés, armés, avec quatre hommes qui nous suivaient à pied en courant, notre drogman monté sur son mulet chargé de nos manteaux et de nos provisions, et nos trois chevaux qui se conduisaient à l'aide d'un simple licol. Ils avaient l'air de rosses et étaient au contraire d'excellentes bêtes. Avec deux coups d'éperon on les enlevait au galop, et en sifflant ils s'arrêtaient tout court ; pour les faire aller à droite ou à gauche, il suffisait d'appuyer sur leur cou.
Dès les portes d'Alexandrie, le désert commence : p112

ce sont des monticules de sable couverts çà et là de palmiers, puis des grèves qui n'en finissent (pas). De temps à autre, il vous semble voir à l'horizon de grandes flaques d'eau avec des arbres qui se reflètent dedans et, tout au fond, sur la ligne extrême qui paraît toucher le ciel, une vapeur grise passe en courant comme un train de chemin de fer. C'est le mirage. Tout le monde l'éprouve, arabes et européens, ceux qui sont habitués au désert comme ceux qui le voient pour la première fois. De temps à autre, dans le sable, on rencontre la carcasse de quelque animal, un chameau mort, aux trois quarts rongé par les chacals et dont les boyaux noircis au soleil passent en dehors ; un mufle momifié, une tête de cheval, etc. Les arabes trottinent sur leurs ânes avec leurs femmes empaquetées d'immenses voiles noirs ou blancs. On s'adresse le bonjour, *tayëb*, et on continue son chemin.
Vers onze heures nous avons déjeuné près d'Aboukir, dans une forteresse gardée par des soldats qui nous ont offert d'excellent café et refusé le batchis, chose merveilleuse ! La plage d'Aboukir est encore couverte, de place en place, par des débris de navire. Nous y avons rencontré quantité de requins échoués. Nos chevaux écrasaient des coquilles au bord des flots ; nous tirions

des cormorans et des pies de mer. Nos arabes
couraient comme des lévriers ramasser celles que
nous avions blessées (car j'ai tué du gibier ! Oui,
moi ! Voilà du nouveau, hein, pauvre vieille ?).
Le temps était magnifique, la mer et le ciel étaient
p113

tout bleus, l'espace immense. à un endroit que
tu trouveras sur ta carte et que l'on appelle
Edkou, on passe l'eau en bac. Là, nos gamins avaient
acheté au conducteur de deux chameaux quelques
dattes dont ceux-ci étaient chargés. à une demi-lieue
plus loin environ, nous chevauchions tranquillement
côte à côte, à cent pas de nos guides
qui nous suivaient par derrière, quand tout à coup
nous détournons la tête à un bruit de grands cris
qui nous arrive. Nos hommes se bousculaient tous
et nous faisaient signe de venir. Sassetti s'enlève
au grand galop avec son pet-en-l'air de velours
qui vole au vent, nous enfonçons nos éperons
dans le ventre de nos chevaux et nous arrivons
sur le théâtre du conflit. C'était le propriétaire
des dattes qui suivait de loin ses chameaux et qui,
voyant nos jeunes drôles en manger, avait cru
qu'ils les avaient volées et était tombé sur eux à
coups de bâton.
Mais quand il vit trois bougres fondre sur lui
avec des fusils accrochés à leur selle, les rôles
changèrent et, de battant qu'il était, il devint
battu. Le courage alors revint à nos hommes qui
tombèrent dessus à coups de triques et de façon à ce
que la peau du derrière lui en pétait à chaque
bordée. Pour éviter les coups, il entra dans la mer
en relevant sa robe de peur d'être mouillé ; les
autres l'y suivirent. Plus il relevait sa robe, plus
il offrait de place aux bâtons qui roulaient sur lui
comme des baguettes de tambour. Il n'y avait rien
de plus drôle à considérer que ce cul noir au
milieu des vapeurs blanches. Il hurlait comme
une bête féroce. Nous autres, nous étions là sur
le bord à rire comme des fous. J'en ai encore mal
p114

aux flancs quand j'y pense. C'est une des plus
belles charges que j'aie vues, soit dit sans
calembour. Le surlendemain, en revenant de Rosette,

nous avons rencontré les mêmes chameaux qui revenaient d'Alexandrie. En nous apercevant de loin, il prit le large, laissa là ses bêtes et fit un grand détour à pied par le désert afin de nous éviter. Cette aventure nous a considérablement divertis. Du reste, tu ne saurais croire le rôle important que le bâton joue ici ; on y distribue les horions avec une prodigalité sublime, le tout accompagné de cris, les plus couleur locale du monde.
Le soir à six heures, après un coucher de soleil qui faisait ressembler le ciel à du vermeil fondu et le sable du désert à de l'encre, nous arrivâmes à Rosette dont toutes les portes étaient fermées. Au nom de Soliman-Pacha elles s'ouvrirent, en criant lentement comme celles d'une grange. Les rues étaient sombres et si étroites qu'il n'y avait juste la place que pour un cavalier. Nous avons traversé les bazars, dont chaque boutique est éclairée par un verre plein d'huile suspendu par une ficelle, et nous sommes arrivés à la caserne. Le pacha nous a reçus sur son sopha, entouré de nègres qui nous ont apporté des pipes et du café. Après beaucoup de politesses et de compliments, on nous a donné à souper et fait nos lits garnis d'excellentes moustiquaires. à propos de moustiques, j'en suis tigré. Du reste je ne les sens nullement, ce qui est le principal. J'y suis actuellement inaccessible. Ma peau en est tannée ; mais ce qui me désole, c'est que je ne me bronze pas du tout, tandis que Max est déjà aux trois quarts

nègre. Le lendemain matin, pendant que nous faisions nos ablutions, le pacha entra dans notre chambre en nous amenant le médecin du régiment, un italien parlant parfaitement français et qui nous fit les honneurs du pays. Grâce à cet excellent homme, nous passâmes une journée fort agréable. Quand il sut mon nom et que j'étais fils de médecin, il me dit qu'il avait entendu parler de mon père et qu'il avait lu son nom cité plusieurs fois. Ce ne fut pas pour moi, chère mère, une médiocre satisfaction en songeant que la mémoire de ce pauvre père m'était encore bonne à quelque chose et me protégeait de si loin. Cela

me rappelle qu'au fond de la Bretagne aussi, à Guérande, le médecin du pays m'avait dit l'avoir cité dans sa thèse. Oui, pauvre chérie, je pense à vous deux et bien souvent ; tandis que mon corps va en avant, ma pensée remonte la carte et s'enfonce dans les jours passés.
Toute la matinée fut donc employée aux courses dans Rosette. à chaque nouvelle visite que nous faisions, chibouk, café, et nullement question de manger. Je crevais de faim et commençais à trouver que c'était trop de fumée. Bref, à une heure et demie, le pacha nous dit que nous allions dîner. Nous étions cinq autour d'une table grande comme un guéridon ; on buvait tous dans le même verre et l'on mangeait avec ses doigts. Il y eut bien de servis au moins trente plats. On mange cinq ou six bouchées de chacun et on vous en sert un autre. Tous arrivent l'un après l'autre. Un négrillon en jaquette bariolée chassait les mouches, d'autres nous versaient de l'eau, soit pour boire ou nous laver les mains.
p116

C'était dans une grande chambre en bois, ouverte de tous côtés, et dominant la mer qui battait au pied. Quant à la cuisine turque, la pâtisserie (beignets, gâteaux, plats sucrés) est excellente. Le reste m'a paru exécrable, mais ne m'a pas fait mal au ventre, ce qui m'a étonné. L'après-midi nous nous sommes promenés en barque sur le Nil, du côté de l'ombre, frisant le bord du fleuve chargé de jardins qui versent dans l'eau leurs touffes vertes. De temps en temps, dans les palmiers et les orangers, paraît une maison en bois toute découpée de ciselures comme un manche d'ombrelle chinoise. Sur le balcon, une femme voilée dont on ne voit que les yeux, ou bien un musulman prosterné du côté de la Mecque et récitant ses prières en se frappant le front contre la terre.
Le lendemain mardi, à six heures du matin, nous sommes repartis. Il faisait froid. Nous avons gardé nos cabans toute la journée, et nous sommes arrivés à cinq heures à Alexandrie après dix-huit lieues de cheval dans le désert, et sans être ni écorchés ni moulus. Nos selles, d'ailleurs, sont si bonnes qu'on y est comme dans des fauteuils.

Tu vois que tout va bien, pauvre mère. Nous sommes couverts de flanelle des pieds à la tête. Le moral et le physique sont bons. Maxime me surveille et me soigne comme un enfant. Je crois qu'il me mettrait sous verre, s'il le pouvait, de peur qu'il ne m'arrive quelque chose.
Adieu, pauvre mère adorée. Bon espoir. Embrasse Liline pour moi. Toi je t'embrasse à t'étouffer.
Ce soir, soirée, réunion du grand monde. Nous
p117

allons chez le général Gallis. On dit qu'on y joue au whist. Ce n'est pas mon affaire, mais la société, l'étiquette, les exigences du monde ! Je vais donc déployer mes bonnes manières.
à Louis Bouilhet.
Le Caire, 1 er décembre 1849.
Je commence, mon cher vieux, par embrasser ta bonne tête et par souffler sur ce papier toute l'inspiration, pour que ton esprit vienne vers moi. Je crois, du reste, que tu penses bougrement à nous, car nous pensons, nous autres, bougrement à toi, et cent fois dans la journée nous te regrettons. à l'heure qu'il est, la lune brille sur les minarets ; tout est silencieux. De temps à autre aboient les chiens. J'ai devant ma fenêtre, dont les rideaux sont tirés, la masse noire des arbres du jardin, vue dans la clarté pâle de la nuit. J'écris sur une table carrée, garnie d'un tapis vert, éclairé par deux bougies et puisant mon encre dans un pot à pommade. J'entends derrière le refend le jeune Maxime qui fait ses dosages photographiques. Les muets sont là-haut qui dorment, à savoir Sassetti et le drogman, lequel drogman, pour avouer la vérité, est un des plus fieffés ruffians qu'on saurait dire. Quant à ma seigneurie, elle est revêtue d'une grande chemise de nubien, en coton blanc, ornée de houppes et d'une coupe dont la description serait longue. Mon chef est complètement ras, sauf une mèche à l'occiput (c'est par là qu'au jour du jugement Mahomet doit vous enlever) et couvert d'un tarbouch
p118

rouge qui cassepète de couleur rouge et m'a fait les premiers jours cassepéter de chaleur. Nous avons des boules assez orientales. Des considérations

de sécurité arrêtent notre élan de costume ; l'européen étant plus respecté en égypte, ce ne sera qu'en Syrie que nous nous affublerons complètement. Et toi, pauvre vieux bougre aimé, que deviens-tu dans cette sale patrie à laquelle je me surprends parfois rêvassant avec tendresse ? Je songe à nos dimanches à Croisset, quand j'entendais le bruit de la grille en fer et que je voyais apparaître la canne, le cahier et toi... quand reprendrons-nous nos interminables causeries au coin du feu, plongés dans mes fauteuils verts ? Où en est *meloenis* et les pièces, voyage ? Etc., etc. Envoie-moi des volumes.

Nous partons le 1 er janvier pour notre voyage de la haute-égypte et de la Nubie. Ce sera l'affaire de trois mois environ. Je n'ai pas encore vu les pyramides. La semaine prochaine, nous ferons une petite tournée aux environs, dans laquelle nous verrons les pyramides, Sakkara, Memphis et le Mokattam, où j'espère tuer des hyènes ou quelque renard dont je rapporterai la peau.

Je crois bien, homme intelligent, que tu ne t'attends pas à recevoir de moi une relation de mon voyage. C'est tout au plus si j'ai le temps de me tenir au courant de mes notes. Je n'ai encore rien écrit, ni même ouvert un livre, si ce n'est hier que j'ai lu trois odes d'Horace par divertissement, en fumant mon chibouk. Je voudrais pourtant t'envoyer quelque chose qui aille te divertir dans ton logement de la rue Beauvoisine, entre Huart et les hiboux empaillés. D'un mot, voici jusqu'à présent

comment je résume ce que j'ai ressenti : peu d'étonnement de la nature, comme paysage et comme ciel, comme désert (sauf le mirage) ; étonnement énorme des villes et des hommes. Hugo dirait : " j'étais plus près de Dieu que de l'humanité ! " . Cela tient sans doute à ce que j'avais plus rêvé, plus creusé et plus imaginé tout ce qui est horizons, verdure, sables, arbres, soleil, que ce qui est maisons, rues, costume et usages. ç'a été pour la nature une retrouvaille et pour le reste une trouvaille. Mais il y a un élément nouveau que je ne m'attendais pas à voir et qui est immense ici, c'est le grotesque. Tout le vieux comique de l'esclave

rossé, du vendeur de femmes bourru, du marchand filou, est ici très jeune, très vrai, charmant. Dans les rues, dans les maisons, à propos de tout, de droite et de gauche on y distribue des coups de bâton avec une prodigalité repoussante. Ce sont des intonations gutturales qui ressemblent à des cris de bêtes féroces, et des rires par là-dessus, avec de grands vêtements blancs qui pendent, des dents d'ivoire claquant sous des lèvres épaisses, nez camus de nègres, pieds poudreux, et des colliers, et des bracelets ! Pauvre vieux ! Nous avons fait chez le pacha de Rosette un dîner où il y avait dix nègres pour nous servir. Ils avaient des jaquettes de soie, quelques-uns des bracelets d'argent ; un négrillon nous chassait les mouches avec un plumeau en roseaux ; nous mangions avec nos doigts ; on apportait les mets plat à plat, sur un plateau d'argent. Il y en eut environ une trentaine qui défila de cette façon. C'était dans un pavillon de bois, toutes fenêtres ouvertes, sur des divans, en vue de la mer.
p120

Une des plus belles choses, c'est le chameau. Je ne me lasse pas de voir passer cet étrange animal qui sautille comme un dindon et balance son col comme un cygne. Ils ont un cri que je m'épuise à reproduire ; j'espère le rapporter, mais c'est difficile à cause d'un certain gargouillement qui tremblote au fond du râle qu'ils poussent. Du reste j'en aurai peut-être assez du chameau, car nous irons du Caire à Jérusalem par le désert et le mont Sinaï. C'est l'affaire de vingt-cinq jours au moins. Notre caravane se composera de douze chameaux. Vois-tu nos boules là-dessus ? Arrivés à Jérusalem, nous en cuyderons peut-être crever de fatigue. Du reste si le dromadaire se conduit avec moi comme la Méditerranée, j'en aurai le dessus ; car vous saurez, mon cher monsieur, que j'ai été le plus gaillard de tous les passagers, quoique la mer ait été chienne (on roulait, on dégobillait, c'était superbe). Tout le temps de la traversée, onze jours, j'ai mangé, fumé, blagué et été si aimable par mes histoires lubriques, bons mots, facéties, etc., etc., que l'état-major m'adorait. Je crois que je repasserais sur le *Nil* gratis. J'ai acquis là

cette conviction que les choses prévues arrivent rarement. J'avais peur du mal de mer, et je n'en ai pas eu un brin ; il n'en fut pas ainsi de Maxime et du jeune Sassetti.
Accoudé sur le bastingage, je contemplais les flots au clair de lune, en m'efforçant de penser à tous les souvenirs historiques qui devaient m'arriver, et ne m'arrivaient pas, tandis que mon oeil, stupide comme celui du boeuf, regardait l'eau tout bonnement. Plusieurs fois j'ai songé à Racine dans son cabinet, avec sa perruque et son habit XVIIe siècle, se creusant l'imagination pour arranger la
p121

plaine liquide avec la montagne humide, à tous les bouillons qu'il voyait en idée, et quel tranquille tohu-bohu cela faisait dans sa tête.
Si tu veux avoir une bonne idée de Malte, lis dans le livre de Maxime ce qu'il en dit ; c'est fort exact. Appelle toute ta réflexion sur la *calessina* ; seulement figure-toi dedans des mines d'abbés du bon vieux temps, en culotte courte avec le chapeau pointu et dans la compagnie d'une dame.
Le matin du jour où nous avons abordé l'égypte, je suis monté dans les hunes avec le maître de timonerie, et j'ai aperçu cette vieille égypte. Le ciel, la mer, tout était bleu. Le sérail du vieux pacha se détachait en blanc à l'horizon. Voilà ce que j'ai vu. En approchant de terre, du côté des catacombes et des bains de Cléopâtre, nous distinguâmes un homme à pied avec deux chameaux qu'il poussait devant lui. Dans le port quelques arabes assis, jambes croisées sur les pierres, pêchaient à la ligne de l'air le plus pacifique du monde. Nous avons passé à l'arrière d'un petit brick portant écrit le nom de Saint-Malo, et l'on a lâché les ancres. Toute une flottille de canots pleine de portefaix, de drogmans, de cawas des consuls, s'est ruée autour de nous ; ç'a été un bon charivari de paquets, de gueulades ; on s'embarrassait dans les longues pipes, dans les cordages, dans les turbans ; on jetait les malles de par-dessus le bord dans les canots, le tout assaisonné de coups de trique sur les épaules des fellahs.
à Alexandrie, dès le soir de notre arrivée, nous avons vu une procession aux flambeaux : on fêtait

la circoncision d’un enfant. Les fanaux de résine éclairaient les rues sombres où la foule bigarrée se
p122

bousculait avec des cris. Ici, au Caire, nous avons assisté à des drôleries pareilles ; un de ces derniers soirs nous avons vu des dévots chanter les louanges d’Allah, dans une noce ; rangés en parallélogramme, ils se dandinaient en psalmodiant d’une façon monotone. Un d’entre eux donnait le ton et jetait régulièrement des cris aigus. Les bouffons sont parfaits et les plaisanteries d’iceux du meilleur goût. Un môme parlait à un sourd ; après avoir essayé de se faire entendre en lui criant alternativement à chacune de ses oreilles, il s’est mis à la fin, et de désespoir, à lui hurler dans le derrière.
Demain nous devons faire une partie sur l’eau avec plusieurs dames qui danseront au son du tarabouk, avec des crotales et leurs coiffures de piastres d’or. Avant-hier, nous fûmes chez une femme qui nous présenta à deux autres. L’appartement délabré et percé à tous les vents était éclairé par une veilleuse ; on voyait un palmier par la fenêtre sans carreaux, et les deux femmes turques avaient des vêtements de soie brochés d’or. C’est ici qu’on s’entend en contrastes : des choses splendides reluisent dans la poussière.
Adieu, pauvre vieux bougre. écris quelquefois à ma mère, et préviens-la dès que tu auras reçu de mes nouvelles. Nous t’embrassons. Pioche raide... adieu ; mille tendresses.
à sa mère.
Le Caire, 2 décembre 1849.
Nous voici au Caire, pauvre chérie, où nous devons rester tout le mois de décembre, jusqu’au
p123

retour des pèlerins de La Mecque qui doit avoir lieu dans vingt-cinq jours environ. Nous allons visiter Le Caire soigneusement et nous piéter à travailler tous les soirs, chose que nous n’avons pas encore faite. Vers le 1 er janvier, nous nous mettrons dans une cange et nous remonterons le Nil pendant six semaines, après quoi nous le descendrons et reviendrons ici. Tout ce voyage de la haute-égypte

est excessivement facile et sans le moindre danger d'aucune espèce, surtout en cette saison, où les chaleurs sont loin d'être excessives. Ainsi tu peux, dès maintenant, changer d'opinion relativement au climat de l'égypte. Il y fait des brouillards le soir tout comme ailleurs. Les nuits sont froides (quoique les domestiques, les esclaves plutôt, dorment dans la rue par terre, devant les portes) et l'on y voit des nuages. à entendre, en France, certaines gens, l'égypte est un véritable four. D'accord, mais il tiédit quelquefois. Si tu veux, pauvre vieille, avoir l'inventaire de ce que je porte sur le corps (d'après le conseil unanime des gens sensés), voici comment je suis vêtu : ceinture de flanelle, une chemise de flanelle, un caleçon de flanelle, pantalon de drap, gros gilet, grosse cravate et paletot par-dessus ma veste le soir et le matin. Je suis rasé et porte le tarbouch rouge avec les deux petits bonnets blancs en dessous. Tout ce qui est officier, militaire, ou employé de l'administration porte la redingote de Constantinople, c'est-à-dire la nôtre, avec le tarbouch. Comme robe de chambre, j'ai acheté hier une chemise de Nubie qui m'a coûté cinquante sols et qui est d'un grand chic. Pour une vingtaine de francs on peut avoir des robes de chambre en soie. Un
p124

bon cheval coûte trois cents francs ; aussi en achèterons-nous en Palestine. Tu dois voir, chère mère, par le peu d'intervalle qu'il y a entre cette lettre-ci et la précédente, que nous avons brûlé la basse-égypte. On ne nous a pas engagés à y aller à cause des marais qu'il y a encore, restes de l'inondation. Il fallait les traverser ; on y gobe des fièvres et la colique. Nous nous en sommes privés. C'est sans doute un excès de prudence, mais enfin mieux vaut trop que pas assez. De même pour le Sennaar ; nous avions eu un moment l'intention de pousser jusque-là. C'est, à ce qu'il paraît, aussi facile que d'aller d'Alexandrie au Caire, mais Linant-Bey (l'ingénieur en chef des ponts et chaussées d'égypte), qui y a été trois fois, nous a dit que nous ne verrions rien du tout, et que cela ne valait pas la peine d'allonger notre voyage. Ainsi le Sennaar, jusqu'à présent, me paraît mis de côté, à

moins que là-haut la rage ne nous empoigne de remonter plus loin. En revanche M Linant (c'est à coup sûr l'homme le plus intelligent que nous ayons encore rencontré, le plus instruit et le mieux de toute façon) nous engage à aller à Jérusalem par terre, et non par mer, ce qui rentre dans notre itinéraire primitif, comme tu peux t'en assurer en y jetant les yeux. Je conclus de tout cela qu'il n'est pas possible en Europe d'avoir sur les routes d'Asie des renseignements précis. Cela change souvent. Ainsi nous avons vu à Alexandrie un jeune prince allemand qui revenait de Palmyre réputée inabordable ; il y avait été avec son domestique et son drogman, sans qu'il lui arrivât rien du tout. J'en ai assez vu, et surtout assez entendu, pour avoir cette conviction que la mauvaise rencontre n'existe
p125

que quand on la cherche ; quant aux maladies on les gagne par imprudence. Que dis-tu d'un brave anglais (le fait nous a été rapporté par le comte de Neuville qui a voyagé avec lui en Syrie) qui, tout le temps qu'il était en Syrie, faisait quatre repas, mangeait du roastbeef et buvait du vin ! On avait beau lui soutenir qu'il allait se tuer, notre homme n'en démordait pas. Quand la fièvre l'empoigna, il ajouta du rhum à son thé et s'imagina de prendre alors des bains froids pour se calmer le sang. Aussi s'est-il fait claquer comme un pétard à Jérusalem, soutenant jusqu'au dernier moment que le climat était meurtrier et son régime bon. Sois donc sans crainte aucune, pauvre vieille, nous allons bien tous et irons bien jusqu'au bout. C'est au Caire que l'orient commence. Alexandrie est trop mélangée d'européens pour que la couleur locale y soit bien pure. Ici on rencontre moins de chapeaux. Nous courons les bazars, les caouehs (cafés), les baladins, les mosquées. Il y a des farceurs d'un grand mérite et qui font des plaisanteries d'un goût plus que léger. Le bazar des esclaves a eu nos premières visites. Il faut voir là le mépris qu'on a pour la chair humaine. Le socialisme n'est pas près de régner en égypte. Je me fonds en admiration devant les chameaux qui traversent les rues et se couchent dans les bazars

entre les boutiques.
à la même.
Mardi soir, 4 décembre (1849).
Bonne journée aujourd'hui, chère mère ; j'ai
reçu quatre lettres de toi. Tout ce bon bagage à
p126

la fois m'a rempli de joie. Nous avons fait cet
après-midi une délicieuse course aux tombeaux des
califes. C'est une grande plaine aux environs du
Caire, toute chargée de mosquées du temps des
croisades. On a le désert d'un côté, le Caire et
tous ses monuments à vos pieds, et plus loin les
prairies du Nil, avec le fleuve tacheté de voiles
blanches. Les canges ont toutes deux grandes
voiles croisées qui font ressembler le bateau à une
hirondelle volant avec deux immenses ailes. Le
ciel était tout bleu, les éperviers tournoyaient, les
chameaux passaient, et du haut des minarets en
ruines, dont les pierres sont rongées de vieillesse
comme des pans de guenilles déchiquetées par
les rats, on voyait les hommes et les bêtes ramper
comme des mouches, le tout inondé d'une lumière
liquide qui paraît pénétrer la surface de
chaque chose et la transparence de l'atmosphère.
Maintenant que j'ai de tes nouvelles, je ferme
ma lettre. Nous partons après-demain pour notre
petite excursion autour du Caire.
Adieu, je t'embrasse un million de fois.
à Madame Bonenfant.
Le Caire, 5 (4) décembre 1849.
Et d'abord, chers parents, permettez-moi de
vous dire que je ne sais comment vous remercier
pour les bons soins que vous prodiguez à ma
pauvre mère. Elle en a bien besoin, je vous assure,
et sans vous je ne sais ce qu'elle deviendrait.
p127

Dans sa lettre que j'ai reçue hier, elle me parle de
retourner à Rouen vers la fin de décembre. Je
crois qu'elle fera bien d'y rester le moins longtemps
possible et de retourner auprès de vous ;
elle ne saurait être mieux nulle part ailleurs.
Quand tu me répondras, chère Olympe, dis-moi
bien franchement comment elle va, si elle
n'est pas trop triste. Ses lettres me paraissent bien

raisonnables, mais j'ai peur qu'elle ne se batte un peu les flancs pour m'écrire et, de peur de m'attrister, fasse bonne contenance en dépit d'elle-même. En tout cas ne me cache rien. Je fais appel là-dessus à ta franchise et à ton bon coeur. Tu l'as sans doute bien embrassée quand je suis parti ; comme elle pleurait, n'est-ce pas ? Merci, ma grosse, pour tout ce que tu lui as donné de tendresse en cet affreux moment. Il n'y a rien de perdu ; je ramasse tout cela et le garde en un coin sûr.

J'espère bien que vous n'avez pas le toupet d'espérer de moi une relation de voyage. Il me manque, pour effectuer la chose, le temps. à peine, en voyage, si on a celui de respirer. Les soins matériels absorbent une quantité de quarts d'heure inconcevable. Pour acheter une pipe dans un bazar, c'est l'affaire d'une demi-journée, tant les marchands se disputent avec votre drogman, l'un voulant tromper l'autre. De là, cris, injures, coups : tableau ! Et la journée se passe ainsi. J'ai bien pensé au brave père Parain ce matin. Nous avons visité le bazar des orfèvres. Dans un couloir aussi étroit et aussi sombre qu'une tige de botte (lorsque, la tenant par les tirants, on cherche à découvrir le clou qui vous blesse le talon), rangés

des deux côtés derrière de gros coffres en bois, fumant la pipe et buvant le café, il y a quantité de drôles en turban, penchés sur leur genou et occupés à gratter je ne sais quoi. Dans une espèce d'arrière-boutique flamboie la forge ; quelques gamins polissent des chaînes d'or. Des femmes voilées passent devant vous en criant des mots incompréhensibles ; ou bien c'est la tête de quelque chameau traversant le bazar, qui entre dans la boutique sans façon et regarde ce que l'on fait avec son grand air hébété. Voilà ce que c'est que le bazar des orfèvres. D'orfèvrerie on n'en voit pas ; tout est sous clef.

à sa mère.

Le Caire, 14 décembre 1849.

Si tu savais, chère vieille, combien de fois par jour, en voyant de belles choses, je te regrette et me figure ta mine garnie de lunettes, s'ébahissant

à mes côtés. Aussi, de tout ce que je vois, je tâche de ramasser le plus possible pour t'en rapporter davantage. Comme nous causerons au retour, pauvre chère vieille ! Allons ! Allons ! Prends courage ! Ce temps, qui te paraît si long maintenant, dans quelques mois te semblera avoir passé vite. Tu ne te rappelleras plus alors que l'uniformité de ton inquiétude, sans toutes les intermittences qui peuvent maintenant en mesurer l'étendue. Quand je dis intermittences, je me trompe sans doute, car je suis sûr que tu ne désinquiétudes pas et que, du matin au soir (et surtout du soir au matin), tu

es à te creuser la tête pour imaginer un tas de dangers, qui n'ont jamais existé que dans ta cervelle. La lettre d'aujourd'hui, par exemple, me paraît plus triste que les autres. Comme tu vas t'ennuyer, à Rouen ! Comme tu vas regarder ton feu brûler et la pluie couler sur les carreaux ! Fais venir Bouilhet, vous causerez de moi ensemble. Tu sais qu'il est d'une timidité ridicule, et s'il ne t'a pas écrit (ce qui ne m'étonnerait guère), ou s'il ne vient pas subito te voir, sachant ton retour à Rouen, c'est qu'il y a là plus de gaucherie qu'autre chose.

Ma lettre t'arrivera après le jour de l'an. à cette époque nous ferons nos préparatifs pour le voyage du Nil. Nous aurons une belle cange avec dix marins à nous (chaque homme 15 francs par mois), et des lettres de recommandation pour tous les gouverneurs. Il n'y aurait même rien d'étonnant quand Soliman-pacha nous accompagnerait une partie du voyage (ce qui nous dérangerait un peu, par parenthèse). Nous aurons sur notre bateau une masse de pipes, force tarbouch, chibouk et tarabouk (tambour), etc., etc. Oui, nous avons un bon chic. Le soleil s'est enfin décidé à me culotter la peau : je passe au bronze (ce qui me satisfait) ; j'engraisse (ce qui me désole) ; ma barbe pousse comme une savane d'Amérique. Je dors des douze heures de suite sans (me) réveiller, enfin j'ai l'air d'un vieux roquentin. J'ai une bonne boule et suis satisfait de moi. Quant à la vanité, rassure-toi, pauvre vieille ; je ne suis pas encore ivre d'encens et je crois qu'au retour je ne ferai

pas semblant de ne pas te reconnaître.
Nous avons cette semaine fait une petite excursion
p130

de six jours à Giseh, aux pyramides, à
Sakkara et à Memphis. à Sakkara j'ai ramassé
dans leur pot des momies d'ibis que nous remporterons.
Quant à des momies humaines, c'est fort
difficile à exporter, toutes les antiquités étant
arrêtées à la douane. Du reste, si ce n'est pas plus
malaisé pour sortir que pour entrer, l'affaire sera
bâclée aisément. Nous sommes entrés à Alexandrie
sans qu'on ait ouvert nos bagages (1200 livres).
Nous avons donné cinquante sols, et tout a été
dit. Voilà donc dix jours que nous avons passés à
peu près entièrement dans le désert, couchant
sous la tente, vivant avec les bédouins (lesquels
sont très gais et les meilleurs gens du monde),
mangeant des tourterelles, buvant du lait de
buffle, et entendant la nuit glapir ces vieux chacals
que nous voyons le soir et le matin galoper
entre les monticules de sables voisins. J'adore le
désert ; l'air y est sec et vif comme celui des bords
de la mer, rapprochement d'autant plus juste
qu'en passant la langue sur sa moustache, on se
sale le palais. On y respire à pleins poumons. Nos
chevaux étaient ferrés avec un fer plein (comme
un soulier) pour mieux courir sur le sable ; nous
les lancions à fond de train, nous *dévorions*
l'espace, nous faisions une masse de charges. Pour te
rassurer dès à présent quant au désert (relativement
à notre voyage du Sinaï que nous ferons vers le
mois d'avril probablement), apprends, pauvre
vieille, qu'il n'y a dans le désert ni ophthalmie, ni
dyssenterie, ni fièvre. *il n'y a rien* et puis
c'est tout ; le seul danger sérieux est d'y crever de
faim ou de soif quand on n'a pas de provisions. Nous
avons un drogman parfait, homme d'une cinquantaine
p131

d'années, italien, aux trois quarts arabe,
grand drôle flegmatique, connaissant les coins et
recoins de toute l'égypte, excellent dans tous les
marchés que nous faisons et qui, au milieu d'une
vingtaine d'arabes, est curieux à voir. Pour une
piastre (5 sols) il se chamaille avec eux pendant

une heure. Alors son grand oeil noir s'allume, il gesticule, pâlit, crie et finit par les faire taire. Il est bon cuisinier, nous prie de lui laisser nous faire des plats sucrés, sait empailler les oiseaux, estamper les bas-reliefs. Il fait tous les métiers possibles et ne rit jamais que lorsqu'il a pris un raccourci pour nous mener d'un endroit à l'autre. Alors il met les poings sur les hanches, baisse le nez et se tortille en grimpant sur sa bourrique. Dans l'intérieur du Caire nous ne sortons pas des ânes ; ou plutôt nous ne sortons pas sans âne. Les rues sont si étroites qu'il n'y a pas moyen d'avoir d'autre monture et la ville est si grande qu'on ne saurait faire une course à pied. Depuis les grands seigneurs jusqu'aux nettoyeurs de pipes, tout le monde trottine sur son baudet. On crie, on se range, on se frôle les uns les autres, on passe et l'on disparaît, le tout sans encombre ni accident. Les trois quarts des rues ne sont guère plus grandes que la rue du petit-puits. Par le haut, les maisons font toucher leurs balcons de bois ciselés. On entend des voix chanter de derrière les murs ou bien résonner de temps à autre le singulier cri de joie des femmes arabes, qui ressemble à un trille de clarinette. En fait de baladins, farceurs et danseuses, c'est, à ce qu'il paraît, dans la haute-égypte que nous pourrons nous donner une bosse de cette bonne couleur tant rêvée.
p132

Nous sommes arrivés au bas de la colline où se trouvent les pyramides, il y a aujourd'hui huit jours (vendredi), à 4 heures du soir. C'est là que commence le désert. ç'a été plus fort que moi, j'ai lancé mon cheval à fond de train. Maxime m'a imité et je suis arrivé au pied du sphinx. En voyant cela, qui est indescriptible (il faudrait dix pages, quelles pages !), la tête m'a un moment tourné, et mon compagnon était blanc comme le papier sur lequel j'écris. Au coucher du soleil, le sphinx et les trois pyramides toutes roses semblaient noyés dans la lumière ; le vieux monstre nous regardait d'un air terrifiant et immobile. Jamais je n'oublierai cette singulière impression. Nous y avons couché trois nuits, au pied de ces vieilles bougresses de pyramides, et franchement c'est

chouette. Plus on les voit, plus elles paraissent grandes ; les pierres, qui à vingt pas semblent grosses comme des pavés de rues, ont la taille d'un homme environ et, quand on monte sur elles, cela grandit au fur et à mesure comme lorsqu'on gravit une montagne. Dès le lendemain matin, avant le jour, nous avons commencé l'ascension. Les arabes qui vous mènent sont si adroits, deux par devant qui vous tirent et deux par derrière qui vous poussent, que l'on est entraîné presque malgré soi. Moi qui n'ai pas le *vent* long, je n'en pouvais plus d'essoufflement quand je suis arrivé en haut. C'est l'affaire d'un petit quart d'heure.
Le reste de la journée a été employé à visiter l'intérieur des pyramides, les hypogées, les tombeaux où je ne suis pas descendu, de peur du vertige, descente dangereuse d'ailleurs et qui ne récompense pas du mal que l'on se donne. Nous

avons reçu des anglais voyageurs sous notre tente. Nous leur avons offert la pipe et le café et échangé toutes sortes de politesses. Le lendemain, course à cheval dans l'intérieur du désert ; photographie, notes. Le vent, la nuit, donnait des coups dans notre tente comme dans la voile d'un navire. Notre lanterne brûlait suspendue au milieu ; les chevaux, attachés à des piquets, soufflaient. Giuseppe, l'écumoire à la main, marmitonnait la cuisine, et autour de leurs feux nos arabes chantaient des litanies ou écoutaient un d'entre eux raconter une histoire. Pour dormir, ils font des trous dans le sable avec leurs mains et se couchent dans ces sortes de fosses comme des cadavres. On ne sort pas ici des tombeaux, des momies, des débris de toute espèce ; la terre des environs de Sakkara est littéralement composée d'ossements humains. Pour arranger la bride de mon cheval, mon saïs (valet de pied qui court devant les chevaux) a pris un os, en guise d'autre chose. Le sol, en cet endroit, est effondré par des souterrains qui étaient des nécropoles.
à Memphis nous avons campé au bord d'un lac, dans un bois de palmiers, près du colosse de Sésostris étendu sur le ventre dans la boue. Il ne reste rien de Memphis. Il n'y a que des palmiers,

quelques troupeaux de chèvres, une belle herbe verte et, çà et là, quelque pauvre arabe qui fuit à toutes jambes devant vous quand vous galopez vers lui. Je m'aperçois que les francs sont fort respectés. Nos armes et le souvenir de Napoléon y sont pour beaucoup ; mais il faut dire aussi que beaucoup d'officiers de l'armée du pacha sont des français et que les pauvres diables ne savent jamais
p134

à qui ils ont affaire. Avant-hier matin, 12, anniversaire de ma naissance, nous sommes revenus au Caire par une autre route, marchant tout le temps sous les palmiers ou au bord du Nil et allant au petit pas pour faire durer le plaisir ; aussi avons-nous mis sept heures pour une route qui en demande quatre.
Je t'ai parlé de verdure. Cela peut te sembler drôle. Mais il y a en égypte deux choses, l'égypte proprement dite, la vallée, tout ce qui reçoit l'inondation, qui est plus vert que la Normandie, et immédiatement à côté le sable aride, le désert, de sorte que ces deux couleurs tranchent brutalement côte à côte, dans la même vue, comme du haut des pyramides, par exemple. Vous voyez des champs, des prairies, des mosquées, et le désert, cette grande polissonne d'étendue qui est violette au soleil levant, grise en plein midi, et rose le soir. Ah ! Tout cela est bien farce.
à son frère.
Le Caire, 15 décembre 1849.
Tu dois commencer à trouver que je suis une fière canaille de ne vous avoir pas donné plus tôt de mes nouvelles, mon cher Achille ; mais c'est tout au plus si j'ai le temps, à chaque courrier, de griffonner à la hâte quelques lignes pour notre pauvre mère. Nous rentrons le soir passablement échignés et, dès que nos notes sont prises, nous tapons de l'oeil. Voilà deux jours que nous sommes revenus des pyramides. De tout ce que j'ai vu jusqu'à présent, c'est à coup sûr ce qu'il y a de
p135

plus beau, quoique l'impression soit toute différente de celle à laquelle on s'attend. Ces *étonnantes bâtisses* , au premier coup d'oeil, ne paraissent

pas fort grandes, n’ayant rien là qui puisse servir de terme de comparaison. Mais à mesure qu’on reste auprès et surtout que l’on monte sur elles, cela grandit prodigieusement et paraît si bien devoir vous écraser que l’on en courbe les épaules. Quant à la vue qu’on découvre de là-haut, je défie qui que ce soit, fût-ce Desalleurs, me Bailleul ou Chateaubriand, d’en donner une idée. On serre son manteau contre soi, vu que le froid vous pince fort, et on tait sa gueule ; voilà tout.
à propos de froid, il fait froid en égypte, on y est couvert de flanelles et de paletots, de même que l’on y voit des nuages, de même qu’il y a beaucoup de verdure. La première chose que l’on vous recommande, c’est de vous bien couvrir, pour éviter les dyssenteries qui sont fort dangereuses. à part cela, il y règne peu de maladies ; les fièvres sont dans le delta, et les ophthalmies n’attaquent guère que les arabes. Du reste dans la haute-égypte, pour laquelle nous partons au mois de janvier, après le retour des pèlerins de La Mecque, il n’y a plus ni maladies d’yeux ni maladies de ventre. Ici, au Caire, on voit quantité de borgnes et d’aveugles. Les enfants des pauvres gens sont littéralement mangés par les mouches, ce qui ne les empêche pas de porter des colliers et aux jours de fête, comme aux circoncisions et aux mariages, des bonnets et des vestes garnis de piastres d’or que les grands leur prêtent pour embellir la cérémonie.
On peut ici satisfaire son goût pour l’académie

humaine. Quantité de messieurs marchent complètement nus, ce qui fait détourner les yeux
des anglaises ; les drôles sont du reste crânement tournés et outillés. Quant aux femmes, on ne leur voit rien de la figure, que la poitrine en plein.
Dans la campagne, par exemple, quand elles vous voient venir, elles prennent leur vêtement, se le ramènent sur le visage et, pour se cacher la mine, se découvrent ce qu’on est convenu d’appeler la gorge, c’est-à-dire l’espace compris depuis le menton jusqu’au nombril.
Ah ! J’en ai t’y vu de ces tetons ! J’en ai t’y vu ! J’en ai t’y vu !

Remarque : le teton d'égypte est très pointu, en forme de mamelle, et n'excite pas du tout. Mais ce qui excite, par exemple, ce sont les chameaux (les vrais, ceux qui ont quatre pattes) traversant les bazars ; ce sont les mosquées avec leurs fontaines, les rues pleines de costumes de tous pays, les cafés qui regorgent de fumée de tabac et les places publiques retentissantes de baladins et de farceurs. Il y a sur tout cela, ou plutôt c'est de tout cela que ressort une couleur d'enfer qui vous empoigne, un charme singulier qui vous tient bouche béante.
Quant aux almées du Caire, il n'y en a plus au Caire ; elles sont reléguées dans la haute-égypte. En revanche il y a des almées mâles, citoyens à métier suspect, habillés en femmes et qui se trémoussent d'une belle façon. Après demain, nous en ferons venir six dans le jardin de l'hôtel et nous nous donnerons une représentation complète. Ce que j'en ai déjà vu dans la rue m'a paru très beau.
p137

Nous sommes ici sur un excellent pied. Soliman-pacha s'est pris d'une belle affection pour nous dès le début, ce qui nous a bien fait, comme position, et nous voyageons avec une certaine mine. L'égypte est du reste peuplée de français, lesquels sont fort heureux de rencontrer des compatriotes avec qui causer des théâtres de Paris et de la politique du jour. Presque toutes les places importantes sont occupées par eux, ou par des arméniens chrétiens, de sorte que les pauvres diables d'arabes ne savent jamais à qui ils ont affaire et baissent pavillon devant toute redingote européenne. Du reste le peuple s'inquiète fort peu de tout ce qui se passe. Il était égyptien sous Mahomet, il redevient turc sous Abbas, il sera anglais plus tard quand l'Angleterre se sera emparée de l'égypte (ce qui arrivera un de ces matins) ; ou plutôt il restera le même, se moquant de tout, flâneur, causeur et paresseux, car l'arabe ici est très gai, fort amateur de drôleries, de mascarades et de processions. Le fellah tout nu laboure les champs avec un hoyau et s'arrête pour vous voir passer, tout comme les bons paysans de France. Le

bédouin s’amuse à se faire raconter des gaudrioles, et l’habitant des villes fume sa pipe sur sa boutique, se branle la tête en récitant sa prière, et floue gravement le bourgeois en buvant son café d’un air antique.
J’ai adressé chez toi une lettre pour maman. La voilà revenue à Rouen, la pauvre femme ; elle ne sait où traîner son ennui. Soignez-la bien ; je ne te dis pas de l’aimer, cher frère, mais c’est de paroles surtout qu’elle a besoin. Il lui faut, pour vivre, quelque peu de cette tendresse quotidienne à
p138

laquelle elle a été si habituée et que lui prodiguait notre pauvre père.
Pardon, pauvre vieux, si je te dis des choses que tu devines, mais à mille lieues de distance on est si loin ! Et maintenant que tu es seul près d’elle, fais-toi double et remplace-moi.
Adieu, embrasse pour moi Julie et Juliette, tout le monde, tous les nôtres, cela va sans dire.
Tout à toi. écrivez-moi au Caire. Je t’embrasse.
1850 T 2

p138

à Louis Bouilhet.
de saltatoribus.
(fin décembre 1849-début janvier 1850.)
nous n’avons pas encore eu de danseuses ; elles sont toutes dans la haute-égypte, exilées. La partie que nous devions faire sur le Nil la dernière fois que je t’ai écrit a raté. Du reste, il n’y a rien de perdu. Mais nous avons eu les danseurs.
Oh ! Oh ! Oh !
C’est nous qui t’avons appelé ! J’en ai été indigné, et très triste. Trois ou quatre musiciens jouant des instruments singuliers (nous en rapporterons) se tenaient debout au fond de la salle de l’hôtel pendant que, sur une petite table, un monsieur prenait son repas et que nous autres nous fumions nos pipes, assis sur le divan. Comme danseurs, figure-toi deux drôles passablement laids, mais charmants de corruption, de dégradation intentionnelle
p139

dans le regard et de féminité dans les
mouvements, ayant les yeux peints avec de l'antimoine
et habillés en femmes. Pour costume, de larges
pantalons et une veste brodée qui descend
jusqu'à l'épigastre, tandis que les pantalons au
contraire, retenus par une énorme ceinture de
cachemire pliée en plusieurs doubles, ne commencent
à peu près qu'au bas ventre, de sorte que
tout le ventre, les reins et la naissance des fesses
sont à nu à travers une gaze noire collée sur la
peau, c'est-à-dire retenue par les vêtements
inférieurs et supérieurs. Elle se ride sur les
hanches comme une onde ténébreuse et transparente, à
tous les mouvements qu'ils font. La musique va
toujours du même train, sans arrêter, pendant
deux heures. La flûte est aigre, les tambourins
vous retentissent dans la poitrine, le chanteur
domine tout. Les danseurs passent et reviennent,
ils marchent remuant le bassin avec un mouvement
court et convulsif. C'est un " trille de muscles "
(seule expression qui soit juste) ; quand le bassin
remue, tout le reste du corps est immobile. Lorsque
c'est, au contraire, la poitrine qui remue,
tout le reste ne bouge. Ils avancent ainsi vers vous,
les bras étendus, en jouant des crotales de cuivre,
et leur figure, sous leur fard et leur sueur,
demeure plus inexpressive qu'une statue. J'entends
par là qu'ils ne sourient point. L'effet résulte de
la gravité de la tête en opposition avec les
mouvements lascifs du corps. Quelquefois ils se
renversent tout à fait sur le dos par terre, comme
une femme qui se couche, et se relèvent avec un
mouvement de reins pareil à celui d'un arbre qui se
redresse une fois le vent passé. Dans les saluts et
révérences,
p140

leurs grands pantalons larges se bouffissent tout à
coup comme des ballons ovales, puis semblent
fondre, en vidant l'air qui les gonfle. De temps à
autre, pendant la danse, le cornac qui les a amenés
folâtre autour d'eux, leur embrassant le ventre,
les reins et disant des facéties gaillardes pour
épicer la chose, qui est déjà claire par elle-même.
C'est trop beau pour que ce soit excitant. Je doute

que les femmes vaillent les hommes ; la laideur de ceux-ci ajoute beaucoup comme art. J'en ai gobé une migraine pour le reste de la journée.
L'autre jour, j'ai pris un bain. J'étais seul au fond de l'étuve, regardant le jour tomber par les grosses lentilles de verre qui sont au dôme. L'eau chaude coulait partout ; étendu comme un veau, je pensais à un tas de choses ; tous mes pores tranquillement se dilataient. C'est très voluptueux et d'une mélancolie douce, que de prendre ainsi un bain sans personne, perdu dans ces salles obscures où le moindre bruit retentit comme un coup de canon, tandis que les kellaks nus s'appellent entre eux, et qu'ils vous manient, et vous retournent comme des embaumeurs qui vous disposeraient pour le tombeau.
Nous avons été, moyennant batchi (le batchi et le coup de bâton sont le fond de l'arabe ; on n'entend pas d'autre chose et on ne voit que ça), initiés.
On nous a mis des serpents autour du cou, autour des mains ; on a récité sur nos têtes des incantations ; on nous a soufflé dans la bouche : c'était très amusant. Les hommes qui exercent d'aussi coupables industries exécutent leurs viles jongleries, comme disait M De Voltaire, avec une
p141

singulière habileté. à propos de M De Voltaire, ce que tu me dis sur lui à propos de ta nuit passée à Mauny m'a ému. J'ai habité ce château pendant plusieurs mois, ayant deux ans et demi ; ce sont mes plus vieux souvenirs. Je me rappelle un rond de gazon, avec un maître d'hôtel en habit noir qui passait dessus, de grands arbres, et un long corridor au bout duquel, à gauche, était la chambre où je couchais.
Nous devisons avec des prêtres de toutes les religions. C'est quelquefois réellement beau comme poses et attitudes de gens. Nous faisons faire des traductions de chansons, de contes, de traditions, tout ce qu'il y a de plus populaire et oriental. Nous employons des savants, cela est littéral. Nous avons de bonnes touches, beaucoup d'insolence, énormément de liberté de langage. Le maître d'hôtel chez qui nous sommes trouve même que

nous allons quelquefois un peu loin.
Un de ces jours nous allons nous livrer à la visite des sorciers. Toujours dans le but de ces vieux mouvements.
Pauvre cher bougre, j'ai bien envie de t'embrasser. Je serai content quand je reverrai ta figure.
Hier, en lisant tes vers, j'ai exagéré mon exagération pour me faire plaisir et m'illusionner, comme si tu étais là.
Va voir souvent ma mère, soutiens-là, écris-lui quand elle sera absente ; la pauvre femme en a besoin. Tu feras là un acte de haut évangélisme, et comme étude tu y verras l'expansion pudique d'une bonne et droite nature. Ah ! Pauvre vieux, sans elle et toi, je ne penserais guère à ma patrie, je veux dire à ma maison. Je vois ici de gentils
p142

exemples de bassesse : c'est antique. Vive un gouvernement despotique pour ravaler la dignité de l'homme ! Miséricorde, quelles canailles que tous ces bougres-là !
Le soir, quand tu es rentré, que les strophes ne vont pas, que tu penses à moi et que tu t'ennuies, appuyé du bout du coude sur ta table, prends un morceau de papier et envoie-moi tout, tout. J'ai mangé ta lettre et l'ai relue plusieurs fois.
Adieu, je t'embrasse et suis plus que jamais
" maréchal De Richelieu, juste-au-corps bleu, mousquetaire gris, régence et cardinal Dubois " , sacrebleu !
à toi, mon solide.
à sa mère.
Le Caire, 5 janvier 1850.
Ta bonne et longue lettre du 16, pauvre chère vieille, m'est arrivée pour mon cadeau du jour de l'an, mercredi dernier. J'étais en train de faire une visite officielle à M notre consul, quand on lui a apporté un gros paquet, qu'il a décacheté immédiatement. J'ai saisi le pli que j'ai reconnu entre cent autres (la main me démangeait de l'ouvrir, mais la bienséance, hélas ! S'y opposait). Par bonheur il nous a fait passer dans le salon de son *épouse* pour lui rendre nos devoirs et, comme celle-ci venait de recevoir une lettre de sa mère,

nous nous sommes accordé mutuellement la permission de
p143

lire chacun de notre côté, dès avant même de nous presque saluer.
Nous avons fait une course à chameau ! ! ! Eh bien, le chameau ne donne, quoi qu'on en dise, ni mal de mer, ni courbature. Au bout de quatre heures de dromadaire, nous n'étions pas plus fatigués que si nous fussions restés dans nos chambres. On est là piété dans une espèce de fauteuil ; on change de position comme il vous plaît, jambes croisées, ou étendues sur le col de la bête, ou passées dans l'étrier. Après ça, est-ce que nous n'avions pas assez rêvé le djemel, pour qu'il fût possible qu'il nous incommodât ?
Je *cassepète* du besoin de te dire mon surnom. Sais-tu comment les arabes m'appellent ? (comme ils ont une grande difficulté à prononcer nos noms français, afin de distinguer les francs ils en inventent un à leur usage) devine-le donc, ce fameux nom ! *Abou-Scheneb,* ce qui veut dire " le père de la moustache " . Le mot d'abou, père, s'applique à tout ce qui a rapport à la chose dont on parle. Ainsi on dit : *père des bottes, père de la colle, père de la moutarde,* pour dire marchand de chaussures, de colle, de moutarde, et ils s'entendent tout de même entre eux, comme disait la mère Decaux. (le nom de Max est un nom très long, dont je ne me souviens pas, et qui veut dire *l'homme excessivement maigre* .) juge de ma joie quand j'ai appris l'honneur que l'on rendait à cette partie de ma personne.
Souvent, afin de gagner du temps et de n'être pas obligés de revenir déjeuner ici, à l'hôtel, nous sortons dès le matin et, quand l'appétit nous prend, nous nous tablons dans un restaurant turc. Là, on
p144

déchiquète tout avec ses mains et l'on rote à outrance. La salle à manger et la cuisine ne font qu'un et la grande cheminée, garnie de petites potiches, gargouille et fume derrière vous avec le marmiton en turban blanc et bras retroussés. Je prends soin d'écrire les noms de tous les mets et leur

composition. J’ai également relevé tous les parfums qui se font au Caire. Cela peut m’être fort utile quelque part. Nous avons pris deux drogmans ; le soir un conteur arabe vient nous lire des contes, et il y a un effendi que nous payons pour nous faire des traductions. Mais si nous ne perdons pas de temps, en revanche l’argent file vite, et plus vite que les dromadaires, celui-là ! Car à propos de ces petites bêtes, nous avons mis 4 heures à faire 6 lieues. Tu vois le train que cela va.
Pour en revenir à la vie que nous menons ici, j’ai eu il y a quelques jours un bel après-midi. Maxime était resté faire je ne sais quoi. J’ai pris Hassan (le second drogman que nous avons loué momentanément) et me suis dirigé chez l’évêque des cophtes pour causer avec lui. Je suis entré dans une cour carrée entourée de colonnes et au milieu de laquelle il y avait un petit jardin, c’est-à-dire quelques grands arbres, plates-bandes de verdure sombre dont un divan en bois treillagé faisait la bordure. Mon drogman, avec ses larges culottes et sa veste à grandes manches, marchait devant, moi derrière. Sur un des coins du divan était assis un vieux roquentin à mine renfrognée, à barbe blanche, dans une grande pelisse et flanqué de livres en écriture baroque épars de tous côtés. à une certaine distance se tenaient trois docteurs en robe noire, plus jeunes et avec de longues
p145

barbes aussi. Le drogman a dit : " c’est un seigneur français, *khawadja fransaoui,* qui voyage par toute la terre pour s’instruire et qui vient vers toi pour causer de ta religion. " voilà le style dont on se traite ! Imagines-tu les phrases que je fais ? Ainsi tantôt, comme j’étais à examiner des graines chez un marchand, une femme, à l’enfant de laquelle je venais de faire l’aumône, m’a dit :
" béni soyez-vous, mon doux seigneur : que Dieu vous accorde de retourner sain et sauf dans votre patrie. " on se sert beaucoup de bénédictions et de formules de ce genre. Un saïs à qui Max demandait s’il n’était pas fatigué a répondu : " le plaisir de tes yeux me suffit. "
donc je reviens à l’évêque. Il m’a reçu avec

moult politesses ; on a apporté le café et bientôt je me suis mis à lui pousser des questions touchant la trinité, la vierge, les évangiles, l'eucharistie ; toute ma vieille érudition de *saint Antoine* est remontée à flot. C'était superbe, le ciel bleu sur nos têtes, les arbres, les bouquins étalés, le vieux bonhomme ruminant dans sa barbe pour me répondre, moi à côté de lui, les jambes croisées, gesticulant avec mon crayon et prenant des notes, tandis qu'Hassan se tenait debout, immobile, à traduire de vive voix et que les trois autres docteurs, assis sur les tabourets, opinaient de la tête et interprétaient de temps à autre quelques mots. Je jouissais profondément. C'était bien là ce vieil orient, pays des religions et des vastes costumes. Quand l'évêque a été échigné, un des docteurs l'a remplacé et, lorsqu'à la fin j'ai vu qu'ils avaient tous les pommettes rouges, je suis sorti. J'y retournerai, car il y a là beaucoup à apprendre.
p146

La religion cophte est la plus ancienne secte chrétienne qu'il y ait, et l'on n'en connaît presque rien, pour ne pas dire rien, en Europe (du moins que je sache). J'irai de même chez les arméniens, chez les grecs, les sunnites, et surtout chez les docteurs musulmans.
Nous attendons toujours le retour de la caravane de La Mecque ; c'est une occasion trop bonne pour la rater et nous ne partirons pas pour la haute-égypte avant que les pèlerins ne soient arrivés. On voit là des choses assez cocasses. Les chevaux des prêtres marchent sur le corps des fidèles prosternés. Il y a toutes sortes de derviches, de chanteurs, etc.
Lorsque je pense cependant à mon avenir (cela m'arrive rarement, car je ne pense à rien du tout, contrairement aux grandes pensées que l'on doit avoir devant les ruines), bref, lorsque je me demande : que ferai-je au retour ? Qu'écrirai-je ? Que vaudrai-je alors ? Où faudra-t-il vivre ? Quelle ligne suivre, etc., etc., je suis plein de doutes et d'irrésolutions. D'âge en âge j'ai toujours ainsi reculé à me poser vis-à-vis de moi-même, et je crèverai à soixante ans avant d'avoir une opinion

sur mon compte, ni peut-être fait une oeuvre qui m'ait donné ma mesure. *saint Antoine* est-il bon ou mauvais ? Voilà par exemple ce que je me demande souvent. Lequel de moi ou des autres s'est
p147

trompé ? Au reste, je ne m'inquiète guère de tout cela ; je vis comme une plante, je me pénètre de soleil, de lumière, de couleurs et de grand air, je mange ; voilà tout. Restera ensuite à digérer. C'est là l'important.
Tu me demandes si l'orient est à la hauteur de ce que j'imaginais. à la hauteur, oui, et de plus il dépasse en largeur la supposition que j'en faisais. J'ai trouvé dessiné nettement ce qui pour moi était brumeux. Le fait a fait place au pressentiment, si bien que c'est souvent comme si je retrouvais tout à coup de vieux rêves oubliés.
Au docteur Jules Cloquet.
Le Caire, 15 janvier 1850.
Vous avez appris par ma mère, cher et excellent ami, que nous étions arrivés au Caire en bon état, et son avant-dernière lettre me témoigne même la joie que vous avez eue, en sachant que j'avais supporté la traversée comme un vieux pirate. C'est vrai. Je fus le plus crâne des passagers ! ! ! Je n'étais pas si fier il y a quelque dix ans, vous vous en souvenez ? Lorsque nous longions ensemble la côte corse ! Je me disais cela à moi-même, en la regardant de loin, cette brave Corse, au souvenir de laquelle vous êtes toujours mêlé.
Donc nous voilà en égypte, *terre des pharaons, terre des Ptolémées, patrie de Cléopâtre* (ainsi que l'on dit en haut style). Nous y sommes et y vivons, avec la tête plus rase qu'un genou, fumant dans de longues pipes et buvant le café sur des divans.
p148

Qu'en dire ? Que voulez-vous que je vous en écrive ? Je ne fais que revenir à peine du premier étourdissement. C'est comme si l'on vous jetait tout endormi au beau milieu d'une symphonie de Beethoven, quand les cuivres déchirent l'oreille, que les basses grondent et que les flûtes soupirent. Le détail vous saisit, il vous empoigne, il vous

pince et, plus il vous occupe, moins vous saisissez bien l'ensemble ; puis, peu à peu, cela s'harmonise et se place de soi-même avec toutes les exigences de la perspective. Mais les premiers jours, le diable m'emporte, c'est un tohu-bohu de couleurs étourdissant, si bien que votre pauvre imagination, comme devant un feu d'artifice d'images, en demeure tout éblouie. Tandis que vous marchez le nez en l'air, à regarder les minarets couverts de cigognes blanches, les terrasses des maisons où s'étirent au soleil les esclaves fatigués, les pans des murs que traversent les branches de sycomore, la clochette des dromadaires tinte à vos oreilles, et de grands troupeaux de chèvres noires passent dans la rue, bêlant au milieu des chevaux, des ânes et des marchands. Dès qu'il fait nuit, tout le monde porte sa lanterne de toile, et les saïs (valets de pied) des pachas courent dans la ville en tenant dans la main gauche de grands fanaux allumés. On se bouscule, on se débat, on frappe, on se roule, on jure de toutes les manières, on crie dans toutes les langues ; les rauques syllabes sémitiques claquent dans l'air comme des coups de fouet ; vous frôlez tous les costumes de l'orient et vous coudoyez tous ses peuples (je parle ici du Caire). On voit à la fois le papas grec en longue barbe, qui chemine sur sa mule, l'Arnaute en veste brodée,
p149

le cophte en turban noir, le persan dans sa pelisse de fourrure, le bédouin du désert, au visage couleur de café, et qui marche gravement, tout enveloppé dans des couvertures blanches. On se figure en Europe le peuple arabe très grave ; ici il est très gai, très artiste dans sa gesticulation et son ornementation. Les circoncisions et les mariages ne semblent être que des prétextes à réjouissances et à musiques. Ce sont ces jours-là que l'on entend dans les rues le gloussement strident des femmes arabes qui, empaquetées de voiles et les coudes écartés, ressemblent, sur leurs ânes, à des pleines lunes noires s'avançant sur je ne sais quoi à quatre pattes. L'autorité est si loin du peuple que ce dernier jouit (en paroles) d'une liberté illimitée. Les plus grands écarts de la presse donneraient une idée faible des facéties que

l’on se permet sur les places publiques. Le saltimbanque, ici, touche au sublime du cynisme. Si Boileau, qui trouvait que le latin dans les mots brave l’honnêteté, eût connu l’arabe, qu’aurait-il dit, bon dieu ! Du reste cet arabe-là n’a guère besoin de drogman pour se faire comprendre ; la pantomime explique la chose. On va jusqu’à prendre les animaux pour les faire participer à d’obscènes rébus.

Pour qui voit les choses avec quelque attention, on *retrouve* encore bien plus qu’on ne trouve. Mille notions que l’on n’avait en soi qu’à l’état de germe, s’agrandissent et se précisent, comme un souvenir renouvelé. Ainsi, dès en débarquant à Alexandrie, j’ai vu venir devant moi toute vivante l’anatomie des sculptures égyptiennes : épaules élevées, torse long, jambes maigres, etc. Les

danses que nous avons fait danser devant nous ont un caractère trop hiératique pour ne pas venir des danses du vieil orient, lequel est toujours jeune, parce que là rien ne change. La bible est ici une peinture de moeurs contemporaines. Savez-vous qu’il y a quelques années on punissait encore de la peine de mort le meurtrier d’un boeuf, tout comme au temps d’Apis ! Vous voyez qu’il y a de quoi s’amuser et dire sur tout cela bien des sottises. Quant à nous autres, nous nous en abstenons le plus possible. Si nous publions quelque chose, ce serait au retour, mais d’ici là que rien ne transpire. Lavolée m’avait demandé quelques articles ou des bouts de lettres pour la *revue orientale* . Il s’en passera, malgré mes promesses ; mon intention est bien arrêtée de ne rien publier d’ici à longtemps encore, pour plusieurs motifs que je regarde comme très graves et que je vous expliquerai plus tard, cher ami.

Vous devinez, d’après ce qui précède, la manière dont nous vivons. Nous courons toute la journée les bazars, les mosquées, les tombeaux. Nous rentrons le soir éreintés et nous ronflons comme des toupies d’Allemagne. Quelquefois, nous nous arrêtons pour déjeuner chez un restaurant turc. Là on déchire la viande avec ses mains, on recueille la sauce avec son pain, on boit de l’eau

dans des jattes, la vermine court sur la muraille, et toute l'assistance rote à qui mieux mieux : c'est charmant. Vous croirez difficilement que nous y faisons d'excellents repas et que l'on y prend du café dont l'arome est capable de vous attirer, vous, de Paris jusqu'ici. Néanmoins la première fois que j'y fus, j'ai beaucoup pensé à Mme Cloquet, qui
p151

regarde déjà Toulon comme si *disgusting* ! Comme je me souviens qu'elle est fort patriote, vous pouvez lui faire cette confidence, savoir, qu'il est presque impossible que, d'ici à quelque temps, l'Angleterre ne devienne pas maîtresse de l'égypte ; elle tient déjà Aden rempli de troupes. Le transit de Suez sera très commode pour vous faire arriver un beau matin les uniformes rouges au Caire. On apprendra cela en France quinze jours après, et l'on sera fort étonné ! Souvenez-vous de ma prédiction. Au premier mouvement qui se passera en Europe, l'Angleterre prendra l'égypte, la Russie Constantinople, et nous autres, par représailles, nous irons nous faire massacrer dans les montagnes de la Syrie. Il n'y a rien ici pour s'opposer à une invasion. Dix mille hommes y suffiraient (des français surtout, à cause du souvenir de Bonaparte que les arabes regardent presque comme un *demi-dieu* ; le mot n'est pas trop fort). Mais ce n'est pas pour nous que cuit le pâté. Les employés européens tourneront la casaque au gouvernement local qu'ils détestent, et tout sera fini. Quant au peuple arabe, il lui est fort indifférent de savoir à qui il appartiendra ; sous des noms différents il restera toujours le même, n'y gagnant rien parce qu'il n'a rien à y perdre. Abbas-pacha (je vous le dis dans l'oreille) est un crétin presque aliéné, incapable de rien comprendre ni de rien faire. Il désorganise l'oeuvre de Méhémet ; le peu qui en reste ne tient à rien. Le servilisme général qui règne ici (bassesse et lâcheté) vous soulève le coeur de dégoût, et sur ce chapitre bien des européens sont plus orientaux que les orientaux.
p152

Si vous voyez Clot-bey, remerciez-le d'avance pour nous des recommandations qu'il nous a

données pour Linant-bey. Elles nous ont été fort agréables. Soliman-pacha nous traite presque comme ses enfants. Il est probable que nous allons partir avec lui pour la haute-égypte. Le vieux brave est un excellent homme, franc comme un coup d'épée, et grossier comme un juron. Quant à Clot-bey, c'est en égypte qu'il faut venir pour l'apprécier. Ce qu'il a fait est énorme, je vous assure.
Nous allons quelquefois chez Gaetani-bey qui a été enchanté de recevoir une carte de vous et qui nous a demandé beaucoup de vos nouvelles. Du reste vous êtes connu ici comme à Paris et il n'y a pas si mince médecin (même arabe !) qui n'ait entendu parler de vous ou ne vous ait lu dans quelque traduction italienne.
Un service, cher ami : y aurait-il indiscrétion ou empêchement à ce que vous écriviez à Meschid-pacha, afin d'avoir dès à présent un firman impérial pour tout l'empire ottoman ? Nous nous en servirions en Palestine, Syrie, Kurdistan, surtout et Arménie ; pour le retour, cela nous serait fort utile. Nous allons écrire à cet effet au général Aupick, ambassadeur à Constantinople. Nous l'obtiendrons ; mais un bon appui de Meschid lui-même serait immense. Vous voyez comme la question est posée ; répondez-moi et agissez avec le même sans-gêne.
p153

à Louis Bouilhet.
Le Caire, 15 janvier 1850.
Ce matin à midi, cher et pauvre vieux, j'ai reçu ta bonne et longue lettre tant désirée ; elle m'a remué jusqu'aux entrailles. Comme je pense à toi, va, inestimable bougre ! Combien de fois par jour je t'évoque et que je te regrette ! Si tu trouves que je te manque, tu me manques aussi. En marchant le nez en l'air dans les rues, en regardant le ciel bleu, les moucharabis, les maisons et les minarets couverts d'oiseaux, je rêve à ta personne, comme toi dans ta petite chambre de la rue Beauvoisine, au coin de ton feu, pendant que la pluie coule sur tes vitres et que Huard est là. Il doit faire froid à Rouen maintenant, de ce vieux bougre de froid embêtant. On a les pattes

mouillées et on s’ennuie en pensant au soleil. Quand nous nous reverrons, il aura passé beaucoup de jours, je veux dire beaucoup de choses. Serons-nous toujours les mêmes ? N’y aura-t-il rien de changé dans la communion de nos êtres ? J’ai trop d’orgueil de nous-mêmes pour ne pas le croire. Travaille toujours, reste ce que tu es. Continue ta dégoûtante et sublime façon de vivre, et puis nous verrons à faire résonner la peau de ces tambours que nous tendons si dru depuis longtemps. Je cherche partout à te rapporter quelque chose de chic. Jusqu’à présent je n’ai rien trouvé, si ce n’est que j’ai coupé à Memphis deux ou trois branches de palmier pour t’en faire des cannes.
p154

Je me livre beaucoup à l’étude de la parfumerie et à la composition des onguents. J’ai avant-hier mangé la moitié d’une pastille, dont j’ai eu le corps " exhausted " pendant trois heures ; je croyais avoir du feu à la langue.
C’était le matin, le soleil se levait en face de moi ; toute la vallée du Nil, baignée dans le brouillard, semblait une mer blanche, immobile, et le désert derrière, avec ses monticules de sable, comme un autre océan d’un violet sombre, dont chaque vague eût été pétrifiée. Cependant le soleil montait derrière la chaîne arabique, le brouillard se déchirait en grandes gazes légères, les prairies coupées de canaux étaient comme des tapis verts, arabesqués de galon, de sorte qu’il n’y avait que trois couleurs : un immense vert à mes pieds, au premier plan ; le ciel blond rouge comme du vermeil usé, derrière et, à côté, une autre étendue mamelonnée, d’un ton roussi chatoyant ; puis les minarets blancs du Caire tout au fond, et les canges qui passaient sur le Nil, les deux voiles étendues (comme les ailes d’une hirondelle que l’on voit en raccourci) ; çà et là, dans la campagne, quelques touffes de palmiers.
Oui, nous avons eu de bonnes balles aux pyramides. La nuit, le vent tapait sur notre tente à grands coups sourds, comme dans la voile d’un navire. Une fois, nous nous sommes relevés à 2 heures du matin ; les étoiles brillaient. Le temps

était sec et clair ; il y avait un chacal qui piaulait derrière la seconde pyramide. Nos arabes étaient couchés dans des fosses qu'ils se creusent dans le sable, avec leurs mains, pour dormir ; deux ou trois de leurs feux brûlaient. Quelques-uns, assis en
p155

cercle, fumaient leurs pipes et, parmi ceux-là, un vieux chantait quelque chose de monotone qui avait un refrain (c'était traînard et chanté à demi-voix). Nous sommes entrés dans toutes les pyramides, nous avons rampé sur la poitrine dans les corridors, glissant dans les crottes de chauves-souris qui venaient voltiger autour de nos flambeaux, et nous retenant du mieux que nous pouvions sur la pente glissante des dalles. Il y fait de 40 à 50 degrés de chaleur. On étouffe légèrement, mais au bout de peu de temps on s'y fait. Dans les puits de Sakkara, nous nous sommes livrés au même exercice et nous en avons tiré quelques momies d'ibis qui sont encore dans leur pot. Du reste l'ascension des pyramides, comme leur visite intérieure (cela est peut-être plus difficile) est une vraie niaiserie quant à la difficulté. Elles ont cela de drôle, ces braves pyramides, que plus on les voit, plus elles paraissent grandes. Au premier abord, n'ayant aucun point de repère à côté, on n'est nullement surpris de leur taille. à cinquante pas, chaque pierre n'a pas l'air plus considérable qu'un pavé. Vous vous en approchez ; chaque pavé a huit pieds de haut et autant de large. Mais quand on monte dessus, que l'on est arrivé au milieu, cela devient immense. En haut on est tout stupéfait. Le second jour, comme nous revenions au soleil couchant d'une course à cheval que nous avions faite derrière, dans le désert, en passant près de la seconde pyramide, elle m'a semblé tout à pic, et j'ai baissé les épaules comme si elle allait me tomber dessus et m'écraser. Celle-ci a son sommet tout blanchi par les fientes d'aigles et de vautours qui planent sans cesse autour du sommet
p156

de ces monuments ; ce qui m'a rappelé ceci de *saint Antoine* : " les dieux à tête d'ibis ont

les épaules blanchies par la fiente des oiseaux. "
Maxime répétait toujours : " j'ai vu du côté de la
Libye le sphinx qui fuyait. Il galopait comme un
chacal. " à propos de répéter, je ne prends pas
un bain sans me redire ce vers, dont tu ne comprends
pas toute la finesse, ainsi que Trissotin :
où Rome dans les eaux se plonge avant la nuit.
Ce vers-là ajoute au plaisir de mon bain. C'est
comme une température plus chaude par-dessus
la chaleur de l'étuve. Quant à ce vieux sphinx,
qui est au pied des pyramides et qui semble les
garder, nous sommes arrivés dessus au triple galop,
et j'ai éprouvé là un bon vertige. Maxime
était plus pâle que mon papier. C'est bougrement
drôle et difficile à faire comprendre. ça avait été
plus fort que moi, j'étais parti en avant, laissant
tout là ; Maxime m'avait rejoint sur le sable et
nous galopions comme des furieux, l'oeil tendu
vers le sphinx (Abou-El-Houl : le père de la
terreur) qui grandissait, grandissait et sortait de
terre comme un chien qui se lève. Aucun dessin
que je connaisse n'en donne l'idée. Il a le nez
mangé comme par un chancre, les oreilles écartées
de la tête comme un nègre ; on lui voit encore
les yeux très expressifs et terrifiants, tout le
corps est dans le sable ; devant sa poitrine il y a
un grand trou, reste des déblayements que l'on a
essayés. C'est là devant que nous avons arrêté
nos chevaux, qui soufflaient bruyamment pendant
p157

que nous regardions d'un regard idiot. Puis la
rage nous a rempoignés, et nous sommes repartis
à peu près du même train à travers les petites
pyramides qui parsèment le pied des grandes.
On n'a pas tous les jours des émotions aussi
" po-hê-tiques " . Dieu merci ! Car le petit bonhomme
en pèterait. à Memphis, il n'y a plus
rien qu'un colosse couché sur le ventre dans une
mare, beaucoup de palmiers et de tourterelles
dedans. En revenant, j'ai trouvé sur la poussière
un gros scarabée que j'ai empoigné et qui est
piqué dans ma collection.
à Emmanuel Vasse.
Le Caire, 17 janvier 1850.
Tu t'étonnes sans doute, mon cher ami, en

lisant le timbre de l'enveloppe que tu viens de décacheter. Je suis en égypte depuis deux mois ; c'est le commencement d'un grand voyage que je vais faire à travers la Syrie, la Perse et l'Asie Mineure. Je serai de retour en France au printemps 1851.
Dans quelques jours je pars pour la Nubie et je ne veux pas te laisser plus longtemps sans te remercier de ton envoi, que du reste je ne connais pas. Ta lettre, datée du 11 novembre, m'est arrivée hier seulement. Ma mère, pas plus que toi, ne me dit le titre de ton ouvrage que je voudrais bien connaître.
Je suis parti de Paris sans avoir un moment pour te dire adieu. Un matin je suis entré au ministère, je t'ai demandé, tu n'y étais pas.
p158

Voici quel est notre itinéraire : au mois d'avril prochain, nous (je voyage avec Du Camp) serons de retour ici. De là nous irons à Jérusalem par le Sinaï et El-Akabah ; de Jérusalem à Damas, Antioche, Beyrout, Alep ; d'Alep à Biredjik, de Bir à Bagdad ; descendre le fleuve, Bassra, Chouster, Persépolis, Ispahan, Téhéran ; revenir par le Caucase, Constantinople (et la Grèce peut-être). Si tu as sur quelques-uns de ces points quelque instruction à me donner, un détail à chercher, une commission quelconque, je m'en acquitterai avec plaisir. écris-moi, si tu en as le temps ou la bonne volonté, tant que tu voudras. Quant à moi, je ne te promets rien, ayant tout au plus, le soir, le temps de prendre mes notes. J'espère bien que d'ici à deux ans nous serons à causer de tout cela, au coin de mon feu, en fumant les vieilles pipes de l'amitié.
Tu peux m'écrire au Caire jusqu'au mois d'avril, à Jérusalem vers le mois de mai, à Bagdad en juillet.
Adieu, porte-toi bien, pioche toujours. Je te serre les deux mains.
à toi.
à sa mère.
Le Caire, 3 février 1850.
Nous partirons pour la haute-égypte probablement mercredi prochain ; le soir de notre départ,

nous devons dîner chez Soliman-pacha.
Notre barque nous attendra à sa porte et, après le
p159

dîner, s'il y a du vent nous partirons. Nous allons remonter le plus vite possible, ne nous arrêtant que lorsque le vent défaillera, ce qui ne paraît pas devoir se présenter souvent, et c'est en revenant que nous nous arrêterons à loisir.
Notre cange est peinte en bleu, son raïs (capitaine) s'appelle Ibrahim. Il y a neuf hommes d'équipage. Pour logement, nous avons une première pièce où se trouvent deux petits divans en face l'un de l'autre. Ensuite une grande chambre à deux lits, puis une espèce de recoin pour mettre nos effets, enfin une troisième pièce où couchera Sassetti et qui est notre magasin. Quant au drogman, il couchera sur le pont. C'est un monsieur qui ne s'est pas encore déshabillé depuis que nous l'avons ; constamment vêtu de toile, il trouve toujours qu'il a trop chaud. Son langage est incroyable et sa personne plus curieuse encore. C'est du reste un rude et brave homme. On irait avec lui jusqu'aux antipodes sans qu'il vous arrive une éclaboussure.
Je me suis très enrhumé en restant pendant cinq heures debout sur un mur, à voir la cérémonie du *dauseh* . Voici ce que c'est : le mot *dauseh* veut dire piétinement, et jamais nom ne fut mieux donné. Il s'agit d'un homme qui passe à cheval sur plusieurs autres couchés par terre comme des chiens. à certaines époques de l'année cette fête se renouvelle, au Caire seulement, en mémoire et pour répéter le miracle d'un certain saint musulman qui est entré ainsi jadis dans Le Caire, en marchant avec un cheval sur des vases de verre, sans les briser. Le scheik qui renouvelle cette cérémonie ne doit pas plus blesser les hommes
p160

que le saint n'a brisé les vases de verre. Si les hommes en crèvent, c'est à cause de leurs péchés. J'ai vu là des derviches qui avaient des broches de fer passées dans la bouche et dans la poitrine. Aux deux bouts de la tringle de fer étaient emmanchées des oranges. La foule des fidèles hurlaient

d’enthousiasme ; joins à cela une musique sauvage
à rendre fou. Quand le scheik à cheval a paru,
mes gaillards se sont couchés par terre en tête-bêche ;
on les a alignés comme des harengs et
tassés les uns près des autres, pour qu’il n’y eût
aucun interstice entre les corps. Un homme a
marché dessus pour voir si ce plancher de corps
était bien adhérent et alors, pour écarter la foule,
une grêle, une tempête, un ouragan de coups de
bâton administrés par les eunuques s’est mis à
pleuvoir de droite et de gauche, au hasard, sur
ce qui se trouvait là (nous étions, nous autres,
juchés sur un mur, Sassetti et Joseph à nos pieds).
Nous y sommes restés depuis 11 heures jusqu’à
près de 4 heures. Il faisait très froid et nous
avions à peine la place de bouger, tant il y avait de
monde et tant notre place était étroite. Mais elle
était excellente et rien ne nous a échappé. On
entendait les bâtons de palmier sonner sourdement
sur les tarbouchs, comme les baguettes sur
des tambours pleins d’étoupes, ou plutôt comme
sur des balles de laine. Ceci est exact : le scheik
s’est avancé, son cheval tenu par deux saïs et
lui-même soutenu par deux autres ; le bonhomme en
avait besoin. Les mains commençaient à lui trembler,
une attaque de nerfs le gagnait et, à la fin
de sa promenade il était presque complètement
évanoui. Son cheval a passé au petit pas sur le
p161

corps de plus de deux cents hommes couchés à
plat sur le ventre. Quant à ceux qui en sont morts,
c’est impossible à savoir ; la foule se rue tellement
derrière le scheik, une fois qu’il est passé, qu’il
n’est pas plus facile de savoir ce que sont devenus
ces malheureux que de distinguer le sort d’une
épingle jetée dans un torrent. La veille au soir,
nous avions été dans un couvent de derviches où
nous en avions vu tomber en convulsions à force
d’avoir crié Allah. Ce sont de gentils spectacles,
et qui auraient bougrement fait rire M De Voltaire.
Quelles réflexions n’aurait-il pas faites sur le
pauvre esprit humain ! Sur le fanatisme ! La
superstition ! Moi, ça ne m’a pas fait rire du tout !
Cela est trop *occupant* pour être effrayant. Ce
qu’il y a de plus terrible, c’est leur musique.

C’est un bien drôle de pays que ce pays. Hier, par exemple, nous étions dans un café qui est un des plus beaux du Caire, et où il y avait en même temps que nous, dans le café, un âne qui chiait et un monsieur qui pissait dans un coin. Personne ne trouve ça drôle, personne ne dit rien. Quelquefois, un homme près de vous se lève et se met à dire sa prière, avec grandes prosternations et grandes exclamations, comme s’il était tout seul. On ne détourne même pas la tête, tant cela paraît tout naturel. Te figures-tu un individu récitant son bénédicité au café de Paris ?
Tu me parles de ma mission. Je n’ai presque rien à faire et je crois que je ne ferai presque rien.
p162

Il me faudrait plus de toupet que je n’en ai pour demander une récompense après cela. Je deviens de moins en moins cupide de quoi que ce soit. Après mon retour, je reprendrai ma bonne et belle vie de travail, dans mon grand cabinet, sur mes bons fauteuils, auprès de toi, ma pauvre vieille, et ce sera tout. Ne me parle donc pas *de me pousser* . Me pousser à quoi ? Qu’est-ce qui me peut satisfaire, si ce n’est la volupté permanente de la table ronde ? N’ai-je pas tout ce qu’il y a de plus enviable au monde ? L’indépendance, la liberté de ma fantaisie, mes deux cents plumes taillées et l’art de s’en servir. Et puis c’est que l’orient, l’égypte surtout, est un pays raplatissant pour toutes les petites vanités mondaines. à force de parcourir tant de ruines, on ne pense pas à se dresser des bicoques ; toute cette vieille poussière vous rend indifférent de renommée. à l’heure qu’il est, je ne vois nullement (au point de vue littéraire même) la nécessité de faire parler de moi. Habiter Paris, publier, se remuer, tout cela me semble bien fatigant, vu de si loin. Peut-être dans dix minutes aurai-je changé d’avis. Mais je ne demande qu’une chose à mes semblables, c’est de me laisser tranquille comme je fais envers eux.
à la même.
Beni-Souëf, 14 février (1850), à bord de la cange.
Depuis huit jours que nous sommes partis,

nous avons fait environ 25 lieues, ayant eu à partir du second jour le vent contraire, ou plutôt
p163

n'ayant guère eu de vent, si ce n'est cette nuit. On a été obligé presque tout le temps de haler sur la corde. Quand le vent manque, les hommes ôtent leur chemise, se jettent à l'eau et vont à la nage sur la rive tirer la corde. Ce matin, on en a flanqué un dans le fleuve d'un grand coup de pied dans le derrière, trouvant qu'il n'allait pas assez vite à une manoeuvre. Quand on ne hale pas, on pousse du fond avec de grandes gaffes. De cette manière-là on fait, en travaillant bien, de 3 à 5 lieues par jour.
Il fait beau temps ; le soleil commence à casse-briller ; le Nil est plat comme un fleuve d'huile. à notre gauche, nous avons toute la chaîne arabique qui, le soir, est violet et azur. à droite, des plaines, puis le désert. Les rives du Nil ressemblent aux bords de la mer ; on a plutôt l'air d'être sur les grèves de l'océan. Par moments, il y a des plages aussi étendues, à peu de chose près, que celle du Mont-Saint-Michel. Il fait un silence absolu ; nous n'entendons rien que l'eau couler. Quelquefois, au loin, une bande de chameaux qui passe. Sur le bord de l'eau, des oiseaux qui viennent boire ; de place en place un bouquet de palmiers, qui renferme un village dont les maisons sont construites de roseaux et de terre.
Quand nous descendons et quand nous y allons, les enfants se sauvent à toutes jambes, de peur de nos fusils ; les femmes se voilent et détournent la tête.
Nous menons une bonne vie, pauvre vieille adorée. Ah ! Comme je te regrette ! Comme tout cela te plairait ! Si tu savais quel calme tout autour de nous, et dans quelles profondeurs paisibles on
p164

se sent errer l'esprit ! Nous paressons, nous flânons, nous rêvassons. Le matin je fais du grec, je lis de l'Homère ; le soir j'écris. Dans le jour, bien souvent nous mettons nos fusils sur notre dos et nous allons chasser.

à la même.
Entre le mont Farchout et Resseh, 3 mars 1850.
Nous menons une vie de fainéantise et de rêvasserie ; toute la journée vautrés sur notre tapis, nous fumons des chibouks et des narguilehs, en absorbant de la limonade et en regardant les rives du fleuve. (ce sont plutôt des rivages. ça ressemble à la mer.) on croit faire une longue navigation et toujours longer les côtes d'un continent. Dans des moments, on se croit dans un lac immense dont on ne voit pas les limites. La chaîne arabique ne nous quitte pas sur la gauche. C'est tantôt une falaise coupée à pic, d'autres fois elle se mamelonne en monticules que de grandes lignes de sable parallèles rayent de gris, comme le dos d'une hyène.
à propos de bêtes féroces, aujourd'hui nous avons vu pour la première fois plusieurs crocodiles. Max en a tiré plusieurs et n'en a tué aucun. C'est fort difficile, à cause de l'extrême pusillanimité de cette grosse bête qui fuit au moindre bruit.
De temps à autre, on rencontre une cange qui descend vers le Caire. Les drogmans des deux bateaux s'appellent. On se met sur le pont, et on se
p165

regarde passer sans rien dire. Quand le bateau que l'on croise porte pavillon tricolore, on se salue de quatre coups de fusil, on se crie les nouvelles politiques, et quelquefois on se met en panne pour se faire une visite. Il y a quelques jours, à Beni-Souëf, nous sommes ainsi montés à bord d'une cange où voyageait un certain M Robert, du Dauphiné, en compagnie d'un polonais dont j'ai, bien entendu, oublié le nom, en sa qualité de nom polonais. Quand il a su le mien, il s'est mis à me dire : " ah ! Monsieur, vous portez le nom d'un homme que j'ai bien connu (cela m'a fait dresser les oreilles) ; j'ai connu un célèbre médecin qui s'appelait comme vous " , etc. Lui ayant dit que c'était mon père, il m'a fait beaucoup de politesses et de compliments. Ce polonais a habité Neufchâtel, m'a demandé des nouvelles de plusieurs familles de Rouen ; il connaît Orlowski. C'est un homme de taille moyenne, brun, avec

de très beaux yeux noirs. Le médecin de Siout, à qui j'en ai parlé et qui l'avait vu quelques jours avant nous, croit que c'est un médecin lui-même. Cette rencontre inattendue m'a fait un singulier plaisir, que tu comprendras mieux que je ne pourrais te l'écrire.
Quant à nos santés, elles sont excellentes ; nous engraissons tous, Maxime y compris, ce qui peut paraître fabuleux. Si nous écoutions Joseph, nous crèverions de cuisine. Il ne rêve que plats sucrés qu'il appelle des *douces* , et ragoûts qu'il appelle *des petites friddousses* . Au reste, nous fondrons cet été en Syrie, où nous mènerons une vie plus rude.
p166

à la même.
Assouan (Syène), 12 mars 1850.
Nous voilà à Assouan, devant la première cataracte, ayant encore, pour arriver au terme de notre voyage du Nil, 65 lieues à faire environ ; si nous avons du bon vent, il y en a pour une dizaine de jours. Puis nous redescendrons tout doucement, nous arrêtant un peu partout. Ce qu'il y a à voir ici est énorme. Il faudrait des années et non des semaines. Nous voyageons lentement du reste, ne nous fatiguant pas, regardant avec de longues contemplations tout ce qui nous passe sous le nez, dormant beaucoup, mangeant de même, et ayant des teints d'une fraîcheur charmante, malgré le culottage du soleil sur nos cuirs.
Nous entrons dans la Nubie. La nature est tout autre. Le paysage est d'une férocité nègre ; des rochers tout le long du Nil, qui maintenant devient resserré ; des palmiers de 50 pieds de haut au moins, et des montagnes de sable qui, au soleil, semblent être de poudre d'or. Nous nous sommes promenés tantôt dans l'île d'éléphantine. Des enfants tout nus nous suivaient sous les palmiers. Au seuil des huttes, des femmes couleur de café brûlé, n'ayant qu'un petit caleçon en cuir pour tout vêtement, nous regardaient passer, ouvrant tout ébahis leurs grands yeux de faïence. Le soleil se couchait sur les montagnes ; une grande prairie verte s'étendait devant nous, entre des dattiers qui

l’encadraient, et au loin le Nil brillait dans la découpure
p167

inégale des rochers de granit qu’il traverse.
Pour passer le fleuve, les gens du pays s’y prennent de la façon suivante : on commence par ôter sa chemise que l’on roule en turban sur sa tête, on monte à califourchon sur deux bottes de roseaux liées ensemble et terminées en pointe à chaque bout ; puis, avec une rame, on pousse l’eau alternativement à droite et à gauche. Au milieu de l’eau on voit ainsi ces tritons noirs qui s’en vont tranquillement, les jambes accroupies devant eux sur leur singulière nacelle.
Ce matin on nous a apporté une grande cigogne en vie ; après l’avoir gardée une heure, nous l’avons relâchée. Elle avait les pattes roses et le corps tout blanc.
L’autre jour, au moment de partir d’Esneh, des bédouins nous ont vendu pour quatre piastres (20 sous) une gazelle qu’ils avaient tuée le matin. Pendant deux jours nous avons vécu dessus ; c’est excellent. Nous avons gardé sa tête et Joseph a découpé sa peau pour m’en faire un tapis. Il ne serait pas difficile d’en avoir une en vie. Je voudrais bien en rapporter une à Croisset pour la petite, mais l’embarras que cela nous causerait m’empêchera de réaliser cette envie que j’ai depuis longtemps. En fait de crocodiles, nous en voyons toujours ; les gredins ont la vie dure. Il faudrait les surprendre pendant leur sommeil, mais je crois qu’ils sont toujours éveillés. Pour des momies, nous n’avons pas encore commencé nos recherches. Du reste c’est bientôt, en redescendant,
que nous allons nous mettre à travailler. Maxime va recommencer ses rages photographiques ; il faut espérer que, pendant ce temps-là, j’écrirai à
p168

ce malheureux Bouilhet dont je n’ai aucune nouvelle.
Nous avons eu à Esneh une soirée d’almées. C’était convenable ; je ne dis que cela ! Car ça mériterait une description très stylée. Une de ces femmes avait un mouton familier tacheté de henné jaune (par gentillesse), avec une muselière en

velours ; il la suivait comme un chien. Quant aux danses de ces dames, c'est une chose des plus merveilleuses qu'il soit possible de voir. Cela seul vaut le voyage (sans enthousiasme).
à Louis Bouilhet.
13 mars 1850, à bord de notre cange,
à 12 lieues au delà de Syène.
Dans six ou sept heures nous allons passer sous le tropique de ce vieux mâtin de cancer. Il fait dans ce moment 30 degrés de chaleur à l'ombre ; nous sommes nu-pieds, en chemise ; je t'écris sur mon divan, au bruit des tarabouks de nos matelots qui chantent en frappant dans leurs mains. Le soleil tape d'aplomb sur la tente de notre pont. Le Nil est plat comme un fleuve d'acier. Il y a de grands palmiers sur les rives. Le ciel est tout bleu.
ô pauvre vieux, pauvre vieux de mon coeur !
Qu'est-ce que tu fais, toi, à Rouen ? Il y a longtemps que je n'ai reçu de tes lettres, ou pour mieux dire je n'en ai encore reçu qu'une, datée de la fin de décembre et à laquelle j'ai répondu immédiatement. Peut-être en ai-je une autre d'arrivée au Caire, ou qui est en route maintenant
p169

pour parvenir jusqu'à moi. Ma mère m'écrit qu'elle ne te voit guère souvent. Pourquoi cela ? Si ça t'embête trop, fais-le un peu à cause de moi et tâche de me dire ce qui se passe dans ma maison, sous tous les rapports possibles. As-tu été à Paris ? Es-tu retourné chez Gautier ? Et Pradier, l'as-tu vu ? Qu'est-ce qu'est devenu le voyage en Angleterre à propos du conte chinois ? Je rognonne souvent de tes vers, va, pauvre bougre. J'ai besoin tout de suite de te faire une réparation éclatante relativement au mot " vagabond " appliqué au Nil : que le Nil vagabond roule sur ses rivages !
Il n'y a pas de désignation plus juste, plus précise, ni plus large à la fois. C'est un fleuve cocasse et magnifique, qui ressemble plutôt à un océan qu'à autre chose. Des grèves de sable s'étendent à perte de vue sur ses bords, sillonnées par le vent comme les plages de la mer. Cela a des proportions telles que l'on ne sait pas de quel côté est le courant, et souvent on se croit enfermé dans un grand lac. Ah ! Mais ! Si tu t'attends à une

lettre un peu propre, tu te trompes. Je t'avertis très sérieusement que mon intelligence a beaucoup baissé.
En fait de travail, je lis tous les jours de l'*odyssée* en grec. Depuis que nous sommes sur le Nil j'en ai absorbé quatre chants ; comme nous reviendrons par la Grèce, ça pourra me servir. Les premiers jours je m'étais mis à écrire un peu, mais j'en ai, Dieu merci, bien vite reconnu l'ineptie. Il vaut mieux être oeil, tout bonnement. Nous vivons,
p170

comme tu le vois, dans une paresse crasse, passant toutes nos journées couchés sur nos divans, à regarder ce qui se passe, depuis les chameaux et les troupeaux de boeufs du Sennahar jusqu'aux barques qui descendent vers le Caire, chargées de négresses et de dents d'éléphant. Nous sommes maintenant, mon cher monsieur, dans un pays où les femmes sont nues, et l'on peut dire avec le poète " comme la main " , car, pour tout costume, elles n'ont que des bagues. J'ai vu des filles de Nubie qui avaient des colliers de piastres d'or leur descendant jusque sur les cuisses, et qui portaient sur leur ventre noir des ceintures de perles de couleur. Et leur danse ! Procédons par ordre, cependant.
Du Caire à Beni-Souëf, rien de bien curieux. Nous avons mis dix jours à faire ces 25 lieues, à cause du khamsin ou simoûn (meurtrier) qui nous a retardés. Rien de ce que l'on dit sur lui n'est exagéré. C'est une tempête de sable qui vous arrive. Il faut s'enfermer et se tenir tranquille ; nos provisions en ont seules beaucoup souffert, la poussière pénétrant partout, jusque dans les boîtes de fer-blanc fermées à force. Le soleil, ces jours-là, a l'air d'un disque de plomb ; le ciel est pâle ; les barques tournoient sur le Nil comme des toupies. On ne voit pas un oiseau, pas une mouche.
Arrivés à Beni-Souëf, nous avons fait une course de cinq jours au lac Moeris. Mais comme nous n'avons pu aller jusqu'au bout, nous y retournerons une fois revenus au Caire. Jusqu'à présent, du reste, nous avons vu peu de choses ; car nous profitons du vent pour aller au plus loin de notre voyage ; c'est en revenant que nous nous arrêterons partout.

p171

Comme nous avons l'intention d'aller à Kosséir, sur les bords de la mer Rouge, et à la grande oasis de Thèbes, il est certain que nous ne serons pas revenus au Caire avant la fin de mai, ce qui nous remet en Syrie au mois de juin.
à Medinet-El-Fayoun, nous avons logé chez un chrétien de Damas, qui nous a donné l'hospitalité. Il y avait chez lui, logeant comme commensal habituel, un prêtre catholique. Sous prétexte que les musulmans ne prennent pas de vin, ces braves chrétiens se gorgent d'eau-de-vie. La quantité de petits verres qu'on siffle par confraternité religieuse est incroyable. Notre hôte était un homme un peu lettré et, comme nous étions dans le pays de saint Antoine, nous avons causé de lui, d'Arius, de saint Athanase, etc., etc. Le brave homme était ravi. Sais-tu ce qu'il y avait de suspendu aux murs de la chambre où nous avons couché ? Une gravure représentant une vue de Quilleboeuf, et une autre une vue de l'abbaye de Granville ! Cela m'a fait bien rêver. Quant au propriétaire, il ne savait pas ce que ces deux images figuraient. Quand on voyage ainsi par terre, le soir vous couchez dans des maisons de boue desséchée, dont le toit en canne à sucre vous laisse contempler les étoiles. à votre arrivée, le scheik chez lequel vous logez fait tuer un mouton ; les principaux du pays viennent vous faire une visite et vous baiser les mains l'un après l'autre. On se laisse faire avec un aplomb de grand sultan, puis on se met à table, c'est-à-dire on s'assoit par terre tous en rond autour du plat commun, dans lequel on plonge les mains, déchiquetant, mâchant et rotant à qui mieux mieux. C'est une politesse
p172

du pays, il faut roter après les repas. Je m'en acquitte mal.
Nous avons eu, à un pays qui s'appelle Djebel-Et-Téir, un tableau assez bon : sur le haut d'une montagne dominant le Nil se trouve un couvent de cophtes. Ils ont l'habitude, dès qu'ils aperçoivent une cange de voyageurs, de descendre de leur montagne, de se jeter à l'eau et de venir à la

nage vous demander l'aumône. On en est assailli. Vous voyez ces gaillards, tout nus, descendre les rochers à pic, et nager vers vous à toute force de jarret en criant tant qu'ils peuvent : " batchis, batchis, cawadja chistiani ! " (donnez-nous de l'argent, monsieur chrétien). Et comme, en cet endroit-là, il y a beaucoup de cavernes, l'écho répète avec un bruit de canon : cawadja, cawadja... les vautours et les aigles volent sur vos têtes, le bateau file sur l'eau avec ses deux grandes voiles étendues. En ce moment-là, un de nos matelots (le grotesque du bord) dansait tout nu une danse lascive ; pour chasser les moines chrétiens, il leur présentait son derrière, pendant qu'ils se cramponnaient au bordage de la cange. Les autres matelots leurs criaient des injures avec les noms répétés d'Allah et de Mohammed. Les uns leur donnaient des coups de bâton, d'autres des coups de cordes ; Joseph tapait dessus avec les pincettes de la cuisine. C'était un *tutti* de calottes, de gueulades et de rires. Dès qu'on leur a donné quelque argent, ils le mettent dans leur bouche et remontent chez eux par le même chemin. Si on ne leur administrait ainsi de bonnes rossées, on se trouverait assailli d'une telle quantité qu'il y aurait danger de faire chavirer la cange.
p173

Ailleurs ce ne sont plus les hommes qui viennent vous voir mais les oiseaux. Il y a à Sheik-Saïd un santon (chapelle-tombeau bâtie en l'honneur d'un saint musulman) où les oiseaux vont d'eux-mêmes déposer la nourriture qu'on leur donne. Cette nourriture sert aux pauvres voyageurs qui passent par là. Nous qui avons lu Voltaire, nous ne croyons pas à ça. Mais on est si arriéré ici ! On y chante si peu Béranger ! (comment, monsieur, on ne commence pas à civiliser un peu ces pays ! L'élan des chemins de fer ne s'y fait-il pas sentir ? Quel y est l'état de l'instruction primaire ? Etc.) si bien que lorsqu'on passe devant ce santon, tous les oiseaux viennent entourer le bateau, se poser sur les manoeuvres... on leur émiette du pain, ils tournoient, gobent sur l'eau ce qu'on leur a jeté et repartent.
J'ai fait à Keneh quelque chose de convenable

et qui, je l’espère, obtiendra ton approbation.
Nous avions mis pied à terre pour faire des provisions, et nous marchions tranquillement dans les bazars, le nez en l’air, respirant l’odeur de santal qui circulait autour de nous, quand, au détour d’une rue, voilà tout à coup que nous tombons dans le quartier des filles de joie. Figure-toi, mon ami, cinq ou six rues courbes avec des cahutes hautes de 4 pieds environ, bâties de limon gris desséché. Sur les portes, des femmes debout, ou se tenant assises sur des nattes. Les négresses avaient des robes bleu ciel, d’autres étaient en jaune, en blanc, en rouge, larges vêtements qui flottent au vent chaud. Des senteurs d’épices avec tout cela ; et sur leurs gorges découvertes de longs colliers de piastres d’or, qui font que, lorsqu’elles
p174

se remuent, ça claque comme des charrettes. Elles vont, appellent avec des voix traînantes :
" cawadja, cawadja " ; leurs dents blanches luisent sous leurs lèvres rouges et noires ; leurs yeux d’étain roulent comme des roues qui tournent. Je me suis promené en ces lieux et repromené, leur donnant à toutes des batchis, me faisant appeler et raccrocher ; elles me prenaient à bras le corps et voulaient m’entraîner dans leurs maisons... mets du soleil par là-dessus. Eh bien ! J’ai résisté, exprès, par parti pris, afin de garder la mélancolie de ce tableau et faire qu’il restât plus profondément en moi. Aussi je suis parti avec un grand éblouissement et que j’ai gardé. Il n’y a rien de plus beau que ces femmes vous appelant. Si j’eusse cédé, une autre image serait venue par-dessus celle-là et en aurait atténué la splendeur.
Je n’ai pas toujours mené avec moi un " artistisme " si stoïque : à Esneh je suis allé chez Ruchiouk-Hânem, courtisane fort célèbre. Quand nous arrivâmes chez elle (il était deux heures de l’après-midi), elle nous attendait ; sa confidente était venue le matin à la cange, escortée d’un mouton familier tout tacheté de henné jaune, avec une muselière de velours noir sur le nez et qui la suivait comme un chien ; c’était très farce. Elle sortait du bain. Un grand tarbouch, dont le gland éparpillé lui retombait sur ses larges épaules et

qui avait sur son sommet une plaque d'or avec une plaque verte, couvrait le haut de sa tête, dont les cheveux sur le front étaient tressés en tresses minces allant se rattacher à la nuque ; le bas du corps caché par ses immenses pantalons roses, le torse tout nu, couvert d'une gaze violette, elle
p175

se tenait au haut de son escalier, ayant le soleil derrière elle, et apparaissant ainsi en plein dans le fond bleu du ciel qui l'entourait. C'est une impériale bougresse, tétonneuse, viandée, avec des narines fendues, des yeux démesurés, des genoux magnifiques, et qui avait en dansant de crânes plis de chair sur son ventre. Elle a commencé par nous parfumer les mains avec de l'eau de rose. Sa gorge sentait une odeur de térébenthine sucrée : un triple collier d'or était dessus. On a fait venir les musiciens et l'on a dansé. Sa danse ne vaut pas, à beaucoup près, celle du fameux Hassan dont je t'ai parlé. Mais c'était pourtant bien agréable sous un rapport, et d'un fier style sous l'autre. En général les belles femmes dansent mal. J'en excepte une nubienne que nous avons vue à Assouan. Mais ce n'est plus la danse arabe, c'est plus féroce, plus emporté ; ça sent la ligne et le nègre.
Le soir, nous sommes revenus chez Ruchiouk-Hânem. Il y avait quatre femmes danseuses et chanteuses, almées (le mot almée veut dire savante, bas bleu ; comme qui dirait putain, ce qui prouve, monsieur, que dans tous les pays les femmes de lettres ! ! !). La fête a duré depuis 6 heures jusqu'à 10 et demie, le tout entremêlé de baisers pendant les entr'actes. Deux joueurs de rebek assis par terre ne discontinuaient pas de faire crier leur instrument. Quand Ruchiouk s'est déshabillée pour danser, on leur a descendu sur les yeux un pli de leur turban afin qu'ils ne vissent rien. Cette pudeur nous a fait un effet effrayant. Je t'épargne toute description de danse, ce serait raté. Il faut vous l'exposer par des gestes, pour vous la faire comprendre-et encore ! J'en doute.
p176

Quand il a fallu partir, je ne suis pas parti.

Ruchiouk ne se souciait guère de nous garder la nuit chez elle, de peur des voleurs qui auraient bien pu venir, sachant qu'il y avait des étrangers dans sa maison. Maxime est resté tout seul sur un divan, et moi je suis descendu au rez-de-chaussée dans la chambre de Ruchiouk. Une mèche brûlait dans une lampe de forme antique suspendue à la muraille. Dans une pièce voisine, les gardes causaient à voix basse avec la servante, négresse d'Abyssinie qui portait sur les deux bras des traces de peste. Son petit chien dormait sur une veste de soie. Son corps était en sueur : elle était fatiguée d'avoir dansé, elle avait froid. Je l'ai couverte de ma pelisse de fourrure et elle s'est endormie. Pour moi, je n'ai guère fermé l'oeil. J'ai passé la nuit dans des intensités rêveuses infinies. C'est pour cela que j'étais resté. En contemplant dormir cette belle créature, qui ronflait la tête appuyée sur son bras, je pensais à des nuits de plaisir à Paris, à un tas de vieux souvenirs... et à celle-là, à sa danse, à sa voix qui chantait des chansons sans signification ni mots distinguables pour moi. Cela a duré ainsi toute la nuit. à 3 heures je me suis levé pour aller dans la rue ; les étoiles brillaient. Le ciel était clair et très haut. Elle s'est réveillée, a été chercher un pot de charbon et pendant une heure s'est chauffée, accroupie autour, puis est revenue se coucher et se rendormir.
Le matin, à 7 heures, nous sommes partis. J'ai été chasser avec un matelot dans un champ de coton, sous des palmiers et des gazis. La campagne était belle ; des arabes, des ânes, des buffles allaient aux champs. Le vent soufflait dans les

branches minces des gazis. Cela sifflait comme dans des joncs ; les montagnes étaient roses ; le soleil montait, mon matelot allait devant moi, se courbant pour passer sous les buissons et me désignant d'un geste muet les tourterelles qu'il voyait sur les branches. Je n'en ai tué qu'une : je ne les voyais pas. Je marchais, poussant mes pieds devant moi et songeant à des matinées analogues... à une entre autres, chez le marquis de Pomereu, au Héron, après un bal. Je ne m'étais pas couché et le matin j'avais été me promener en barque sur

l’étang, tout seul, dans mon hait de collège. Les cygnes me regardaient passer et les feuilles des arbustes retombaient dans l’eau. C’était peu de jours avant la rentrée ; j’avais quinze ans.
Comme nature, ce que j’ai encore vu de mieux, ce sont les environs de Thèbes. à partir de Keneh l’égypte perd son allure agricole et pacifique, les montagnes deviennent plus hautes et les arbres plus grands. Un soir, dans les environs de Dendérah, nous avons fait une promenade sous les doums (palmiers de Thèbes) ; les montagnes étaient lie de vin, le Nil bleu, le ciel outremer et les verdures d’un vert livide ; tout était immobile. ça avait l’air d’un paysage peint, d’un immense décor de théâtre fait exprès pour nous. Quelques bons turcs fumaient au pied des arbres avec leurs turbans et leurs longues pipes. Nous marchions entre les arbres.
à propos, nous avons vu déjà beaucoup de crocodiles. Ils se tiennent à l’angle des îlots, comme des troncs d’arbres échoués. Quand on en approche, ils se laissent couler dans l’eau comme de grosses limaces grises. Il y a aussi beaucoup de
p178

cigognes, et de grandes grues qui se tiennent au bord du fleuve par longues files alignées comme des régiments. Elles s’envolent en battant des ailes quand elles aperçoivent la cange.
Ici, du reste, en Nubie, cela change ; il y a peu d’animaux. Cela devient plus vide. Le Nil se resserre entre des rochers ; lui qui était si large est maintenant resserré, par places, entre des montagnes de pierre ; il a l’air de ne pas remuer et se tient plat, scintillant au soleil.
Avant-hier nous avons passé les cataractes ou, pour mieux dire, les cataractes de la première cataracte, car c’est tout un pays. Des nègres nus traversent le fleuve sur des troncs de palmier, en ramant avec les deux mains. Ils disparaissent dans les tourbillons d’écume plus rapidement qu’un flocon de laine noire jeté dans un courant de moulin. Puis le bout de leur tronc d’arbre (sur lequel ils sont couchés) se cabre comme un cheval. On les revoit, ils arrivent à nous et montent à bord ; l’eau ruisselle sur leurs corps lisses comme

sur les statues de bronze des fontaines.
La description de la manière dont on passe les cataractes est trop longue. Sache qu'un coup de gouvernail à faux casserait le bateau net sur les rochers. Nous avions environ cent cinquante hommes pour haler notre bateau. Tout cela tire ensemble sur un long câble et gueule d'accord, en poussant de grands cris.
Nous sommes arrêtés dans ce moment faute de vent. Les mouches me piquent la figure ; le jeune Du Camp est parti faire une épreuve. Il réussit assez bien ; nous aurons, je crois, un album assez gentil.
p179

Je ne t'ai pas encore, suivant la promesse que je t'avais faite, ramassé des cailloux du Nil, car le Nil a peu de cailloux. Mais j'ai pris du sable. Nous ne désespérons pas, quoique cela soit difficile, d'exporter (expression commerciale) quelque momie.
écris-moi donc d'archi-longues lettres, envoie-moi tout ce que tu voudras, pourvu qu'il y en ait beaucoup.
Dans un an à cette époque-ci je serai de retour. Nous reprendrons nos bons dimanches de Croisset. Voilà bientôt cinq mois que je suis parti. Ah ! Je pense à toi souvent, pauvre vieux. Adieu, je te serre à deux bras, y compris tous tes cahiers.
p s -si tu veux savoir l'état de nos boules, nous sommes couleur de pipe culottée. Nous engraissons, la barbe nous pousse. Sassetti est habillé à l'égyptienne. Maxime, l'autre jour, m'a chanté du Béranger pendant deux heures et nous avons passé la soirée jusqu'à minuit à maudire ce drôle. Hein ! Comme la chanson des " gueux " est peu faite pour les socialistes et doit les satisfaire médiocrement !
à sa mère.
Ipsamboul, 24 mars 1850. Dimanche des rameaux. Si cette lettre t'arrive, pauvre vieille, elle sera probablement encore mieux reçue que les autres, car il est probable que les derniers courriers ne t'en ont pas apporté. Tu recevras celle-ci de Wadi-Halfa, c'est-à-dire du point le plus éloigné
p180

de tout notre voyage. Avec des détours plus ou moins longs, nous n'allons plus faire maintenant que nous rapprocher insensiblement. Sais-tu que nous sommes à près de 1400 lieues de distance ? Comme ça doit te paraître loin, pauvre vieille, et comme cette carte d'égypte te semble longue ! N'est-ce pas ? Quant à moi, ce n'est que par une réflexion assez longue que je peux calculer la distance qui nous sépare ; il me semble toujours que tu es près de moi, que nous ne sommes pas loin et que, si je voulais, je ne serais pas longtemps à te voir. Voilà près de deux mois, sept semaines, que je n'ai eu de tes nouvelles. J'ai encore une quinzaine à attendre avant d'être revenu à la première cataracte, où j'espère en trouver. Et encore c'est bien chanceux ! Va, pauvre vieille, ceux qui restent ne sont pas les seuls à avoir de l'inquiétude. J'éprouve parfois des appétits de te voir qui me saisissent tout à coup comme des crampes de tendresse ; puis le voyage, la distraction de la minute présente fait passer cela. Mais c'est le soir, avant de m'endormir, que je te donne une bonne pensée et tous les matins, quand je me réveille, tu es le premier objet qui me vienne à l'esprit. Mais dis, je suis bien sûr que tu ne *dépenses* pas à moi. Je te vois toujours appuyée sur le coude, le menton dans ta main, rêvant avec ton bon air triste. Songe donc, pauvre mère, que 5 est le tiers de 15. Tu me reverras au mois de février prochain. C'est encore l'été et l'hiver à passer.

Si nous n'avions pas eu du vent défavorable, ou plutôt une absence de vent aussi complète, nous serions déjà de retour à Assouan (première

cataracte). Mais nous avons mis quinze jours à faire 60 lieues. Il y a des journées où nous n'avons pas fait une demi-lieue. Ce matin le vent reprend, nous allons un peu, et nous espérons ne pas tarder à arriver à Wadi-Halfa, d'où nous allons redescendre piano, examinant tout à notre aise. Depuis que nous sommes partis du Caire, en effet, nous n'avons guère quitté la cange. Maintenant nous allons faire des stations pour

examiner ces vieilles bougresses de ruines. La chaleur commence à taper ; il faisait hier au soir 34 degrés à 8 heures du soir, et toute la journée le soleil avait été caché par les nuages. Au soleil, dans la journée d'avant-hier, nous avons eu 55 degrés centigrades. Nous avons été obligés de renoncer à notre amour désordonné de marcher pieds nus. Même à travers de fortes chaussures, la chaleur du sol se fait sentir vigoureusement, comme si l'on marchait sur des plaques de cheminée tiédies. En somme, sous le soleil de Nubie, on est comme sous un vaste four de campagne. Mais une chose étrange, c'est que nous n'en sommes nullement gênés. Dans ces climats-ci la chaleur se supporte beaucoup mieux que le froid qui, quelque mince qu'il soit (relativement), gêne beaucoup. Dans ce moment je suis sans pantalon et sans habit, n'ayant pour tout vêtement que mon caleçon et une grande chemise blanche par-dessus.
Nous avons passé les cataractes sans encombre. Au reste, par excès de prudence, nous avons mis pied à terre. C'est une des choses les plus curieuses et les plus belles que nous ayons encore vues. Je t'ai parlé, dans ma dernière lettre, de gens d'Assouan et d'éléphantine qui traversent le
p182

Nil assis sur des joncs. Un peu plus loin, aux cataractes, ils sont montés, tout nus, sur des troncs de palmiers ; il est amusant de les voir se lancer dans les tourbillons d'écume, disparaître et revenir sur l'eau ; le courant les entraîne entre les rochers comme un fétu de paille, d'une manière rapide et effrayante ; leurs dos noirs ruissellent d'eau, leurs dents blanches sourient. Tout cela est d'une élégance de sauvage qui charme profondément.
Avant-hier, nous avons abordé deux bateaux de marchands d'esclaves chargés de négresses. Elles venaient du Darfour, du pays des Gallas, de l'intérieur de l'Afrique, femmes volées pour la plupart. Elles étaient empilées dans les canges, qui en regorgeaient comme des charrettes de foin chez nous. Pour costumes elles portaient des amulettes et de petits caleçons de cuir. Nous en avons acheté (pas des femmes) mais des pagnes (leur caleçon). C'est si peu beurré de crasse et de

graisse de mouton que ça en empoisonne notre divan. Nous avons marchandé des plumes d'autruche et une petite fille d'Abyssinie, afin de rester plus longtemps à bord et de jouir de ce spectacle qui avait son chic. Quelques-unes, sur des pierres, broyaient de la farine, et leurs longues chevelures tombaient par-dessus elles comme la longue crinière d'un cheval qui broute à terre. Les enfants à la mamelle pleuraient. On faisait la cuisine. Les unes, avec des dents de porc-épic, arrangeaient les chevelures de leurs compagnes. C'était fort triste et singulier. Dans chacun de ces bateaux-là, il y a toujours quelques vieilles négresses qui font et refont ce voyage pour encourager
p183

les nouvelles venues, faire qu'elles ne se découragent pas trop et ne se rendent pas malades à force d'être trop tristes. Sais-tu, pauvre chérie, que nous sommes à un mois de distance du pays des singes et des éléphants ? Mais il faut se limiter et songer que le fond du sac n'est pas inépuisable.

à la même.

Philae, 15 avril 1850.

Nous voilà de retour de la Nubie, comme nous sommes partis, en bon état, si l'on peut dire ainsi quand il y a deux grands mois que l'on n'a reçu des nouvelles de tout ce que l'on a de plus cher au monde. Hier soir nous sommes arrivés à Philae, à la nuit tombante. Je suis aussitôt parti à âne avec Joseph pour Assouan (à une lieue d'ici), dans l'espérance d'avoir un paquet de lettres : rien ! J'imagine que tu as manqué un courrier et que tous les autres sont à la chancellerie du Caire, où je viens d'écrire immédiatement pour qu'on me les envoie à Keneh ; autrement je n'aurais de lettres de toi qu'à notre retour au Caire, à la fin de mai. ça fera (ou ça ferait) près de quatre mois sans savoir ce que tu es devenue.

Le ciel était bien beau hier au soir, les étoiles brillaient, les arabes chantaient sur leurs dromadaires. C'était une vraie nuit d'orient où le ciel bleu disparaissait sous la profusion des astres. Mais j'avais le coeur bien triste, ma pauvre mère

tant aimée. écris-moi donc plutôt deux fois,
plutôt
p184

cent fois qu'une, par tous les courriers. Une
lettre se perd si vite. Max en a eu déjà plusieurs
disparues. Si je savais au moins que les miennes te
parviennent, je ne me plaindrais pas. Mais c'est là
ma plus grande angoisse. Quand je me figure toi
tourmentée, cela me désole. Peut-être es-tu malade,
pauvre vieille. Tu pleures peut-être en ce moment,
tournant tes pauvres beaux yeux que j'aime
sur cette carte, qui ne te représente qu'un espace
vide où ton fils est perdu. Oh non, va, je
reviendrai ; tu ne peux pas être malade, car un fort
désir fait vivre. Voilà bientôt six mois que je suis
parti ; dans six mois je ne serai pas loin du retour ;
ce sera probablement vers janvier ou février prochain.
Hier soir, chez l'effendi où j'ai été les chercher,
il y avait des lettres pour Maxime ; il y en avait
pour Sassetti même, qui n'en reçoit jamais. Mais
de toi, rien, ni d'Achille qui devrait pourtant me
donner un peu de tes nouvelles, ni de Bouilhet,
ni du père Parain, qui devrait bien quelquefois
se lever dès le matin pour m'écrire de n'importe
quelle orthographe : " ta mère se porte bien " .
Voilà tout ce que je demande, il me semble que
ce n'est guère. Est-ce qu'on ne pense plus à moi ?
Serait-il vrai, le proverbe : les absents ont tort ?
Quant à te parler de notre voyage, ce sera pour
une autre fois. Je suis pressé ; nous allons
descendre la cataracte, nous déménageons les bagages
et nous-mêmes. Le bateau va s'en aller de
son côté et nous à pied du nôtre. Et puis, je suis
trop en colère pour avoir le loisir de me recueillir.
Nos santés sont florissantes, si ce n'est Sassetti,
que le climat fatigue un peu. Je ne sais pas comment
p185

Maxime ne se fait pas crever avec la rage
photographique qu'il déploie ; du reste il réussit
parfaitement. Quant à moi, qui ne fais que
contempler la nature, fumer des chibouks et me
promener au soleil, j'engraisse. Mais je deviens
bien laid. Mon nez rougit, et il m'y pousse des
poils comme à celui du capitaine Barbet.

Adieu, pauvre tant adorée ; je t'embrasse et te surembrasse.
à la même.
(22 avril 1850.)
nous sommes en plein été. à 6 heures du matin, nous avons régulièrement vingt degrés Réaumur à l'ombre ; dans la journée c'est trente environ. La moisson est faite depuis longtemps et avant-hier nous avons mangé une pastèque. Où es-tu, toi, pauvre vieille ? Est-ce à Croisset ? à Nogent ? à Paris ? Et ce voyage d'Angleterre ? Envoie-moi les plus longues lettres possible ; parle-moi de toi, de ta vie, de tout ce qui se passe. Comme la petite Liline sera gentille l'hiver prochain ! Fait-elle bien des progrès dans la lecture ?
C'est une bien bonne vie que celle que nous menons. Voilà le voyage de Nubie fini. La conclusion de celui d'égypte approche aussi. Nous quitterons notre pauvre cange avec peine. Maintenant nous redescendons lentement à l'aviron ce grand fleuve que nous avons monté avec nos deux voiles blanches. Nous nous arrêtons devant toutes les ruines. On amarre le bateau, nous descendons
p186

à terre. Toujours c'est quelque temple enfoui dans les sables jusqu'aux épaules et qu'on voit en partie, comme un vieux squelette déterré. Des dieux à tête de crocodile et d'ibis sont peints sur la muraille blanchie par les fientes des oiseaux de proie qui nichent entre les intervalles des pierres. Nous nous promenons entre les colonnes. Avec nos bâtons de palmier et nos songeries, nous remuons toute cette poussière. Nous regardons à travers les brèches des temples le ciel qui cassepète de bleu. Le Nil coulant à pleins bords serpente au milieu du désert, ayant une frange de verdure à chaque rive. C'est toute l'égypte. Souvent il y a autour de nous un troupeau de moutons noirs qui broute, quelque petit garçon nu, leste comme un singe, avec des yeux de chat, des dents d'ivoire, un anneau d'argent dans l'oreille droite et de grandes marques de feu sur les joues, tatouage fait avec un couteau rougi. D'autres fois, ce sont de pauvres femmes arabes,

couvertes de guenilles et de colliers, qui viennent vendre des poulets à Joseph, ou qui ramassent avec leurs mains des crottes de biques pour engraisser leur maigre champ. Une chose merveilleuse, c'est la lumière ; elle fait briller tout. Dans les villes, cela nous éblouit toujours, comme ferait le papillotage de couleurs d'un immense bal costumé. Des vêtements blancs, jaunes ou azur se détachent, dans l'atmosphère transparente, avec des crudités de ton à faire pâmer tous les peintres. Pour moi, je rêvasse de cette vieille littérature, je tâche d'empoigner tout ça. Je voudrais bien imaginer quelque chose, mais je ne sais quoi. Il me semble que je deviens bête comme un pot.
p187

Nous lisons dans les temples les noms des voyageurs ; cela nous paraît bien grêle et bien vain. Nous n'avons mis les nôtres nulle part. Il y en a qui ont dû demander trois jours à être gravés, tant c'est profondément entaillé dans la pierre. Quelques-uns se retrouvent partout avec une constance de bêtise sublime. Il y a un nommé Vidua, surtout, qui ne nous quitte pas. Avant-hier, à Ombos, Max a découvert celui de ce pauvre Darcet. Les lettres sont là à se ronger au grand air, pendant que son corps se pourrit là-bas, dans une troisième partie du monde. C'est sans doute ce pauvre nom, à demi effacé déjà, qui survivra de lui le plus longtemps. Il est venu l'écrire en égypte, il a vécu à Paris, et il a été mourir en Amérique. Quelques réflexions philosophiques, comme dirait Fellacher !
Toutes les fois que nous arrivons devant des statues, dans un temple, Max fait devant elles le salut arabe en portant la main à son front, et s'informant de leur santé. ça ne varie pas. Sassetti a depuis quelque temps une rage de chasse que rien n'arrête. Il est vêtu à l'égyptienne, ce qui lui donne un air mastoc assez risible. C'est un garçon de très bon coeur et qui nous est fort dévoué.
Il possède beaucoup de talents utiles. Maintenant il est cordonnier et raccommode nos chaussures avec du fil de fouet ciré. Nos hardes s'usent. Le chic commence. Je donnerais je ne sais quoi pour que tu puisses connaître ce brave Joseph. C'est une

des balles les plus curieuses qu'il soit possible de voir. Il se livre toujours à la confection des *douces*
p188

(plats sucrés) et des *bé-fils-tecks*
(beafsteaks). Nous avons eu une fière chance de tomber sur un pareil drogman. Il est très expérimenté et de bon entendement.
Nous avons à bord un vieux matelot qu'on appelle Fergalli et qui me rappelle ce bon Pitchef.
Plus on lui fait de farces, donne de calottes, coups de poings, etc., et plus il est satisfait.
Quelquefois même on le jette à l'eau ; alors on rit beaucoup. Les plaisanteries sont toujours de le tuer, de l'écorcher vif, de le mettre à la broche. Comme il est chauve, on lui retire son bonnet et on lui donne de grandes calottes sur la tête. Quelquefois les matelots font mine d'aller le féliciter sur sa nomination de pacha, et on lui donne un charivari qui consiste à faire avec la main et la bouche des pets factices ; on le rase avec un couteau ; on le déshabille pour qu'il danse. Il y a quelques jours, on l'a habillé en femme avec un voile sur la figure et un morceau de toile à voile pour robe. C'était la mariée, on faisait la noce. Cela pouvait passer pour un de ces spectacles " où un père de famille n'aurait pas été bien aise de mener sa jeune personne " . Après quoi, ces bons arabes se sont mis à faire leur prière avec des prosternations, des Allah et des Mohammed, comme les plus braves gens du monde. Il n'y a rien de plus gai que ces hommes, ou pour mieux dire de plus enfant ; un rien les abat, comme peu de chose les amuse.
Les messieurs de la haute classe ne détestent pas le liquide. Les gouverneurs des petites villes où nous passons viennent nous faire des visites
p189

à bord, dans l'espérance d'attraper une bouteille d'eau-de-vie. La canaillerie de ces drôles se rehausse de tous les respects dont on les entoure.
à Wadi-Halfa nous avons fait la connaissance du gouverneur d'Ibrim, chargé de recueillir l'impôt dans toute la province. Ce n'est pas une mince besogne. Cela s'exécute à grand renfort de coups

de bâton, et arrestations, et enchaînements. Nous sommes descendus avec lui, côte à côte, pendant trois jours. Un villageois n'avait pas voulu payer ; le scheik l'a enchaîné et enlevé dans sa cange. Quand elle a passé près de nous, nous avons vu ce pauvre vieux couché au fond du bateau, tête nue sous le soleil et dûment cadenassé ; sur la rive, des hommes et des femmes suivaient en criant. ça n'émoussait nullement notre brave turc, qui a jugé cependant prudent, pendant deux jours, de ne pas nous quitter de vue, espérant que, si par hasard on l'attaquait, nous avions de très jolis fusils qui portent fort loin. Il venait, tout en descendant le Nil comme nous, nous faire des visites. Une fois, il nous a amené un petit mouton en cadeau, ce qui nous a été sensiblement agréable, car depuis six semaines nous n'avions mangé que du poulet et de la tourterelle. Nous avons eu avec ce brave homme des conversations sur sa spécialité, c'est-à-dire qu'il nous a donné beaucoup de détails sur la manière de faire mourir un homme à coups de bâton, en un nombre de coups déterminés. Ils vous exposent tout cela très gentiment, en riant, comme on cause spectacles, et l'exécutent très placidement, comme on fume sa pipe.
Pour te donner une idée de tout ce que je vois, va à la bibliothèque de Rouen et demande à voir
p190

le grand ouvrage d'égypte, le volume de planches d'antiquités. M Pottier (ou l'ami Lebreton) se fera un plaisir de te montrer ça. Au reste, cet ouvrage n'est pas rare, quelque particulier l'a peut-être.
Voilà, il me semble, une longue lettre, pauvre chère vieille. Qu'elle t'arrive vite, qu'elle te remonte, qu'elle te fasse du bien, comme un bon vent frais, ranimant. Adieux, je t'envoie toute ma tendresse.
à sa mère.
Thèbes, amarrés au rivage de Louqsor, 3 mai 1850.
Il est quatre heures et demie du matin. Je me lève à la hâte, pauvre chère mère, pour t'envoyer ce mot à Keneh, à l'agent français qui le fera passer au Caire. Je fais partir un exprès à cheval pour le porter et me rapporter des lettres de toi, s'il y en

a. Serai-je plus heureux à Keneh qu'à Assouan ? Dieu le veuille !
Nous sommes arrivés hier au soir à Thèbes, à neuf heures. Nous nous sommes promenés dans Louqsor au clair de lune. Elle se levait derrière les enfilades des colonnes, éclairant de grandes ruines. Ah ! Comme le ciel est beau ici, pauvre vieille, quelles étoiles, quelle nuit ! Nous n'avons encore rien vu de Thèbes, mais ce doit être magnifique ! Nous allons y rester une quinzaine, j'imagine, car c'est *immense* , et comme nous voulons bien voir et ne pas nous échigner, nous prendrons notre temps. Par ce système, aucun de nous n'a été encore fatigué. Je vois que nous ne serons
p191

pas à Jérusalem avant le 1 er ou le 15 juillet, probablement, et à Constantinople avant octobre ou novembre ; au reste il est impossible d'avance de rien indiquer de précis. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'hiver prochain, en janvier ou février, tu verras ton pauvre fieu. Prends donc patience, pauvre mère ; le temps passe, nous voilà à moitié. La seconde moitié passera plus vite que la première. Comme nous causerons dans nos fauteuils, au coin du feu ! Depuis ma dernière lettre d'Esneh, partie le 26 avril, je n'ai rien de nouveau à te dire, si ce n'est que j'ai tous les doigts noircis de nitrate d'argent, pour avoir aidé mon associé, hier, à Herment, dans ses travaux photographiques. Il s'est développé en lui une rage de natation qui aurait pu devenir désastreuse, si on n'avait fini par le prier de cesser. Il se jetait dans le Nil, en pleine eau, sans faire attention qu'il y a beaucoup de crocodiles ; cependant, sur nos remontrances, il a cessé. C'est un bien bon bougre ! Nos santés continuent à être superbes et nos mines ressemblent de plus en plus à des pipes extra-culottées !
Adieu, pauvre chérie ; je n'ai plus que le temps de t'embrasser de tout mon coeur. à toi.
à la même.
Entre Kaft et Keneh, 16 mai 1850.
Nous avons quitté (enfin et hélas !) Thèbes hier matin. Il y a de quoi y rester longtemps et
p192

dans un perpétuel ébahissement. C'est de beaucoup ce qu'il y a de plus beau en égypte et peut-être ce que nous verrons de plus crâne dans tout notre voyage. Ce soir, nous arriverons à Keneh probablement. Si je n'y ai pas de lettres, je n'ai plus d'espoir d'en avoir qu'au Caire. Enfin, Dieu bénisse la poste et les chanceliers ! Si je savais au moins que tu as reçu toutes les miennes ! Je mets dans mes envois le plus de régularité possible ; je fais partir des exprès à cheval quand je n'ai pas d'occasion. Avec tout cela, j'ai bien peur que tu ne passes souvent plusieurs courriers sans avoir de mes nouvelles. Mais tranquillise-toi, bonne mère, je vais et nous allons tous bien. En fait d'inconvénients de voyage, croiras-tu que je viens de passer *quatre jours sans fumer* ! Faute de tabac. Le tabac des paysans arabes me semblant exécrable, je soupire après le caporal.
Je viens tout à l'heure de rater une grande cigogne qui se promenait tranquillement sur la rive.
Ma balle a été à cinquante pas plus loin faire des ricochets sur le sable, et la cigogne tranquillement est remontée dans l'air, laissant pendre ses pattes et donnant de grands coups d'ailes.
Nous venons, pauvre vieille, de passer à Thèbes quinze bien bons jours. C'est beau ! Ce devait être au moins une ville aussi grande que Paris. Il faut trois jours rien que pour voir, sans s'arrêter, les ruines qui en demeurent encore, quoique tout soit ravagé et aux trois quarts enfoui. C'est une plaine entre deux chaînes de montagnes, traversée par le Nil, parsemée d'obélisques, de colonnades, de frontispices, de colosses. Je n'oublierai jamais la première impression que m'a faite le palais de
p193

Karnac. ça m'a semblé une demeure de géants, où l'on devait servir dans des plats d'or des hommes entiers à la brochette, comme des alouettes. Nous avons passé là trois jours, Maxime photographiant et moi estampant, ou pour mieux dire faisant estamper. J'avais parmi mes ouvriers un guide qui parlait un peu anglais ; nous nous entendions à moitié dans un charabia composé d'anglais, d'italien et d'arabe :

-allah ! Allah ! Allons ! Go on ! Go on ! S n de d.
-si, signor, si, signor, è questo bene ?
-t'is not very bad, but your paper is not clean.
-taïeb, taïeb.
Et ainsi de suite. Nous vivions, c'est-à-dire nos affaires étaient dans une petite chambre qui avait pour plafond de grandes dalles peintes en bleu de ciel, et nous voyions devant nous, sur la muraille, des reines avec de grandes coiffures, qui tenaient des rois par la taille. La nuit, je dormais dehors sur une grande pierre (recouverte de mon matelas), couché sur le dos, le nez tourné aux étoiles, au bruit des tarentules et à l'aboiement des chacals, qui alternait avec celui des chiens des villages voisins. Puis nous avons passé sur la rive gauche du Nil. Après avoir, pendant deux jours, logé à Louqsor même, dans le palais de France (maison donnée par Méhémet-Ali, lors de l'expédition de Louqsor pour l'obélisque), nous avons été camper au pied du fameux colosse. Il n'a pas chanté au lever du soleil, mais le gredin m'a envoyé la nuit une grêle de moustiques qui m'ont dévoré les jambes, et m'ont empêché de dormir ;
p194

d'autant plus que le vent qu'il faisait secouait la tente avec furie. Le jour suivant, nous avons couché au rhamesséion (tombeau d'Osymandias), et celui d'après à Biban-El-Moulouk, ou autrement vallée des rois. C'est une merveille. Figure-toi une vallée entière, coupée dans une montagne où il n'y a pas plus de végétation que sur une table de marbre et, des deux côtés, des carrières ; ce sont autant de tombeaux. On descend dans chacun par une série d'escaliers, les uns au bout des autres, et qui n'en finissent plus. Puis on entre dans deux grandes salles, peintes de haut en bas et au plafond. On y voyage, le mot est littéral. Figure-toi les grottes de Caumont, dont les murs seraient poncés et couverts de peintures d'or, d'azur, etc. Ce sont des représentations fantastiques ou symboliques, des serpents à plusieurs têtes qui marchent sur des pieds humains, des têtes décapitées qui naviguent, des singes qui traînent des navires, des rois sur

leurs trônes avec des visages verts et des attributs étranges. Les peintures sont fraîches comme si elles venaient d'être faites et s'enlèvent sous le pouce. Ailleurs ce sont des joueurs de harpe, des danseuses, des gens qui mangent (...) ; on en cassepète. Tu n'en es pas quitte, va ! Je t'en reparlerai plus d'une fois.
Il y a, à l'entrée de la vallée des rois, au-dessus du rhamesséion, un vieux grec qui fait le commerce d'antiquités. Il vit là comme dans une tour, au milieu de la montagne, dans une maison pleine de momies, tout seul, et loin des humains. De vieilles carcasses racornies, plantées debout contre le mur, grimacent dans un coin de sa tour ; son rez-de-chaussée est bourré de cercueils, et la
p195

chambre où il nous a reçus a pour volet une planche peinte qui couvrait quelque citoyen du temps de Sésostris. Il est venu nous rendre notre visite un matin, comme nous étions campés au pied du colosse de Memnon. Il avait un turban blanc, une chemise de nubien blanche et un parapluie en coton blanc. Ce vieux fils de Lemnos portait en outre à sa main gauche son chibouk et un bâton en bois blanc tourné par lui-même et terminé par une pointe en fer, pour s'aider à marcher sur les rochers. Il avait les pieds nus dans ses savates et se traînait en soufflant.
Quant à emporter en France des momies, ce serait difficile ; l'exportation en est défendue maintenant. Nous aurions beaucoup d'embarras pour les passer en contrebande au Caire et pour les embarquer à Alexandrie. ça nous demanderait trop de temps et d'argent.
à Keneh nous allons faire une pointe jusqu'à Kosseir, pour voir la mer Rouge que nous ne connaîtrions point sans cela, puisque le voyage du Sinaï n'aura pas lieu. Nous en aurions pour vingt jours de désert (au mois de juillet ce serait peut-être dur), douze jours de lazaret à Gaza, et 3000 francs de droit de passage au scheik de El-Akabah. Ce serait absurde. Le voyage de Kosseir, au contraire, nous demandera quatre ou cinq jours ; c'est une promenade.
Hier, avant de quitter Thèbes, nous avons pris

des chevaux et nous avons été faire un grand tour dans la campagne, derrière Karnac et Louqsor. Au milieu de la journée nous nous sommes arrêtés dans un village et nous sommes entrés dans un jardin. Les arbres, orangers, citronniers palmiers,
p196

étaient si serrés les uns près des autres, qu'il fallait se baisser pour passer dessous. Là, nous nous sommes reposés à l'ombre, sur un paquet de branches sèches de palmier. Le gamin qui nous suivait à pied a été chercher le gardien du jardin qui nous a apporté une grande jatte de dattes, avec des petits pains chauds posés sur un panier plat en paille de couleur tressée. Le ruisseau qui arrose le jardin, large d'un pied et profond d'un demi-pouce, coulait devant nous, sous la semelle de nos bottes, traînant des feuilles sur son courant, tout comme une rivière. Nous sommes restés là deux grandes heures à causer. Puis nous sommes remontés à cheval et nous nous sommes dirigés sur Karnac. C'est avec un serrement de coeur que nous lui avons dit adieu. Quelle étrange chose ! être ému en quittant des pierres ! Et quand tant d'autres choses nous émeuvent.
J'ai énormément pensé à Alfred à Thèbes. Si le système des saint-simoniens est vrai, il voyageait peut-être avec moi ; alors ce n'était pas moi qui pensais à lui, mais lui qui pensait en moi. Et je songe bien aux autres aussi, pauvre mère ! Je ne peux admirer en silence. J'ai besoin de cris, de gestes, d'expansion ; il faut que je gueule, que je brise des chaises, en un mot que j'appelle les autres à participer à mon plaisir. Et quels autres appeler que ses plus aimés ?
Quand je prends une feuille de papier pour t'écrire, le diable m'emporte si je sais quoi mettre. Puis, de soi-même, ça vient, je bavarde. Je m'amuse, les lignes s'allongent. Mais quand je ne sais plus que dire, je jette sur elles un bon regard d'adieu et je leur dis dans ma pensée : allez-vous-en
p197

là-bas vite, vite, embrassez-la pour moi. Des lignes d'écriture embrasser quelqu'un ! Suis-je bête ? Allons, pas fort !

Adieu, pauvre chérie, mille tendresses. Allons, remonte-toi un peu. " tu te manges le sang " ; " tu ne te fais pas de raison " .
17 Keneh. -grande joie ! Chère mère, mon coeur en saute. Voilà dix lettres pour moi, dont une du père Parain et une de Bouilhet. Quant à toi, je t'embrasse à t'étouffer. Je vois que tu vas bien, que tu es raisonnable. Je t'en aime mille fois plus pour cela. Tu te conduis bien. Comme tes lettres sont gentilles ! Je les ai dévorées comme un affamé. Adieu, encore mille baisers.
à Emmanuel Vasse.
17 mai 1850.
à bord de notre cange, entre Kous et Keneh.
Je ne sais, cher ami, si tu as reçu un mot de moi daté du Caire, en réponse à un envoi de ta seigneurie, envoi dont je n'ai pu apprécier que l'intention, puisqu'il est arrivé à Rouen comme j'étais déjà en égypte. Je crois t'en avoir remercié dans ma dernière lettre ; à mon retour ce sera ma première occupation de te lire, sois-en sûr.
Que deviens-tu et comment supportes-tu cette polissonne d'existence ? Que dit-on à Paris ? Quant à nous, nous n'avons pas reçu de nouvelles d'Europe depuis la fin de janvier dernier. Voilà en effet quatre grands mois que nous vivons sur le Nil, ne voyant que ruines, crocodiles et fellahs. Ce n'est
p198

pas le moyen d'être fort en politique ni de se tenir au courant du mouvement social. Au reste, si tout en France est dans le même état qu'à mon départ, si le bourgeois y est toujours aussi férocement inepte et l'opinion publique aussi lâche, en un mot si la pot-bouille générale y exhale une odeur de graillon aussi sale, je ne regrette rien. Au contraire, que tout cela s'arrange pour le mieux ou pour le pis, je ne demande rien du gâteau général, m'écartant de la foule pour n'avoir pas les coudes foulés.
Pour le moment nous revenons de la Nubie, du désert d'Abou-Coulome et de Korosko ; demain ou après-demain nous partons pour Kosseir, sur les bords de la mer Rouge, et dans trois semaines nous ferons une excursion à la grande oasis indépendante de Thèbes.

Tu vois que nous nous foutons complètement de tout ce qui se passe et que nous vivons comme de grands égoïstes, aspirant à pleins poumons le bon air chaud des tropiques, contemplant le ciel bleu, les palmiers et les chameaux, buvant du lait de buffle, fumant dans de longues pipes et dormant le nez aux étoiles. Je crois du reste que jusqu'à présent peu de voyages en égypte (j'en excepte les voyages des savants) ont été aussi complets que le nôtre. On met ordinairement trois mois à voir ce pays ; nous en aurons mis huit. Nous avons relevé, dessiné, mesuré tous les temples de la Nubie et du Saïd (quant au delta, l'inondation nous empêchera de le connaître aussi bien). Nous avons fait également une excursion dont peu de voyageurs se donnent la fatigue, celle du lac Moeris et du Fayoum.
p199

Nous ne serons pas de retour au Caire avant la fin du mois prochain ; nous nous embarquerons à Alexandrie pour Beyrouth où je compte bien, mon cher monsieur, avoir une lettre de toi. De Beyrouth nous nous mettrons en selle pour visiter toute la Palestine et la Syrie ; notre intention est de faire ensuite le voyage des îles Chypre, Candie et Rhodes.
Comme tu t'es occupé pendant de longues années de Candie, envoie-moi là-dessus le plus de questions que tu pourras. Je m'informerai et verrai par moi-même tout ce que tu me diras ; je te promets la bonne volonté la plus sincère. Expédie-moi donc par le courrier le plus prochain (à Beyrouth) une masse de notes, tant pour mon instruction personnelle que pour te servir d'éclaircissement à mille solutions qui sans doute te tourmentent.
Si tu as quelque lettre à faire remettre ou n'importe quelle commission, tu sais, cher et vieil ami, que je suis tout à toi. Ma mère a dû écrire à Mme Vasse que nous irions à Larnaka ; ainsi je ne te demande rien pour ta soeur de ce côté. Je crois du reste que tu n'es pas avec elle en correspondance bien suivie. Tu peux t'appliquer ce mot connu : il n'y a pas de ressemblance entre moi, ma famille et une botte d'asperges ; nous ne sommes pas tous très unis. Le principal, quant à

la famille, c’est de n’en être pas embêté. Or tu as su, par ton travail et une patience héroïque, te faire une position qui t’en rend indépendant. Dis-moi si elle s’améliore, si tu *montes en grade* , c’est-à-dire si l’argent augmente à mesure que la besogne diminue. Tu sais que tout ce qui t’intéresse m’intéresse. Voilà longtemps que nous portions ensemble
p200

ce vénérable habit de collège et que nous mangions les fromages de Neufchâtel du père Degouay. Comme c’est vieux ! Comme il a coulé de l’eau sous le pont depuis ! Comme j’ai déjà usé de bottes et regardé brûler de chandelles ! Qu’est-ce que sont devenus tous ceux qui étaient avec nous ? ... établis, dispersés, crevés, oubliés, mariés, cocus, députés, etc., etc. Tout cela est drôle. Et " le garçon " ? Y penses-tu quelquefois ?
Adieu, cher vieux camarade, le ciel te tienne en joie ; je t’embrasse.
à toi.
Aurais-tu la bonté d’envoyer à Croisset un simple mot à ma mère, lui disant que tu as reçu de mes nouvelles et que je me porte bien ? Tu me rendras service.
à Louis Bouilhet.
Entre Girgeh et Siout. (4 juin 1850.)
et d’abord, mon cher monsieur, permettez-moi de vous adresser l’hommage de mon admiration frénétique pour le morceau que tu m’as envoyé sur Don Dick D’Arrah. C’est taillé ! Voilà du style ! Sérieusement, c’est fort beau. Je viens de le relire encore une fois et d’en rire comme trois cercueils ouverts. Il y a là des reprises et des mouvements de maître tout à fait crânes. Ce vieux Richard ! ça m’a donné une envie de boire de sa bière, que la langue m’en pêle. Je vois le sable qui parsème le
p201

sol de l’établissement, je l’entends qui craque sous les bottes. La salle doit être au rez-de-chaussée, basse, humide, sentir le moisi et avoir peu de lumière. Homme cruel, tu ne m’as pas dit où se fonde l’établissement. Ce doit être dans le " bas "

de la ville, rue nationale ou rue de la savonnerie plutôt, à moins que ce ne soit à Saint-Sever, ce qui serait sublime. Oui, en voilà encore un qui s'établit, un qui est fixé ! Et nous, nous sommes bien loin d'être établis ni fixés, même à quelque chose. Quant à moi, j'y renonce. J'ai beaucoup réfléchi à tout cela depuis que nous nous sommes quittés, pauvre vieux. Assis sur le devant de ma cange, en regardant l'eau couler, je rumine ma vie passée avec des intensités profondes. Il me revient beaucoup de choses oubliées, comme de vieux airs de nourrice dont il vous survient des bribes. Est-ce que je touche à une période nouvelle ? Ou à une décadence complète ? Et, du passé, je vais rêvassant à l'avenir, et là je n'y vois rien, rien. Je suis sans plan, sans idée, sans projet et, ce qu'il y a de pire, sans ambition. Quelque chose, l'éternel " à quoi bon ? " répond à tout et clôt de sa barrière d'airain chaque avenue que je m'ouvre dans la campagne des hypothèses. On ne devient pas gai en voyage. Je ne sais si la vue des ruines inspire de grandes pensées. Mais je me demande d'où vient le dégoût profond que j'ai maintenant, à l'idée de me remuer pour faire parler de moi. Je ne me sens pas la force physique de publier, d'aller chez l'imprimeur, de choisir le papier, de corriger les épreuves, etc. Et qu'est-ce que cela, comparativement au reste ? Autant travailler pour soi seul. On fait comme on veut et d'après ses

propres idées. On s'admire, on se fait plaisir à soi-même ; n'est-ce pas le principal ? Et puis, le public est si bête ! Et puis, qui est-ce qui lit ? Et que lit-on ? Et qu'admire-t-on ? Ah ! Bonnes époques tranquilles, bonnes époques à perruques, vous viviez d'aplomb sur vos hauts talons et sur vos cannes ! Mais le sol tremble sous nous. Où prendre notre point d'appui, en admettant même que nous ayons le levier ? Ce qui nous manque à tous, ce n'est pas le style, ni cette flexibilité de l'archet et des doigts désignée sous le nom de talent. Nous avons un orchestre nombreux, une palette riche, des ressources variées. En fait de ruses et de ficelles, nous en savons beaucoup plus qu'on n'en a peut-être jamais su. Non, ce qui nous manque c'est le

principe intrinsèque, c'est l'âme de la chose, l'idée même du sujet. Nous prenons des notes, nous faisons des voyages ; misère, misère ! Nous devenons savants, archéologues, historiens, médecins, gnaffes et gens de goût. Qu'est-ce que tout ça y fait ? Mais le coeur, la verve, la sève ? D'où partir et où aller ? Oui, quand je serai de retour, je reprendrai et pour longtemps, je l'espère, ma vieille vie tranquille sur ma table ronde, entre la vue de ma cheminée et celle de mon jardin. Je continuerai à vivre comme un ours, me moquant de la patrie, de la critique et de tout le monde. Ces idées révoltent le jeune Du Camp qui en a de tout opposées, c'est-à-dire qui a des projets très remuants pour son retour et qui veut se lancer dans une activité démoniaque. à la fin de l'hiver prochain, nous causerons de tout cela, mon bonhomme.
Je m'en vais te faire une confidence très nette : c'est que je ne m'occupe pas plus de ma mission
p203

que du roi de Prusse. Pour " remplir mon mandat " exactement, il eût fallu renoncer à mon voyage. C'eût été trop sot. Je fais parfois des bêtises, mais pas de si pommées. Me vois-tu dans chaque pays m'informant des récoltes, du produit, de la consommation ? Combien fait-on d'huile, combien goinfre-t-on de pommes de terre ? Et dans chaque port : combien de navires ? Quel tonnage ? Combien en partance ? Combien en arrivée ? Dito, report d'autre part, etc. Merde ! Ah non, franchement je te le demande, était-ce possible ? Et après tant de turpitudes (mon titre en est déjà une suffisante), si on avait fait quelques démarches, que les amis se fussent remués et que le ministre eût été bon enfant, j'aurais eu la croix ! Tableau ! Satisfaction pour le père Parain ! Eh bien non, mille fois, je n'en veux pas, m'honorant tellement moi-même que rien ne peut m'honorer.
Je pense bougrement à toi, va, grande canaille, je te vois circulant dans les rues de Rouen, les coudes serrés, le nez au vent, avec ta canne et le chapeau gris, maintenant que nous sommes en été. à ce moment, mardi 4 juin, 2 h et demie de l'après-midi, je te vois tournant le coin de la rue ganterie à côté de la crosse. à propos, voilà le

grand moment qui approche. Ce sera décisif et pour n'y plus revenir ; on va savoir enfin à quoi s'en tenir, le prix de discours français décidera tout. Je ne serai plus dans cette perplexité atroce qui me poursuit jusqu'au milieu du désert, comme des djins. Sera-ce Pigny ? Sera-ce Defodon ? Lequel ? C'est comme la bataille d'Actium. Le sort de l'humanité en dépend, peut-être. Je comparerais volontiers l'un à Catilina et l'autre à César. à moins
p204

que le premier ne devienne un Marius, et que dans le second ne se découvre plus tard un Sylla ! Et qui sait ! Les meilleures républiques ont été ébranlées par des ambitions qui, dans l'origine, paraissaient moins dangereuses ; une action futile cache souvent un motif sérieux. Alcibiade fit couper la queue de son chien pour détourner l'attention des athéniens.
Il paraît que l'établissement de bacheliers va bien et que tu fais la répétition avec succès. Tant mieux ; tâche de gagner de l'argent et de bien vivre. C'est toujours ça.
J'ai vu Thèbes, vieux ; c'est bien beau. Nous y sommes arrivés un soir à 9 heures, par un clair de lune qui cassepétait sur les colonnes. Les chiens aboyaient, les grandes ruines blanches avaient l'air de fantômes et la lune à l'horizon, toute ronde et rasant la terre, semblait ne pas bouger et se tenir là exprès. à Karnac nous avons eu l'impression d'une vie de géants. J'ai passé une nuit aux pieds du colosse de Memnon, dévoré de moustiques. Ce vieux gredin a une bonne balle, il est couvert d'inscriptions ; les inscriptions et les merdes d'oiseaux, voilà les deux seules choses sur les ruines d'égypte qui indiquent la vie. La pierre la plus rongée n'a pas un brin d'herbe. ça tombe en poudre comme une momie, voilà tout. Les inscriptions des voyageurs et les fientes des oiseaux de proie sont les deux seuls ornements de la ruine. Souvent, on voit un grand obélisque tout droit avec une longue tache blanche qui descend comme une draperie dans toute la longueur, plus large à partir du sommet et se rétrécissant vers le bas. Ce sont les vautours qui viennent fienter là

p205

depuis des siècles. C’est d’un très bel effet, et d’un curieux " symbolisme " . La nature a dit aux monuments égyptiens : vous ne voulez pas de moi, la graine du lichen ne pousse point sur vous ? Eh bien, je vous chierai sur le corps.
Dans les hypogées de Thèbes (qui sont une des choses les plus curieuses et les plus amusantes que l’on puisse voir) nous avons découvert des gaudrioles pharaoniques, ce qui prouve, monsieur, que de tout temps on s’est damné, on a aimé la fillette, comme dit notre immortel chansonnier. C’est une peinture représentant des hommes et des femmes à table, mangeant et buvant tout en se prenant par la taille et en s’embrassant. Il y a là des profils d’un cochon charmant, des oeils de bourgeois en goguette admirables. Plus loin, nous avons vu deux fillettes avec des robes transparentes, les formes on ne peut plus p..., et jouant de la guitare d’un air lascif. C’est b... comme une gravure lubrique, palais-royal 1816. Cela nous a fait bien rire et donné à songer.
Quelque chose de bougrement magnifique, ce sont les tombeaux des rois. Figure-toi des carrières de Caumont, dans lesquelles on descend par des escaliers successifs, tout cela peint et doré du haut en bas et représentant des scènes funèbres, des morts que l’on embaume, des rois sur leurs trônes avec tous leurs attributs, et des fantaisies terribles et singulières, des serpents qui marchent sur des jambes humaines, des têtes décapitées portées sur des dos de crocodiles, et puis des joueurs d’instruments de musique et des forêts de lotus. Nous avons vécu là trois jours.
p206

C’est très ravagé et abîmé, non pas par le temps, mais par les voyageurs et les savants.
Nous avons fait une chasse à la hyène. ça a consisté à passer la nuit à la belle étoile, ou mieux aux belles étoiles, car je n’ai jamais vu le ciel beau comme cette nuit-là. Mais la bête féroce s’est moquée de nous : elle n’est pas venue. En revanche, un jour que je me promenais à cheval

tout seul et sans armes du côté des hypogées, pendant que Maxime photographiait de son côté, je montais lentement et le nez baissé sur ma poitrine, me laissant aller au mouvement du cheval, quand tout à coup j'entends un bruit de pierres qui déroulent ; je lève la tête et je vois sortant d'une caverne, à dix pas en face de moi, quelque chose qui monte la roche à pic, comme un serpent. C'était un gros renard ; il s'arrête, s'asseoit sur le train de derrière et me regarde. Je prends mon lorgnon et nous restons ainsi à nous contempler réciproquement pendant trois minutes, nous livrant sans doute à part nous-mêmes à des réflexions différentes. Comme je m'en retournais tranquillement, maudissant la sottise que j'avais faite de n'avoir pas emporté mon fusil, voilà qu'à ma gauche, d'une autre caverne (le sol en est plus percé en cet endroit qu'une écumoire ne l'est de trous) débusque avec un calme impudent le plus beau chacal que l'on puisse voir. Il s'est en allé tranquillement, à petits pas, s'arrêtant de temps à autre pour détourner la tête et me lancer des oeillades méprisantes. à Karnac, nous étionud étourdis la nuit du bruit de ces gaillards-là qui hurlaient comme des diables ; l'un d'eux est venu, une nuit, voler notre beurre au milieu de

notre campement. Quant aux crocodiles, ils sont plus communs sur le Nil que les aloses dans la Seine. Nous tirons dessus quelquefois, mais toujours de trop loin. Pour les tuer, il faut les atteindre à la tête et ce n'est qu'en s'approchant très près (mais ils ont l'oreille fine et détalent lestement) que l'on a chance d'exterminer ces odieux monstres. Quelle belle idée que celle du monstre ! L'animal méchant pour le plaisir d'être méchant !
à Esneh j'ai revu Ruchiouk-Hânem ; ç'a été triste. Je l'ai trouvée changée. Elle avait été malade. Le temps était lourd, il y avait des nuages. Sa servante d'Abyssinie jetait de l'eau par terre pour rafraîchir la chambre. Je l'ai regardée longtemps, afin de bien garder son image dans ma tête. Quand je suis parti, nous lui avons dit que nous reviendrions le lendemain et nous ne sommes

pas revenus. Du reste, j'ai bien savouré l'amertume de tout cela ; c'est le principal, ça m'a été aux entrailles.
J'ai vu la mer Rouge à Kosseir. ç'a été un voyage de quatre jours pour aller et de cinq pour revenir, à chameau, et par une chaleur qui, au milieu de la journée, montait à 45 degrés Réaumur. ça piquait et j'ai souhaité parfois la bière Richard, car nous avions de l'eau qui, outre le goût de bouc que lui avaient communiqué les outres, sentait par elle-même le soufre et le savon. Nous nous levions à 3 heures du matin ; nous nous couchions à 9 heures du soir, vivant d'oeufs durs, de confitures sèches et de pastèques. C'était la vraie vie du désert. Tout le long de la route, nous rencontrions de place en place des carcasses
p208

de chameaux morts de fatigue. Il y a des endroits où l'on trouve de grandes plaques de sable dallées ; c'est uni et glacé comme l'aire d'une grange : ce sont les lieux où les chameaux s'arrêtent pour pisser. L'urine, à la longue, a fini par vernir le sol et l'égaliser comme un parquet.
Nous avions emporté quelques viandes froides. Dès le milieu du second jour nous avons été obligés de les jeter. Un gigot de mouton que nous avions laissé sur une pierre a, par son odeur, immédiatement attiré un gypaète qui s'est mis à voler en rond, tout autour.
Nous rencontrions de grandes caravanes de pèlerins qui allaient à La Mecque (Kosseir est le port où ils s'embarquent pour Gedda ; de là à La Mecque il n'y a plus que trois jours), de vieux turcs avec leurs femmes portées dans des paniers, un harem tout entier qui voyageait voilé et qui criait, quand nous sommes passés près de lui, comme un bataillon de pies, un derviche avec une peau de léopard sur le dos.
Les chameaux des caravanes vont quelquefois les uns à la file des autres, d'autres fois tous de front. Alors, quand on aperçoit de loin à l'horizon, en raccourci, toutes ces têtes se dandinant qui viennent vers vous, on dirait d'une émigration d'autruches qui avance lentement, lentement et se rapproche. à Kosseir nous avons vu des pèlerins

du fond de l'Afrique, de pauvres nègres qui
sont en marche depuis un an, deux ans. Il y a là
de bien singuliers crânes. Nous avons vu aussi
des gens de Bokhara, des tartares en bonnet
p209

pointu, qui faisaient la soupe à l'ombre d'une
barque échouée construite en bois rouge des
Indes. Quant aux pêcheurs de perles, nous n'en
avons vu que les pirogues. Ils se mettent deux
là dedans, un qui rame et un qui plonge, et
vont au large en mer. Quand le plongeur remonte
à la surface de l'eau, le sang lui sort par
les oreilles, par les narines et par les yeux.
J'ai pris, le lendemain de mon arrivée, un bain
de mer dans la mer Rouge. ç'a été un des plaisirs
les plus voluptueux de ma vie ; je me suis roulé
dans les flots comme sur mille tétons liquides qui
m'auraient parcouru tout le corps.
Le soir Maxime, par politesse et pour faire
honneur à notre hôte, s'est donné une indigestion.
Nous étions logés dans un pavillon séparé, couchés
sur des divans, en vue de la mer, et servis
par un jeune eunuque nègre, qui portait avec
chic les plateaux de tasses de café sur son bras
gauche. Le matin du jour où nous devions partir,
nous avons été à deux lieues de là, au vieux
Kosseir, dont il ne reste que le nom et la place.
Maxime indigéré s'est aussitôt mis à ronfler sur le
sable. Le cawas du consul de Gedda et son chancelier
qui étaient venus avec nous, ainsi que le
fils de notre hôte, se sont mis à chercher des
coquilles, et je suis resté tout seul à regarder la
mer. Jamais je n'oublierai cette matinée-là. J'en ai
été remué comme d'une aventure. Le fond de
l'eau était plus varié de couleurs, à cause de
toutes ces coquilles, coquillages, madrépores,
coraux, etc., que ne l'est au printemps une
prairie couverte de primevères. Quant à la couleur
de la surface de la mer, toutes les teintes
p210

possibles y passaient, chatoyaient, se dégradaient
de l'une sur l'autre, se fondaient ensemble, depuis
le chocolat jusqu'à l'améthyste, depuis le rose
jusqu'au lapis-lazuli et au vert le plus pâle. C'était

inouï et, si j'avais été peintre, j'aurais été
rudement embêté en songeant combien la reproduction
de cette vérité (en admettant que ce fût possible)
paraîtrait fausse. Nous sommes partis de
Kosseir le soir de ce jour-là, à 4 heures, et avec
une grande tristesse. Je me suis senti les yeux
humides en embrassant notre hôte et en remontant
sur mon chameau. Il est toujours triste de
partir d'un lieu où l'on sait que l'on ne reviendra
jamais. Voilà de ces mélancolies qui sont peut-être
une des choses les plus profitables des voyages.
à propos du changement qui aura pu nous
survenir pendant notre séparation, je ne crois
pas, cher vieux, s'il y en a un, qu'il soit à mon
avantage. Tu auras gagné par la solitude et la
concentration ; j'aurai perdu par la dissémination
et la rêverie. Je deviens très vide et très stérile.
Je le sens. Cela me gagne comme une marée
montante. Cela tient peut-être à ce que le corps
remue ; je ne peux faire deux choses à la fois.
J'ai peut-être laissé mon intelligence là-bas, avec
mes pantalons à coulisse, mon divan de maroquin
et votre société, cher monsieur. Où tout cela
nous mènera-t-il ? Qu'aurons-nous fait dans dix
ans ? Pour moi, il me semble que, si je rate encore
la première oeuvre que je fais, je n'ai plus qu'à
me jeter à l'eau. Moi qui étais si hardi, je deviens
timide à l'excès, ce qui est dans les arts la pire de
toutes les choses et le plus grand signe de faiblesse.
p211

Il y a au Caire un poète qui fait des tragédies
orientales dans le goût de Marmontel mitigé de
Ducis. Il nous a lu une tragédie sur Abd-El-Kader
qui est amoureux d'une française et finit par se
tuer de jalousie. Il y a là des morceaux. Tu en
peux juger par le sujet. Le poète, qui est médecin,
est un être bouffi de vanité, gredin, voleur,
assomme tout le monde de ses oeuvres et est repoussé
de ses compatriotes. Lors de la révolution
de février, il adressa une pièce à Lamartine dont
le vers final était :
vive à jamais le gouvernement provisoire !
Dans une autre, adressée au peuple français,
il y avait ceci :
peuple français ! ô mes compatriotes !

Il vit avec un sale nègre dans une maison obscure. Sa famille le redoute et, lorsqu'il lit sa tragédie, tout chez lui tremble de silence et d'attention. Il porte un nez en perroquet, des lunettes bleues et est accusé par un ingénieur de lui avoir volé une caisse d'habits. La canaille française à l'étranger est magnifique et, j'ajoute, nombreuse. Hein, vieux, j'espère qu'en voilà un paquet et que je suis un aimable homme ! Réponds-moi à Beyrouth où nous serons à la fin de juillet, ensuite à Jérusalem. Pioche toujours. Adieu, vieux de la plume, je t'embrasse sur ta bonne tête.
5 juin. -c'est demain le 6, anniversaire de la naissance du grand Corneille ! Quelle séance à p212

l'académie de Rouen ! Quels discours ! Tenue de ces messieurs : cravates blanches ; pompe, saines traditions ! Un petit rapport sur l'agriculture !
à sa mère.
6 lieues avant Beni-Souëf, 24 juin 1850.
Quand je t'ai envoyé ma dernière lettre, de Siout, chère pauvre vieille, je croyais bien qu'à la date présente nous serions au Caire depuis plusieurs jours. Mais je comptais sans le vent ; il nous a été constamment défavorable. Depuis quinze jours nous avons fait soixante lieues ; il y a des journées où nous faisons un quart de lieue, et en se donnant un mal de chien. Comme le Nil est maintenant à son plus bas, nous engravons souvent, ce qui n'accélère pas notre voyage. Bref, désespérant d'arriver au Caire avant une huitaine au moins (de Beni-Souëf au Caire il y a 25 lieues juste) et ayant peur que tu ne passes par-dessus un courrier sans avoir de lettres, à tout hasard je vais envoyer celle-ci au Caire dès que nous aurons touché Beni-Souëf. Mais j'ai bien peur que la malle des Indes ne soit déjà arrivée et le courrier de la fin juin parti. En conséquence, ça te fera un mois sans avoir de mes nouvelles. Pauvre mère, je fais tout ce que je peux pour que tu en reçoives le plus souvent possible. Mais je ne commande ni au vent, ni aux bateaux, ni à la poste, ni à la bonne volonté des gens par lesquels passent mes lettres. En Syrie, il est probable qu'il

y aura dans ma correspondance de grandes irrégularités ;
p213

je t'en préviens d'avance. Fais-toi à cette idée. C'est beaucoup plus mal administré que l'égypte qui se sent un peu de l'influence de Méhémet-Ali, quoique tout aille en se détraquant et redevenant turc de plus belle.
Nos matelots sont maigris de fatigue ; notre raïs est jaune d'impatience. Joseph désire être arrivé pour envoyer de l'argent à sa femme et Sassetti crève d'envie d'être de retour au Caire, sans savoir pourquoi et par esprit d'imitation.
Quant à Maxime et moi, nous ne nous sommes jamais ennuyés à bord, quoique nous n'ayons plus rien à faire ni à voir. Nous avons des livres et nous ne lisons pas. Nous n'écrivons rien non plus. Nous passons à peu près tout notre temps à faire les *scheiks* , c'est-à-dire les vieux. Le scheik est le vieux monsieur inepte, rentier, considéré, très établi, hors d'âge et nous faisant des questions sur notre voyage, dans le goût de celles-ci :
-et dans les villes où vous passiez, y a-t-il un peu de société ? Aviez-vous quelque cercle où on lise les journaux ?
-le mouvement des chemins de fer se fait-il sentir un peu ? Y a-t-il quelque grande ligne ?
-et les doctrines socialistes, dieu merci, j'espère, n'ont pas encore pénétré dans ces parages ?
-y a-t-il au moins du bon vin ? Avez-vous quelques crus célèbres ? Etc., etc.
-les dames sont-elles aimables ?
-y a-t-il au moins quelques beaux cafés ?
Les dames de comptoir affichent-elles un luxe somptueux ?
Tout cela d'une voix tremblée et d'un air imbécile.
p214

Du scheik simple nous sommes arrivés au scheik double, c'est-à-dire au dialogue. Alors, dialogues sur tout ce qui se passe dans le monde et avec de bonnes opinions encroûtées. Puis le scheik a vieilli et est devenu le vieux tremblotant, cousu d'infirmités, et parlant sans cesse de ses

repas et de ses digestions. Ici, il s'est développé chez Maxime un grand talent de mimique. Il a un neveu qui est substitut, une bonne qui s'appelle Marianne, etc. Il s'appelle père étienne.
Moi il m'appelle Quarafon ; le nom de Quarafon est sublime ! Nous nous promenons en nous soutenant réciproquement et en bavachant. Il me dit cent fois par jour d'écrire à son neveu le substitut, pour lui dire de venir parce qu'il *ne se sent pas bien* et, comme nous sommes excédés de poulet, toutes les fois que je me plains, il me dit :
" allons, Quarafon, consolez-vous, vous aurez pour dîner un bon poulet ; j'ai dit à Marianne de vous en faire un. " le soir, pour nous coucher, ça dure une demi-heure. Nous beuglons en geignant et en nous retournant pesamment comme des gens abîmés de rhumatismes.
" al-lons-bon-soir-mon-a-mi, bonsoir ! " il y a quelques jours je commençais à dormir quand j'ai senti un poids qui me pesait sur le dos. C'était le père étienne qui venait coucher avec moi, parce qu'il avait peur tout seul dans son lit. Quelquefois aussi, il y a des disputes aigres où le père étienne abuse de la supériorité de son âge et où Quarafon déclare qu'il prendra la diligence la semaine prochaine.
Je t'envoie toutes ces bêtises, chère mère, parce que c'est *toi* . Je sais que tout ce qui t'initie un peu
p215

à notre vie intérieure te fait plaisir. Tu vois que nous passons le temps assez gaiement et que nous avons beau changer de pays, nous ne changeons pas d'humeur. N'importe, ça ne me fera pas de peine non plus d'être arrivé au Caire pour avoir de tes lettres. J'ai reçu les dernières à Keneh le 17 mai, il y a bientôt six semaines.
Nous avons été accueillis à Siout par le médecin du lieu, un français, et accueillis d'une façon remarquable. Pendant deux jours, nous nous sommes empiffrés chez cet excellent garçon ; ça nous a remis le torse en état et délassés un moment du poulet, du riz et du pain moisi. On rencontre ainsi de braves gens auxquels on n'est nullement recommandé et qui sont enchantés de vous recevoir. Cela tient à l'ennui où ils vivent, à

la disette de nouvelles, et au regret du pays dont on leur apporte quelque chose.
Nous avons vu, près de Manfalout, les grottes de Samoun. C'est un cimetière souterrain où il faut ramper pendant trois quarts d'heure sur la poitrine et sur le ventre. Cette expédition est aussi éreintante que curieuse. On en sort exténué. Tout suinte le bitume des embaumements ; la poussière des momies vous prend à la gorge et vous fait tousser, les chauves-souris voltigent autour de votre lanterne. C'est une jolie promenade à faire avec une dame. Nous en avons rapporté des momies de crocodiles, des pieds et des mains humaines dorées, choses à apprendre dans nos locaux. L'entassement qu'il y a là est inouï.
p216

C'est une des choses les plus singulières que l'on puisse voir. Si on y allait tout seul, je crois qu'on serait pris de panique. Maxime a tué hier trois pélicans d'une seule balle. Leurs têtes sont à sécher au gouvernail. La collection de pattes d'oiseaux s'augmente. Il y a quelques jours, on nous a apporté tout vivant un énorme lézard du Nil qui ressemblait à un petit crocodile, que nous avons immédiatement tué et dépiauté. Pour 60 paras (7 sous et demi) j'ai acheté une belle carapace de tortue.
Dans quelques jours va finir notre voyage sur le Nil. Nous quitterons, je suis sûr, notre pauvre cange avec tristesse. Mais la pensée que je me rapproche de toi, mère chérie, efface tout regret du temps qui s'écoule.
Quoique je n'aime guère les sentimentalités de cheveux, de fleurs et de médaillons, pour ne pas faire l'*homme fort* , je t'envoie une fleur de coton que j'ai cueillie hier à Fechnah à ton intention.
à Louis Bouilhet.
Le Caire, 27 juin 1850.
Nous voilà revenus au Caire. Je n'ai que cela de nouveau à te dire, cher et bon vieux, car depuis ma dernière lettre il n'y a rien d'intéressant à te narrer sur notre voyage. Dans quelques jours, nous partons pour Alexandrie et à la fin
p217

du mois prochain, si d'ici là ne surgit quelque obstacle, nous ne serons pas loin de Jérusalem.
J'ai quitté notre pauvre barque avec une mélancolie navrante. Rentré à l'hôtel au Caire, j'avais la tête bruissante comme après un long voyage en diligence. La ville m'a semblé vide et silencieuse, quoiqu'elle fût pleine de monde et agitée. La première nuit de mon arrivée ici, j'ai entendu tout le temps ce bruit doux des avirons dans l'eau, qui depuis trois grands mois cadençait nos longues journées rêveuses.
Bizarre phénomène psychologique, monsieur ! Revenu au Caire (et après avoir lu ta bonne lettre), je me suis senti éclater d'intensité intellectuelle. La marmite s'est mise à bouillir tout à coup, j'ai éprouvé des besoins d'écrire cuisants. J'étais monté. Tu me parles du plaisir que te font mes lettres ; j'y crois sans peine, à la joie que les tiennes me causent. Je les lis ordinairement trois fois de suite, je m'en bourre. Ce que tu me dis sur tes visites à Croisset m'a remué le ventre. Je me suis senti *toi* . Merci, cher vieux, des visites que tu fais à ma mère. Merci, merci. Elle n'a que toi à qui parler de moi dans *ses idées* , et que toi qui me connaisse, après tout. Cela se flaire par le coeur. Mais ne te crois pas obligé à dépenser à Croisset tous tes dimanches, pauvre vieux. Ne t'ennuie pas par dévouement. Quant à elle, je crois qu'elle paierait bien tes visites cent francs le cachet. Il serait gars de lui en faire la proposition. Vois-tu le mémoire que fourbirait le " garçon " en cette occasion : " tant pour la société d'un homme comme moi. Frais extraordinaires : avoir dit un mot spirituel, avoir été charmant et plein de bon ton, etc. "
p218

tu t'ennuies ! T'ennuieras-tu moins quand je serai revenu ? Qui sait ? L'âge des tristesses continues nous arrive. Au moins nous nous embêterons ensemble.
Un plan de conte chinois me paraît fort comme idée générale. Peux-tu m'envoyer le scénario ? Quand tu auras comme couleur locale tes jalons principaux, laisse là les livres et mets-toi à la

composition ; ne nous perdons pas dans l'archéologie, tendance générale et funeste, je crois, de la génération qui vient. La résolution de Mulot est belle et m'a énormément fait de plaisir comme moralité artistique ; mais est-elle aussi intelligente et sympathique qu'elle est consciencieuse ? Un maître eût été causer avec un prévôt pendant vingt minutes ou huit jours, aurait compris et se serait mis à la besogne. Et le temps perdu ! Misérables que nous sommes, nous avons, je crois, beaucoup de goût parce que nous sommes profondément historiques, que nous admettons tout et nous plaçons au point de vue de la chose pour la juger. Mais avons-nous autant d'innéité que de compréhensivité ? Une originalité féroce est-elle compatible même avec tant de largeur ? Voilà mon doute sur l'esprit artistique de l'époque, c'est-à-dire du peu d'artistes qu'il y a. Du moins, si nous ne faisons rien de bon, aurons-nous, peut-être, préparé et amené une génération qui aura l'audace (je cherche un autre mot) de nos pères avec notre éclectisme à nous. ça m'étonnerait : le monde va devenir bougrement bête. D'ici à longtemps ce sera bien ennuyeux. Nous faisons bien de vivre maintenant. Tu ne croirais pas que nous causons beaucoup de l'avenir de la société.
p219

Il est pour moi presque certain qu'elle sera, dans un temps plus ou moins éloigné, régie comme un collège. Les pions feront la loi. Tout sera en uniforme. L'humanité ne fera plus de barbarismes dans son thème insipide ; mais quel foutu style, quelle absence de tournure, de rythme et d'élan ! ô magniers de l'avenir, où seront vos enthousiasmes ? Qu'importe, le bon dieu sera toujours là après tout ! Espérons qu'il sera toujours le plus fort et que ce vieux soldat ne périra point. Hier soir (ou hier au soir) j'ai relu l'engueulade de Paulus à Vénus et ce matin j'ai soutenu comme à dix-huit ans la doctrine de l'art pour l'art contre un utilitaire (homme fort du reste) ; je résiste au torrent. Nous entraînera-t-il ? Non, cassons-nous plutôt la gueule avec le pied de nos tables. Soyons forts, soyons beaux, essuyons sur l'herbe la poussière qui salit nos brodequins d'or, ou ne

l’essuyons même pas. Pourvu qu’il y ait de l’or
en dessous, qu’importe la poussière en dessus !
J’ai lu (toujours à propos de cette vieille
bougresse de littérature à laquelle il faut tâcher
d’ingurgiter du mercure et des pilules), j’ai lu la
critique de Vacquerie sur *Gabrielle* . C’est bon,
très bon même. ça m’a fort *estonné* , il l’a bien
empoigné par son faible ; j’en ai été content.
Je viens de passer une partie de ma nuit à lire
un roman de Scribe, *la maîtresse anonyme* . C’est
complet. Procure-toi cette oeuvre ; l’immondicité
ne va pas plus loin, rien n’y manque. ô public !
p220

Public ! Il y a des moments où, quand j’y songe,
j’éprouve pour lui de ces haines immenses et
impuissantes, comme lorsque Marie-Antoinette a vu
envahir les tuileries. Mais causons d’autre chose.
La pièce à propos du volume de Musset est
bonne, insolente, troussée, un peu longue seulement,
surtout (et rien que là) vers la fin. Si tu
pouvais la condenser un peu (chose facile à toi
qui n’es pas un prime-sautier), ce serait parfait.
Mais quelque chose de bien beau, cher vieux,
c’est la pièce *à un monsieur* ; c’est fort. Ce
n’est pas pour te dire une malhonnêteté, comme on
m’en a dit toute ma vie, sur ma figure, en me
trouvant des ressemblances avec tout le monde,
mais c’est étrange comme ça m’a rappelé Alfred.
Ne trouves-tu pas ?
Au même.
Alexandrie, 5 juillet (1850).
C’est fini, j’ai dit adieu au Caire, c’est-à-dire à
l’égypte. Pauvre Caire ! Comme il était beau la
dernière fois que j’ai humé la nuit sous ses arbres !
Alexandrie m’ennuie. C’est plein d’européens, on
ne voit que bottes et chapeaux ; il me semble que
je suis à la porte de Paris, moins Paris. Enfin
dans quelques jours la Syrie, et là nous allons nous
mettre le derrière sur la selle et pour longtemps.
Nous serons enfourchés dans les grandes bottes et
nous galoperons poitrine au vent.
Je te remercie, cher vieux, des cadeaux qui
p221

m’attendent à Beyrouth. à propos de Lamartine,

j’ai lu hier dans le *constitutionnel* quelques passages de *Geneviève* . Il y a dans la préface une revue des grands livres que je te recommande. C’est de la folie arrivée à l’idiotisme.
Que dis-tu de l’histoire suivante qui s’est passée au Caire pendant que nous y étions ? Une femme jeune et belle (je l’ai vue), mariée à un vieux, ne pouvait à sa guise visiter son amant. Depuis trois mois qu’ils se connaissaient, à peine s’ils avaient pu se voir trois ou quatre fois tant la pauvre ville était surveillée. Le mari, vieux, jaloux, malade, hargneux, la serrait sur la dépense, l’embêtait de toutes façons et sur le moindre soupçon la déshéritait, puis refaisait un testament, et toujours ainsi, croyant la tenir en laisse par l’espoir de l’héritage. Cependant il tombe malade. Alternatives, soins dévoués de madame ; on la cite. Puis quand tout a été fini, quand le malade est sans espoir, ne pouvant plus remuer ni parler, près de mourir, mais ayant toujours la connaissance, alors elle a introduit son amant dans la chambre et s’est donnée à lui sous les yeux du moribond. Rêve le tableau ! A-t-il dû rager, le pauvre bougre ! Voilà une vengeance.
à sa mère.
Beyrouth, 26 juillet 1850.
C’est dans la nuit de jeudi à vendredi dernier que nous sommes arrivés à Beyrouth. La brume voilait les côtes de Syrie, il faisait humide, le pont
p222

était trempé, tous les passagers dormaient, moi seul excepté qui, le lorgnon sur l’oeil, me guindais pour découvrir quelque chose. Enfin des lumières à ras des flots ont paru ; c’était Beyrouth. Nous étions dans la rade, le bateau allait à demi-vapeur. Tout le monde se taisait ; on entendait de dessous l’avant du navire glousser une poule dans la cage aux volailles, et au haut du mât la lanterne qui crépitait dans l’humidité de la nuit. Quelque temps après j’ai entendu venir du rivage le chant d’un coq, un autre y a répondu, et puis il s’est mêlé à ces deux voix une autre voix stridente et se répétant d’une façon monotone, comme le chant du grillon. Le capitaine sur la passerelle donnait des commandements,

la lune venait de se coucher, il faisait beaucoup d'étoiles. Nous avons passé près d'un navire dont la cabine était éclairée, on a lâché l'ancre, nous étions arrivés et j'ai été me coucher. Il était 3 heures 5 minutes du matin à ma montre.
Le lendemain, ou plutôt 3 heures après, à 6 heures, nous nous sommes embarqués, bagages et gens, dans le canot du lazaret. Nous avions avec nous, comme devant être nos compagnons de captivité, deux moines franciscains, dont l'un s'en va à Ispahan et l'autre à Jérusalem, un capitaine maltais, deux ou trois marchands chrétiens de Syrie, établis à Alexandrie, dont l'un possédait une pauvre petite négresse de 10 à 12 ans. Quand nous sommes arrivés sur le vapeur, nous l'avions vue blottie dans un coin et qui pleurait à chaudes larmes. Elle avait l'air si misérable et si triste que les marins en étaient apitoyés. Joseph, qui connaissait son propriétaire, m'a dit : " il est de si grandes canailles ! Ces chrétiens de la Syrie ! Bien pis que
p223

des turcs ! Il est de mauvaises gens, tout à fait durs, savez-vous bien ? Brutaux comme des mulets. "
hier nous l'avons vue comme ses maîtres lui faisaient prendre un bain de mer. Son pauvre petit corps noir était là tout nu, sur la plage, les pieds dans l'eau, en plein soleil, avec sa tête noire frisée et un grand anneau d'argent passé à son cou. Ils l'ont savonnée avec du sable, et d'une si rude façon que la peau lui saignait. Après quoi on l'a entrée dans l'eau et rincée comme un caniche.
Alors j'ai pensé aux jeunes personnes d'Europe qui sortent avec leurs mères, ont des maîtres, jouent du piano, lisent des romans, les pieds dans leurs pantoufles brodées... il y avait aussi avec nous une bonne alsacienne qui va à Jérusalem rejoindre son fiancé qui tient une manufacture de vers à soie, et de plus un étudiant allemand.
L'étudiant allemand a rencontré sa compatriote à Marseille, il l'accompagne et la protège. Ces deux braves gens avaient acheté à Alexandrie une bouteille de vin qui, dans l'embarquement, s'était égarée et dont ils paraissaient fort inquiets.
C'était comme l'homme aux bottes de la guimbarde de

Fécamp : " ne sentez-vous pas les bottes ? "
l'étudiant disait à tout le monde : " ne foyez-vous
pas une pouteille de fin ? Chosef, ne chentez-fous
pas une pouteille de fin ? " enfin on a fini par
découvrir la fameuse bouteille qui roulait au fond de
la barque, sous une de nos cantines. En voyant le
danger qu'elle avait couru, son propriétaire en a
écarquillé les yeux sous ses lunettes. C'était une
polissonne de bouteille grande comme un broc,
et qui contenait bien dix à quinze litres. Ils
avaient emporté ça pour le " foyache " .
p224

La mer était si transparente et si bleue que nous
voyions les poissons passer et les herbes au fond.
Elle était calme et se gonflait avec un doux
mouvement, pareil à celui d'une poitrine endormie.
En face de nous Beyrouth, avec ses maisons blanches,
bâtie à mi-côte et descendant jusqu'au bord
des flots, au milieu de la verdure des mûriers et
des pins parasols. Puis, à gauche, le Liban,
c'est-à-dire une chaîne de montagnes portant des
villages dans les rides de ses vallons, couronnée de
nuages et avec de la neige à son sommet. Ah !
Pauvre mère, tiens, dans ce moment-ci, j'en ai les
yeux humides en pensant que tu n'es pas là, que tu
ne jouis pas comme moi de toutes ces belles choses,
toi qui les aimes tant. Que j'aurais de plaisir à
voir ta pauvre mine, ici, à mes côtés, s'ébahissant
de ces prodigieux paysages. Je crois que la Syrie
est un crâne pays, " il est carquechose de
particulier " , comme dit Joseph. Nous ne sommes pas
gâtés en fait de verdure et de vues grasses.
L'égypte n'est même belle que par le caractère
monumental, régulier, impitoyable de sa nature, soeur
jumelle de son architecture. Mais la Syrie est au
contraire mouvementée, variée, pleine de choses
imprévues. Le lazaret, par exemple, est un des plus
beaux *pavillons* de campagne que je connaisse. ô
nature ! Nature ! Quelle canaille que cette vieille
nature ! Comme c'est calme ! Quelle sérénité, à côté
de toutes nos agitations !
p225

à la même.
Jérusalem, 10 août 1850.

Nous sommes arrivés hier au soir à quatre heures et demie. C'est une date dans la vie, cela, pauvre chère mère. Jusqu'à présent je n'ai encore rien vu que Botta deux fois, une porte, le couvent arménien, la place où était la maison de Ponce Pilate et celle de sainte Véronique. Tout est fermé ; c'est la fête du baïram (fin du ramadan). Demain seulement nous commençons nos courses. Jérusalem est d'une tristesse immense. Ceci a un grand charme. La malédiction de Dieu semble planer sur cette ville où l'on ne marche que sur des merdes et où l'on ne voit que des ruines. C'est bougrement crâne.
à Beyrouth nous sommes restés trois ou quatre jours de plus que nous ne voulions, grâce à la société que nous y avons eue. Au lieu des braves gens ou des canailles plus ou moins embêtantes de l'égypte, nous sommes tombés sur un petit groupe vraiment fort aimable : le consul et sa famille, le médecin sanitaire français, le chancelier et le directeur des postes, Camille Rogier, un brave peintre échoué là et qui vit (moyennant la poste) à orientaliser dans ce beau pays. Nous nous sommes trouvés, lui et nous, être de la même bande artistique. ç'a été pour nous une grande bonne fortune que de nous trouver tout à coup dans un vrai atelier d'artiste où nous avons eu, comme dessins,
p226

renseignements et existence, un tas de choses que nous n'aurions pas rencontrées ailleurs. Nous étions vraiment dans une bonne et charmante société. Nous faisions des pique-niques sur l'herbe, servis par des grooms autrement costumés qu'avec des culottes de peau. Pour partir de Beyrouth, il a fallu presque nous en arracher ; du reste, l'explication de toutes ces amabilités se trouve dans un mot de Rogier qui nous disait : " si vous croyez que c'est pour vous que nous vous engageons à rester, vous êtes bon enfant. " en effet, ces exilés sont tous heureux de trouver des gens à qui parler de leur monde, de leurs études. Nous leur apportions Paris et quelque chose de tout ce qu'ils y ont laissé. Beyrouth est du reste un lieu charmant ; on y voit de la neige et on y vit dans des maisons de campagne à vue magnifique, en face de la mer et des

montagnes. La verdure qui pousse contre les murs entre jusque dans les appartements.
Notre voyage de Beyrouth à Jérusalem a duré neuf jours. Nous partions à quatre heures du matin. Nous faisions une sieste au milieu de la journée et nous nous arrêtions au coucher du soleil.
Telle va être notre vie pendant toute la Syrie. Nous couchons dans des caravansérails ou à la belle étoile, sous des arbres. Alors notre lanterne suspendue dans les branches éclaire le feuillage, nos bagages rassemblés en cercle et la croupe de nos chevaux rangés autour de nous, attachés à leurs piquets. Nous avons quatre mulets dont, pendant tout le jour, dans la marche, nous entendons sonner les grelots, din, din, tout le temps. Il y a aussi un âne pour le chef des muletiers, grand bonhomme maigre qui porte un parapluie pour se
p227

garantir du soleil, et un cheval sur lequel on met le manger des bêtes. Enfin nos quatre chevaux pour nous. En tout dix bêtes et huit hommes (car il y a quatre muletiers qui vont à pied) ; c'est bien là l'orient et le vrai voyage. Je jouis de tout ; je savoure le ciel, les pierres, la mer, les ruines. Nous passons des journées sans desserrer les dents et absorbés côte à côte dans nos songeries particulières. Puis, de temps à autre, la bonde éclate.
J'ai vu Tyr, Sidon, le Carmel, saint-Jean-D'Acre, Jaffa, Ramleh. Pendant neuf jours nous avons marché à cheval au bord de la mer. Quelquefois nous traversions des bois entiers de lauriers-roses qui poussent jusqu'au bord des flots. Il y a de temps à autre des ponts bossus, jetés sur des ravins desséchés, qui font mon bonheur, surtout quand une bande de voyageurs, chameaux et bédouins, arrive à passer dessous. ça fait un grand tableau de verdure dans un petit cadre de pierre. Oui, la Syrie est un beau pays, aussi varié et aussi fougueux de contrastes et de couleurs que l'égypte est calme, monotone, régulièrement impitoyable pour l'oeil.
à Louis Bouilhet.
Jérusalem, 20 août 1850.
Je dirais bien comme Sassetti : " vous ne croiriez

pas, monsieur ? Eh bien, quand j’ai aperçu Jérusalem, ça m’a fait tout de même un drôle d’effet. " j’ai arrêté mon cheval que j’avais lancé en avant des autres et j’ai regardé la ville sainte, tout étonné de la voir. ça m’a semblé très propre et
p228

les murailles en bien meilleur état que je ne m’y attendais. Puis j’ai pensé au Christ, que j’ai vu monter sur le mont des oliviers. Il avait une robe bleue et la sueur perlait sur ses tempes. J’ai pensé aussi à son entrée à Jérusalem avec de grands cris, des palmes vertes, etc., à la fresque de Flandrin que nous avons vue ensemble à saint-Germain-des-prés, la veille de mon départ. à ma droite, derrière la ville sainte, au fond, les montagnes blanches d’Hébron se déchiquetaient dans une transparence vaporeuse ; le ciel était pâle. Il y avait quelques nuages, quoiqu’il fît chaud ; la lumière était arrangée de telle sorte qu’elle me semblait comme celle d’un jour d’hiver, tant c’était cru, blanc et dur. Puis Maxime m’a rejoint avec le bagage. Nous sommes entrés par la porte de Jaffa et nous avons dîné à 6 heures du soir.
Jérusalem est un charnier entouré de murailles. Tout y pourrit, les chiens morts dans les rues, les religions dans les églises. Il y a quantité de merdes et de ruines. Le juif polonais avec son bonnet de peau de renard glisse en silence le long des murs délabrés, à l’ombre desquels le soldat turc engourdi roule, tout en fumant, son chapelet musulman. Les arméniens maudissent les grecs, lesquels détestent les latins, qui excommunient les cophtes. Tout cela est encore plus triste que grotesque. ça peut bien être plus grotesque que triste. Tout dépend du point de vue ; mais n’anticipons pas sur les détails.
La première chose que nous ayons remarquée dans les rues, c’est la boucherie. Au milieu des maisons se trouve par hasard une place ; sur cette place un trou, et dans ce trou du sang, des boyaux,
p229

de l’urine, un arsenal de tons chauds à l’usage des coloristes. Tout à l’entour ça pue à crever ; près de là deux bâtons croisés d’où pend un croc. Voilà

l’endroit où l’on tue les animaux et où l’on débite la viande. Le jeune Du Camp a fait comme à Montfaucon, il a pensé se trouver mal. Oui, monsieur, il n’y a pas plus d’abattoirs que ça. Les journaux de l’endroit devraient bien tancer un peu les édiles. Ensuite, nous avons été à la maison de Ponce Pilate convertie en caserne. C’est-à-dire qu’il y a une caserne à la place où l’on dit que fut la maison de Ponce Pilate. De là on voit la place du temple où est maintenant la belle mosquée d’Omar. Nous t’en rapporterons un dessin. Le saint-sépulcre est l’agglomération de toutes les malédictions possibles. Dans un si petit espace, il y a une église arménienne, une grecque, une latine, une cophte. Tout cela s’injuriant, se maudissant du fond de l’âme, et empiétant sur le voisin à propos de chandeliers, de tapis et de tableaux, quels tableaux ! C’est le pacha turc qui a les clefs du saint-sépulcre ; quand on veut le visiter, il faut aller chercher les clefs chez lui. Je trouve ça très fort ; du reste c’est par humanité. Si le saint-sépulcre était livré aux chrétiens, ils s’y massacreraient infailliblement. On en a vu des exemples.
" tantum religio, etc. " , comme dit le gentil Lucrèce.
Comme art, il n’y a rien que d’archi-pitoyable dans toutes les églises et couvents d’ici. ça rivalise avec la Bretagne, sauf quelques dorures, des oeufs d’autruche enfilés en chapelet et des flambeaux d’argent chez les grecs, lesquels ont au moins l’avantage d’avoir du luxe. à Bethléem, j’ai vu un
p230

massacre des innocents où le centurion romain est habillé comme Poniatowski, avec des bottes à la russe, une culotte collante et un béret à plume blanche. Les représentations des martyrs sont à faire prendre en amour les bourreaux, s’ils ne valaient les victimes. Et puis on est assailli de saintetés. J’en suis repu. Les chapelets, particulièrement, me sortent par les yeux. Nous en avons bien acheté sept ou huit douzaines. Et puis, et surtout, c’est que tout cela n’est pas vrai. Tout cela ment. Après ma première visite au

saint-sépulcre, je suis revenu à l'hôtel lassé, ennuyé jusque dans la moelle des os. J'ai pris un saint Mathieu et j'ai lu avec un épanouissement de coeur virginal le discours sur la montagne. ça a calmé toutes les froides aigreurs qui m'étaient survenues là-bas. On a fait tout ce qu'on a pu pour rendre les saints lieux ridicules. C'est putain en diable : l'hypocrisie, la cupidité, la falsification et l'impudence, oui ; mais de sainteté, aucune trace. J'en veux à ces drôles de n'avoir pas été ému ; et je ne demandais pas mieux que de l'être, tu me connais. J'ai pourtant une relique à moi, et que je garderai. Voici l'histoire : la seconde fois que j'ai été au saint-sépulcre, j'étais dans le sépulcre même, petite chapelle toute éclairée de lampes et pleine de fleurs fichées dans des pots de porcelaine, tels que ceux qui décorent les cheminées des couturières. Il y a tant de lampes tassées les unes près des autres que c'est comme le plafond de la boutique d'un lampiste. Les murs sont de marbre. En face de vous grimace un christ taillé en bas-relief, grandeur naturelle et épouvantable, avec ses côtes peintes en rouge. Je regardais la pierre sainte ; le prêtre a ouvert une armoire, a

pris une rose, me l'a donnée, m'a versé sur les mains de l'eau de fleurs d'oranger, puis me l'a reprise, l'a posée sur la pierre pour bénir la fleur. Je ne sais alors quelle amertume tendre m'est venue. J'ai pensé aux âmes dévotes qu'un pareil cadeau, et dans un tel lieu, eût délectées et combien c'était perdu pour moi. Je n'ai pas pleuré sur ma sécheresse ni rien regretté, mais j'ai éprouvé ce sentiment étrange que deux hommes " comme nous " éprouvent lorsqu'ils sont seuls au coin de leur feu et que, creusant de toutes les forces de leur âme ce vieux gouffre représenté par le mot " amour " , ils se figurent ce que ce serait-si c'était possible. Non, je n'ai été là ni voltairien, ni méphistophélique, ni sadiste. J'étais au contraire très simple. J'y allais de bonne foi et mon imagination même n'a pas été remuée. J'ai vu les capucins prendre la demi-tasse avec les janissaires, et les frères de la terre sainte faire une petite collation dans le jardin des Oliviers. On

distribuait des petits verres dans
un clos à côté, où il y avait deux de ces messieurs
avec trois demoiselles dont, entre parenthèses, on
voyait les tetons.
à Bethléem, la grotte de la nativité vaut mieux.
Les lampes font un bel effet ; ça fait penser aux
rois mages. Mais en revanche c'est un crâne pays, un
pays rude et grandiose qui va de niveau avec la
bible. Montagnes, ciel, costumes, tout me semble
énorme. Nous sommes revenus hier du Jourdain
et de la mer Morte. Pour t'en donner une idée, il
faudrait se livrer à un style des plus pompeux, ce
qui m'ennuierait et toi aussi sans doute. Aux bords
de la mer Morte, sur un petit îlot de pierres
entassées qu'il y a là, j'ai ramassé, tout brûlant de
soleil,
p232

un gros caillou noir pour toi, pauvre vieux, et
dans l'eau bleue et tiède j'en ai pris encore trois
ou quatre autres petits.
Nous sommes maintenant presque toujours en
selle, bottés, éperonnés, armés jusqu'aux dents.
Nous allons au pas, puis tout à coup nous lançons
nos chevaux à fond de train. Ces bêtes ont des
pieds merveilleux. Quand on descend une pente
rapide, avant de poser leur sabot quelque part, elles
tâtonnent lentement tout à l'entour avec ce mouvement
doux et intelligent d'une main d'aveugle qui va
saisir un objet. Puis elles le posent franchement
et on part. Nous haltons aux fontaines ; nous
couchons sous les arbres. Je ne peux pas dormir
tant j'ai de puces. Nous avons quatre mulets qui
portent des colliers avec sonnettes ; ça dure toute
la journée et la nuit, rangés autour de nous, tout
en mâchant leur paille.
à Beyrouth nous avons fait la connaissance d'un
brave garçon, Camille Rogier, le directeur des
postes du lieu. C'est un peintre de Paris, un de la
clique Gautier, qui vit là en orientalisant. Cette
rencontre intelligente nous a fait plaisir. Il a une
jolie maison et un joli cuisinier.
Il y a bien longtemps que je n'ai lu de ta bonne
écriture. Voilà les vacances, tu dois avoir un peu
plus de temps. Envoie-moi des volumes.
à sa mère.

Jérusalem, 20 août 1850.
Par le même courrier j'écris à Bouilhet. Je lui ai dit l'impression religieuse que m'avaient faite les
p233

saints lieux, c'est-à-dire impression nulle. Le proverbe arabe a raison : " méfie-toi du hadji (pèlerin). " en effet on doit revenir d'un pèlerinage moins dévot qu'on n'était parti. Ce qu'on voit ici de turpitudes, de bassesses, de simonie, de choses ignobles en tout genre, dépasse la mesure ordinaire. Ces lieux saints ne vous font rien. Le mensonge est partout et trop évident. Quant au côté artistique, les églises de Bretagne sont des musées raphaélesques à côté.
Mais le pays, en revanche, me semble superbe, contre sa réputation. On ne *dépense* pas à la bible ; ciel, montagnes, tournure des chameaux (oh ! Les chameaux), vêtements de femmes, tout s'y retrouve. à chaque moment on en voit devant soi des pages vivantes. Ainsi, pauvre vieille, si tu veux avoir une bonne idée du monde où je vis, relis la genèse, les juges et les rois. Nous sommes revenus avant-hier de Jéricho, du Jourdain et de la mer Morte. Deux ou trois fois j'ai senti que la tête me partait. Nous avions une escorte de huit cavaliers ; nous faisions des courses au galop, à fond de train... sous un ciel outre-mer comme du lapis-lazuli, et puis... et puis tout le reste ! à Jéricho, nous avons couché dans une forteresse turque, tout en haut, sur une terrasse. La lune brillait assez pour qu'on pût lire à sa clarté sans fatigue. Au pied du mur les chacals piaulaient ; autour de nous, sur des nattes, les soldats turcs déguenillés fumaient leurs pipes ou faisaient leurs prières. Le lendemain nous avons couché à Saint-Saba au milieu des montagnes, dans un couvent grec, plus fortifié qu'un château fort, de peur des bédouins. Toute la nuit j'ai entendu leurs voix qui chantaient
p234

dans l'église et le tic-tac de l'horloge juchée tout en haut du couvent, sur un rocher.
Nous rapportons une quantité formidable de chapelets. Maxime en a particulièrement la rage.

Il en achète partout, prétendant que ce sont des cadeaux qui font grand plaisir et qui ne coûtent pas cher (...)
à Louis Bouilhet.
Damas, 4 septembre 1850.
Toi aussi, mon fils Brutus ! Ce qui ne veut pas dire que je sois un César !
Toi aussi, pauvre vieux, que j'admirais tant pour ton inébranlable foi ! Tu as raison de le dire, va, tu as été beau pendant deux ans, et le jour où tu as remporté ce fameux prix d'honneur qui décore la cheminée maternelle, ta mère a pu être fière de toi. Mais elle ne l'a jamais été autant que je l'étais, sois-en sûr. Au milieu de mes lassitudes, de mes découragements et de toutes les aigreurs qui me montaient aux lèvres, tu étais l'eau de Seltz qui me faisait digérer la vie. En toi je me retrempais, comme en un bain tonique. Quand je me plaignais tout seul, je me disais : " regarde-le " et plus vigoureusement je me remettais à l'ouvrage. Tu étais mon spectacle le plus moral et mon édification permanente. Est-ce que le saint, maintenant, va tomber de sa niche ? Ne bouge donc pas de ton piédestal. Serions-nous des crétins, par hasard ? ça se peut. Mais ce n'est pas à nous de le dire, encore moins de le croire. Le temps,
p235

cependant, nous devrait être passé de la migraine et des défaillances nerveuses. Il y a une chose qui nous perd, vois-tu, une chose stupide qui nous entrave : c'est " le goût " , le bon goût. Nous en avons trop, je veux dire que nous nous en inquiétons plus qu'il ne faut. La terreur du mauvais nous envahit comme un brouillard (un sale brouillard de décembre qui arrive tout à coup, vous glace les entrailles, pue au nez et pique les yeux). Si bien que, n'osant avancer, nous restons immobiles. Ne sens-tu pas combien nous devenons critiques, que nous avons des poétiques à nous, des principes, des idées faites d'avance, des règles enfin, tout comme Delille et Marmontel ! Elles sont autres, mais qu'est-ce que ça fait ? Ce qui nous manque, c'est l'audace. à force de scrupules, nous ressemblons à ces pauvres dévots qui ne vivent pas de peur de l'enfer, et qui réveillent leur

confesseur de grand matin pour s’accuser d’avoir eu la nuit des rêves amoureux. Ne nous inquiétons pas tant du résultat. Aimons, aimons ; qu’importe l’enfant dont accouchera la muse ! Le plus pur plaisir n’est-il pas dans ses baisers ?
Faire mal, faire bien, qu’est-ce que ça fait ? J’ai renoncé pour moi à m’occuper de la postérité. C’est prudent. Mon parti en est pris. à moins qu’un vent excessivement littéraire ne survienne à souffler d’ici à quelques années, je suis très résolu à " ne faire gémir " les presses d’aucune élucubration de ma cervelle. Toi et ma mère et les autres (car c’est une chose magnifique qu’on ne veuille pas laisser exister les gens à leur guise) blâmiez fort ma manière de vivre. Attends un peu que je sois revenu, et tu verras si je vais la reprendre.
Je
p236

me fous dans mon trou et, que le monde croule, je n’en bougerai pas. L’action (quand elle n’est pas forcenée) me devient de plus en plus antipathique.
Je viens tout à l’heure de renvoyer sans les voir plusieurs écharpes de soie qu’on m’apportait pour choisir ; il n’y avait cependant qu’à lever les yeux et à se décider. Ce travail m’a tellement assommé d’avance que j’ai renvoyé les marchands sans leur rien prendre. J’aurais été sultan, je les aurais jetés par la fenêtre. Je me sentais plein de mauvais vouloir contre les gens qui me forçaient à une activité quelconque. Revenons à nos bouteilles, comme dit le vieux Michel.
Si tu crois que tu vas m’embêter longtemps avec ton embêtement, tu te trompes. J’ai partagé le poids de plus considérables ; rien, en ce genre, ne peut plus me faire peur. Si la chambre de l’hôtel-dieu pouvait dire tout l’embêtement que pendant douze ans deux hommes ont fait bouillonner à son foyer, je crois que l’établissement s’en écroulerait sur les bourgeois qui l’emplissent. Ce pauvre bougre d’Alfred ! C’est étonnant comme j’y pense et toutes les larmes non pleurées qui me restent dans le coeur à son endroit. Avons-nous causé ensemble ! Nous nous regardions dans les yeux, nous volions haut.
Prends garde, c’est qu’on s’amuse de s’embêter ;

c’est une pente. Qu’est-ce que tu as ? Comme je voudrais être là pour t’embrasser sur le front et te flanquer de grands coups de pied dans le derrière ! Ce que tu éprouves maintenant est le résultat du long effort que tu as subi pour *melaenis* . Crois-tu que la tête d’un poète soit comme un métier à filer le coton, et que toujours il en sorte
p237

sans fatigue ni intermittence ? Allons-donc, petiot ! Gueule tout seul dans ta chambre. Regarde-toi dans la glace et relève ta chevelure. Est-ce l’état social du moment qui t’indispose ? Cela est bon pour les bourgeois que ça trouble au comptoir ; moi aussi, je sens par moment des angoisses d’adolescent. *novembre* me revient en tête.
Est-ce que je touche à une renaissance, ou serait-ce la décrépitude qui ressemble à la floraison ? Je suis pourtant revenu (non sans mal) du coup affreux que m’a porté *saint Antoine* . Je ne me vante point de n’en être pas encore un peu étourdi, mais je n’en suis plus malade comme je l’ai été pendant les quatre premiers mois de mon voyage. Je voyais tout à travers le voile d’ennuis dont cette déception m’avait enveloppé, et je me répétais l’inepte parole que tu m’envoies : " à quoi bon ? "
il se fait pourtant en moi un progrès ? . (tu aimerais peut-être mieux que je causasse voyage, grand air, horizons, ciel bleu ?) je me sens devenir de jour en jour plus sensible et plus émouvable. Un rien me met la larme à l’oeil. Il y a des choses insignifiantes qui me prennent aux entrailles. Je tombe dans des rêveries et des distractions sans fin. Je suis toujours un peu comme si j’avais trop bu ; avec ça, de plus en plus inepte et inapte à comprendre ce qu’on m’explique. Puis de grandes rages littéraires. Je me promets des bosses au retour. Voilà.
Tu fais bien de songer au *dictionnaire des idées reçues* . Ce livre *complètement fait* et précédé d’une bonne préface où l’on indiquerait comme quoi l’ouvrage a été fait dans le but de rattacher le public à la tradition, à l’ordre, à la convention
p238

générale, et arrangée de telle manière que le lecteur

ne sache pas si on se fout de lui, oui ou non, ce serait peut-être une oeuvre étrange et capable de réussir, car elle serait toute d'actualité. Si, en 1852, il n'y a pas une débâcle immense à l'occasion de l'élection du président, si les bourgeois triomphent enfin, il est possible que nous soyons encore bâtis pour un siècle. Alors, lassé de politique, l'esprit public voudra peut-être des distractions littéraires. Il y aurait réaction de l'action au rêve ; ce serait notre jour ! Si au contraire nous sommes précipités dans l'avenir, qui sait la poésie qui doit en surgir ? Il y en aura une, va, ne pleurons rien, ne maudissons rien, acceptons tout, soyons larges. On vient de me dire un fait qui m'épouvante : les anglais sont en train de faire le plan d'un chemin de fer qui doit aller de Calais à Calcutta. Il traversera les Balkans, le Taurus, la Perse, l'Himalaya. Hélas, serions-nous trop vieux pour ne pas éternellement regretter le bruit des roues du char d'Hector ?
J'ai lu à Jérusalem un livre socialiste (*essai de philosophie positive,* par Auguste Comte). Il m'a été prêté par un catholique enragé, qui a voulu à toute force me le faire lire afin que je visse combien, etc. J'en ai feuilleté quelques pages : c'est assommant de bêtise. Je ne m'étais du reste pas trompé. Il y a là dedans des mines de comique immenses, des californies de grotesque. Il y a peut-être autre chose aussi. ça se peut. Une des premières études auxquelles je me livrerai à mon retour sera certainement celle de toutes ces déplorables utopies qui agitent notre société et menacent de la couvrir de ruines. Pourquoi ne pas s'arranger
p239

de l'objectif qui nous est soumis ? Il en vaut un autre. à prendre les choses impartialement, il y en a eu peu de plus fertiles. *l'ineptie consiste à vouloir conclure* . Nous nous disons : mais notre base n'est pas fixe ; qui aura raison des deux ? Je vois un passé en ruines et un avenir en germe ; l'un est trop vieux, l'autre est trop jeune. Tout est brouillé. Mais c'est ne pas comprendre le crépuscule, c'est ne vouloir que midi ou minuit. Que nous importe la mine qu'aura demain ? Nous

voyons celle que porte aujourd'hui. Elle grimace bougrement et par là rentre mieux dans le romantisme.
Où le bourgeois a-t-il été plus gigantesque que maintenant ? Qu'est-ce que celui de Molière à côté ? M Jourdain ne va pas au talon du premier négociant que tu vas rencontrer dans la rue. Et la balle envieuse du prolétaire ? Et le jeune homme qui se pousse ? Et le magistrat ! Et tout ce qui fermente dans la cervelle des sots, et tout ce qui bouillonne dans le coeur des gredins !
Oui, la bêtise consiste à vouloir conclure. Nous sommes un fil et nous voulons savoir la trame. Cela revient à ces éternelles discussions sur la décadence de l'art. Maintenant on passe son temps à se dire : nous sommes complètement finis, nous voilà arrivés au dernier terme, etc., etc. Quel est l'esprit un peu fort qui ait conclu, à commencer par Homère ? Contentons-nous du tableau ; c'est aussi bon.
Et puis, ô pauvre vieux, est-ce qu'il n'y a pas le soleil (même le soleil de Rouen), l'odeur des foins coupés, les épaules des femmes de trente ans, le vieux bouquin au coin du feu et les porcelaines
p240

de la Chine ? Quand tout sera mort, avec des brins de moelle de sureau et des débris de pot de chambre, l'imagination rebâtira des mondes.
Je suis bien curieux de le voir, ce brave conte chinois. Ce voyage-là me consolera des tristesses du retour. Je peux te dire une chose fortifiante et qui a le mérite d'être sincère, c'est que, comme *nature* , tu peux marcher hardiment. Tout ce que je vois ici, je le retrouve. (il n'y a que les villes, les hommes, usages, costumes, ustensiles, choses de l'*humanité* enfin, dont je n'avais pas le détail net.) je ne m'étais pas trompé. Pauvres diables, que ceux qui ont des désillusions. Il y a des paysages où j'ai déjà passé, c'est certain. Retiens donc ceci pour ta gouverne, c'est le résultat d'une expérience faite exactement qui ne se dément point depuis dix mois : c'est que nous sommes trop avancés en fait d'art pour nous tromper sur la *nature* . Ainsi, marche.
Tu me demandes pourquoi tu es fidèle à ta

dulcinée. L'explication est facile : parce que tu ne l'étais pas aux autres. Mais pourquoi à celle-là plus qu'aux autres ? C'est que celle-là est venue à l'époque où tu devais l'être. L'amour est un besoin ; qu'on l'épanche dans un vase d'or ou dans un plat d'argile, il faut que ça sorte. Le hasard seul nous procure les récipients. Dieu ! Les belles femmes qu'il y avait à Nazareth ! Des bougresses à la fontaine, avec des vases sur la tête. Dans leur robe serrée aux hanches par des ceintures, elles ont des mouvements bibliques. ça marche royalement. Le vent lève le bas de leur vêtement de couleur rayé à larges bandes. Elles ont la tête entourée d'un cercle de piastres d'or ou d'argent.
p241

C'est tout profil, et ça passe près de vous comme des ombres.
Au milieu du jour, à l'heure la plus chaude, quand la lumière tombe d'aplomb, quand nous cheminons sans parler sur nos maigres et solides chevaux et que les mulets fatigués tendent au vent leurs gencives blanchies par la soif, c'est alors qu'on voit sortir les lézards du tronc creux des oliviers et que sur les haies de nopals s'avance, en levant les pattes, le caméléon prudent qui roule ses yeux ronds.
Il y a deux ou trois jours nous sommes allés voir la léproserie. C'est hors la ville, près d'un marais d'où des corbeaux et des gypaètes se sont envolés à notre approche. Ils sont là, les pauvres misérables, hommes et femmes (une douzaine peut-être), tous ensemble. Il n'y a plus de voiles pour cacher les visages, de distinction de sexes. Ils ont des marques de croûtes purulentes, des trous à la place du nez, et j'ai mis mon lorgnon pour distinguer à l'un d'eux si c'était des loques verdâtres ou ses mains qui lui pendaient au bout des mains. C'étaient ses mains. (ô coloristes, où êtes-vous donc ?) il s'était traîné pour boire auprès de la fontaine. Sa bouche, dont les lèvres étaient enlevées comme par une brûlure, laissait voir le fond de son gosier. Il râlait en tendant vers nous ses lambeaux de chair livides. Et la nature calme tout à l'entour ! De l'eau qui coulait, des arbres verts tout frissonnants de sève

et de jeunesse, de l'ombre fraîche sous le soleil chaud. Puis deux ou trois poules, qui picotaient par terre dans l'espèce de basse-cour où ils sont. Les clôtures étaient en bon état ; leur logement même est très propre.
p242

à peu près dans le même quartier se trouve le cimetière chrétien, vers la place où l'on dit que saint Paul fut renversé de cheval par l'apparition de l'ange. On y pue raide ; ça sent son fruit. Dans un caveau en ruines, nous avons vu, en nous baissant par l'ouverture, plusieurs débris humains, des squelettes, des têtes, des thorax, un mort desséché et tout raidi sous les morceaux de son linceul, une longue chevelure blonde dont le ton doré tranchait sur la poussière grise et, ce que nous avons trouvé assez gaillard, un gros toutou blanc qui sans doute était venu là pour s'y donner une bosse et qui, ne pouvant plus en sortir, y avait crevé. Quelle farce !
Adieu, pauvre vieux.
Le jeune Du Camp devient très socialiste. L'avenir de la France l'inquiète, et il s'emporte dans la discussion.
à Parain.
De la quarantaine de Rhodes.
Dimanche, 6 octobre 1850.
Vous avez bien tort, mon vieux solide, de ne pas m'écrire plus souvent, car je vous assure que vos lettres sont pour moi de vraies parties de plaisir. La dernière m'a fait bien rire, et ce que vous me dites de toutes vos connaissances ne m'a pas médiocrement amusé. Il y aurait là-dessus de quoi causer longuement au coin du feu, le nez sous le manteau de la cheminée et les pieds dans nos pantoufles. C'est ce que je me promets bien de faire à
p243

mon retour. Quelle bosse de soufflet nous nous donnerons ! Il faudra lui faire ajouter un ressort.
Il paraît que le jeune Bouilhet se livre un peu à l'immoralité en mon absence. Vous le voyez trop souvent. C'est vous qui démoralisez ce jeune homme. Si j'étais sa mère, je lui interdirais votre

société. Il n'y a rien de pire pour la jeunesse que la fréquentation des vieillards débauchés. Néanmoins, continuez, mes bons vieux, à boire le petit verre à ma santé quand vous vous trouvez ensemble. Pochardez-vous même en mon honneur. Je vous excuse d'avance. Quant à l'hôtel-dieu, ça ne va pas fort, dit-on, avec le nouveau ménage. Il n'y a là dedans rien qui m'étonne. Quel bonheur ce sera pour moi de voir de mes yeux ce jeune homme établi et père de famille ! La maison ne périra donc pas ; il y aura un rejeton qui fleurira dans le comptoir. Les laines s'en réjouiront et les registres auront un maître.
Avez-vous réfléchi quelquefois, cher vieux compagnon, à toute la sérénité des imbéciles ? La bêtise est quelque chose d'inébranlable ; rien ne l'attaque sans se briser contre elle. Elle est de la nature du granit, dure et résistante. à Alexandrie, un certain Thompson, de Sunderland, a sur la colonne de Pompée écrit son nom en lettres de six pieds de haut. Cela se lit à un quart de lieue de distance. Il n'y a pas moyen de voir la colonne sans voir le nom de Thompson, et par conséquent sans penser à Thompson. Ce crétin s'est incorporé au monument et se perpétue avec lui. Que dis-je ? Il l'écrase par la splendeur de ses lettres gigantesques. N'est-ce pas très fort de forcer les voyageurs futurs à penser à soi et à se souvenir de
p244

vous ? Tous les imbéciles sont plus ou moins des Thompson de Sunderland. Combien, dans la vie, n'en rencontre-t-on pas à ses plus belles places et sur ses angles les plus purs ? Et puis, c'est qu'ils nous enfoncent toujours ; ils sont si nombreux, ils reviennent si souvent, ils ont si bonne santé ! En voyage on en rencontre beaucoup, et déjà nous en avons dans notre souvenir une jolie collection ; mais, comme ils passent vite, ils amusent. Ce n'est pas comme dans la vie ordinaire où ils finissent par vous rendre féroce.
Nous sommes venus ici de Beyrouth sur le bateau à vapeur autrichien, avec Hartim-Bey, ex-premier ministre d'Abbas-pacha. C'est une de nos anciennes connaissances d'égypte que nous avons renouée dimanche dernier, au dîner du consul général. Il a

fui à temps d'Alexandrie ; on venait pour l'empoigner de force de la part du pacha, qui probablement allait lui faire prendre quelque funeste tasse de café. Il s'est réfugié à bord du paquebot français pour Beyrouth, et de Beyrouth il gagne Constantinople, où il va aller dénoncer son maître et tâcher de le faire sauter, ce qui est possible. Pendant trois jours passés ensemble à bord, nous avons beaucoup causé, ou plutôt il nous a beaucoup parlé, nous flairant gens de plume et que, par la suite, nous pourrions lui être utiles, et puis peut-être aussi parce que nous sommes des particuliers très aimables. Rien n'est plus respecté en orient que l'homme maniant la plume. *effendi* (homme qui sait lire) est un titre d'honneur. Maxime, en ce moment, rédige sur cette affaire un bout de note pour Paris ; c'est une nouvelle politique assez grave. Quant à moi, je deviens paresseux
p245

comme un curé. Je ne suis bon qu'à cheval ou en bateau. Tout travail maintenant m'assomme. Je deviens là-dessus très oriental ; il faut espérer que je changerai au retour. à propos de curé, puisque ce mot m'est venu au bec (de ma plume), j'en ai diablement vu en Syrie et en Palestine. Nous avons vu des capucins, des carmélites, etc. Nous avons étudié de près cette fameuse question des druses et des maronites dont on a fait tant de bruit en France, et qui est bien une des plus belles blagues du monde. Si on en excepte les lazaristes, tous ces braves gens d'église sont... ce n'est pas en terre sainte qu'il faut aller pour devenir dévot. Il y a un proverbe arabe qui dit : " méfie-toi du pèlerin. " il est fort sage, je vous en réponds. Dans le jardin des Oliviers, j'ai vu trois capucins qui faisaient une petite collation en compagnie de deux demoiselles dont les tetons blancs brillaient au soleil. Les bons pères les caressaient avec une satisfaction visible. Au moment où nous sommes partis, on apportait une bouteille d'eau-de-vie, et les petits verres étaient déjà atteints. Voilà ! Je n'en rapporte pas moins une collection formidable de chapelets pour les bonnes âmes. Tout cela n'empêche pas, mon pauvre vieux, que

la Syrie ne soit un crâne pays, et nous avions le coeur gros quand nous sommes partis de Beyrouth. Nous avons vécu là d'une belle vie de vagabond, pendant deux mois.
Il faut vous dire que nous ne portons plus de chaussettes dans nos bottes. Nous avons reconnu que c'était une économie de blanchissage et que ça nous faisait plus frais aux pieds. La saison pourtant se refroidit. Nous couchons encore à la belle
p246

étoile, mais avec des vêtements de drap. Depuis le mois de janvier dernier, nous n'avons pas reçu une goutte de pluie ; mais nous allons en avoir à Constantinople.
Je vous ai bien regretté il y a aujourd'hui quinze jours. C'était à Esdoud, au beau milieu du Liban, à trois heures des cèdres. Nous avons dîné chez le scheik du pays. Pour aller dans la salle où nous avons été reçus, nous avons traversé une foule (le mot est littéral) de quarante à cinquante domestiques. Aussitôt que nous avons été assis sur les divans, on nous a parfumés avec de l'encens, après quoi on nous a aspergés avec de l'eau de fleurs d'oranger. Un domestique suivait, portant une longue serviette à franges pour vous essuyer les mains. Le maître de la maison, jeune homme de vingt-quatre ans environ, portait sur les épaules un manteau brodé d'or, et tout autour de la tête un turban de soie rouge à petites étoiles d'or serrées les unes près des autres. Il y avait bien une trentaine de plats à table, pour quatre personnes que nous étions. Afin de faire honneur à tant d'honneurs, j'ai mangé de telle sorte que si je n'ai pas eu d'indigestion le soir, c'est que j'ai un rude estomac. C'est du reste une grande impolitesse à ces gens-là que de refuser. à Kosseir, sur les bords de la mer Rouge, dans une circonstance semblable, Maxime a manqué crever d'indigestion.
Adieu, mon bon vieux père Parain ; ne faites pas trop de polissonneries avec Bouilhet.
écrivez-moi souvent, et recevez de ma part la meilleure embrassade que jamais neveu ait donnée à son oncle, ou ami à son ami. à vous du fond du coeur.
p247

à sa mère.
Rhodes, 7 octobre 1850.
Nous avons dit adieu à la Syrie. Pauvre Syrie ! Maintenant nous allons entrer dans l'antiquité classique, nous allons voir Milet, Halicarnasse, Sardes, éphèse, Magnésie, Smyrne, Pergame, Troie et Constantinople. Dans quelques jours nous aurons parcouru Rhodes à dos de mulet ; nous allons rentrer dans les bottes et refoutre notre camp. Afin d'être plus libres, nous avons expédié notre bagage à Smyrne, ne gardant avec nous que nos couvertures, nos lits et nos sacs de nuit.
Nous avons vu, en venant de Beyrouth ici, de bons tableaux à bord. Le navire était plein de turcs allant de Syrie en Turquie. Tout le côté bâbord du pont était occupé par le harem ; femmes blanches et noires, enfants, chats, vaisselle, tout cela était vautré pêle-mêle sur des matelats, dégueulait, pleurait, criait et chantait. C'était bien drôle comme couleur locale. Il y avait deux négresses vêtues de jaune, avec des vestes rouges, et qui se tenaient debout contre le bastingage dans des poses à faire pleurer de joie le Véronèse. Une vieille grecque, énorme, se tenait de profil et laissait voir une des plus charmantes têtes antiques qu'il soit possible de trouver sur la plus pure médaille syracusaine. Il y avait avec elle une jeune femme, sa fille, qui était quelque chose d'un peu soigné. Les enfants des femmes turques avaient les sourcils peints jusqu'au milieu du nez et, aux pieds, de petits anneaux d'or garnis de grelots. Les maris
p248

étaient à part, couverts de leurs pelisses en peau de mouton et faisant beaucoup de politesses à son excellence Hartim-Bey qui causait avec nous journaux et opéra. Nous avons couché sur le pont, regardant les étoiles qui filaient sur notre tête, à travers les déchirures du rouleau de gaze noire qui s'échappait de la cheminée.
Le second jour nous nous sommes arrêtés à Chypre cinq ou six heures. Nous n'y sommes pas descendus, grâce aux quarantaines. Voilà une des inventions les plus ineptes que l'homme ait jamais vues. Larnaka était devant nous. Nous avons vu

de loin le mont Olympe. En sera-t-il toujours ainsi ? Ne le verrai-je jamais que de loin ? Stéphany pourtant nous mènera au Parnasse. Sais-tu sur quoi on y monte ? Sur des mulets, pas même sur des chevaux. Ce qui porte oreilles longues est seul capable de le gravir. Quelles bonnes plaisanteries on aurait faites là-dessus il y a deux cents ans, à l'époque des épigrammes !
Malheureusement nous n'irons pas en Candie ; le temps nous presse, nous nous hâtons pour gagner Constantinople, où la mauvaise saison ne va pas tarder à se faire sentir. Depuis que nous sommes à Rhodes, nous avons des nuages, chose presque nouvelle pour nous. Peu à peu nous nous rapprochons de l'Europe. Le lazaret où nous sommes maintenant est sur la pointe d'une petite presqu'île en rochers. Nous habitons une cahute au rez-de-chaussée, entourée de la mer de tous côtés. En face de nous, et presque à la toucher, nous avons la côte d'Asie Mineure et, derrière nous, la ville de Rhodes.
à Baalbeck nous sommes restés trois jours.
p249

Il y avait à côté des ruines un campement de bohémiens. (te souviens-tu de ceux que nous avons rencontrés un jour en allant de Nîmes au pont du Gard ?) une femme balançait un enfant suspendu dans un hamac à un arbre. à côté, par terre, était assis un gros singe. Avec les ruines des temples antiques on a construit au moyen âge une forteresse, ruine aussi maintenant et qui enveloppe les autres ruines. Les torrents de l'anti-Liban se sont fait route au milieu du village dépeuplé ; les bouquets de lavande et de menthe poussent entre les murs ; une rivière passe par la porte d'une maison dont il n'y a plus que la porte. Quant au temple de Baalbeck, je ne croyais pas qu'on pût être amoureux d'une colonnade ; c'est pourtant vrai. Il faut dire que cette colonnade a l'air d'être en vermeil ciselé, à cause de la couleur des pierres et du soleil. De temps à autre, un grand oiseau qui passe en battant dans l'air bleu ses ailes silencieuses ; l'ombre de son corps ovale se dessine un instant sur les pierres et glisse dessus ; puis rien, du vent et le silence. çà et là, dans l'air,

quelques mèches de coton arrachées aux grands chardons des ruines et qui voltigent comme du duvet. Nous sommes restés huit jours à Esdoud, au milieu du Liban, chez les lazaristes. Les cèdres ne valent pas leur réputation : ils tombent de vieillesse et sont trop peu nombreux. Mais le Liban n'est pas assez vanté. C'est aussi beau que les Pyrénées et sous un ciel d'orient. Le supérieur des lazaristes chez lesquels nous étions est un homme avec qui nous avons beaucoup causé, et des plus charmants que j'aie jamais rencontrés. C'est un espagnol, de mine très altière et vraiment gentilhomme.
p250

Les femmes du Liban portent sur la tête des tasses d'argent ; quelques-unes se placent sur le front des carrés d'un pied et demi de longueur. Il y a encore dans le Liban des gens qui adorent des cèdres comme au temps des prophètes. Le ramassis de toutes les vieilles religions qu'il y a en Syrie est quelque chose d'inouï. J'étais là dans mon centre. Il y aurait de quoi y travailler pendant des siècles.
Maxime a lâché la photographie à Beyrouth. Il l'a cédée à un amateur frénétique. En échange des appareils, nous avons acquis de quoi nous faire à chacun un divan comme les rois n'en ont pas : dix pieds de laine et soie brodée d'or ! Je crois que ce sera chic ! Adieu, chère vieille adorée, reçois sur tes pauvres joues creuses tous les baisers de ton Gustave.
à Louis Bouilhet.
Constantinople, 14 novembre 1850.
Si je pouvais t'écrire tout ce que je réfléchis à propos de mon voyage, c'est-à-dire que si je retrouvais quand je prends la plume les choses qui me passent dans la tête et qui me font dire, à part moi : " je lui écrirai ça " , tu aurais vraiment peut-être des lettres amusantes. Mais, va te faire foutre, cela s'en va aussitôt que j'ouvre mon carton. N'importe, au hasard de la fourchette, comme ça viendra.
D'abord de Constantinople, où je suis arrivé hier matin, je ne te dirai rien aujourd'hui, à savoir seulement que j'ai été frappé de cette idée de

p251

Fourier : qu'elle serait plus tard la capitale de la terre. C'est réellement énorme comme *humanité* . Ce sentiment d'écrasement que tu as éprouvé à ton entrée à Paris, c'est ici qu'il vous pénètre, en coudoyant tant d'hommes inconnus, depuis le persan et l'indien jusqu'à l'américain et l'anglais, tant d'individualités séparées dont l'addition formidable aplatit la vôtre. Et puis, c'est immense. On est perdu dans les rues, on ne voit ni le commencement ni la fin. Les cimetières sont des forêts au milieu de la ville. Du haut de la tour de Galata, on voit toutes les maisons et toutes les mosquées (à côté et parmi le Bosphore et la Corne-D'Or pleins de vaisseaux). Les maisons peuvent être comparées aussi à des navires, ce qui fait une flotte immobile dont les minarets seraient les mâts des vaisseaux de haut bord (phrase un peu entortillée, passons).
J'aurai demain ton nom, *loue bouilhette* (prononciation turque), écrit sur papier bleu en lettres d'or. C'est un cadeau que je destine à orner ta chambre. Cela te rappellera, quand tu le regarderas tout seul, que je t'ai beaucoup mêlé à mon voyage. En sortant de chez les " malins " (écrivains) où nous avions discuté le papier, l'ornementation et le prix de ladite pancarte, nous avons été donner à manger aux pigeons de la mosquée de Bajazet. Ils vivent dans la cour de la mosquée, par centaines. C'est une oeuvre pie que de leur jeter du grain. Quand on arrive, ils s'abattent sur les dalles de tous les côtés de la mosquée, des corniches, des toits, des chapiteaux des colonnes. Le port a aussi ses oiseaux familiers. Au milieu des navires et des caïques, on voit les cormorans voler ou qui
p252

se reposent sur les flots. Sur les toits des maisons il y a des nids de cigognes, abandonnés l'hiver. Dans les cimetières les chèvres et les ânes broutent tranquillement et, la nuit, les femmes turques y donnent des rendez-vous aux soldats.
Le cimetière oriental est une des belles choses de l'orient. Il n'a pas ce caractère profondément agaçant que je trouve chez nous à ce genre

d’établissement ; point de mur, point de fossé, point de séparation ni de clôture quelconque. ça se trouve à propos de rien, dans la campagne ou dans une ville, tout à coup et partout, comme la mort elle-même, à côté de la vie et sans qu’on y prenne garde. On traverse un cimetière comme on traverse un bazar. Toutes les tombes sont pareilles ; elles ne diffèrent que par l’ancienneté. Seulement, à mesure qu’elles vieillissent, elles s’enfouissent et disparaissent, comme fait le souvenir qu’on a des morts. Les cyprès plantés en ces lieux sont gigantesques. ça donne au site un jour vert plein de tranquillité. à propos de sites, c’est à Constantinople véritablement que l’on peut dire : un site ! Ah ! Quel tableau ! (...)
où en es-tu avec la muse ? Je m’attendais ici à trouver une lettre de toi et quelque chose en vers y inclus. Que devient la Chine ? Que lis-tu ? Comme j’ai envie de te voir ?
Quant à moi, littéralement parlant, je ne sais où j’en suis. Je me sens quelquefois anéanti (le mot est faible) ; d’autres fois le style " limbique " (à l’état de limbe et de fluide impondérable) passe et circule en moi avec des chaleurs enivrantes. Puis ça retombe. Je médite très peu, je rêvasse occasionnellement. Mon genre d’observation est
p253

surtout moral. Je n’aurais jamais soupçonné ce côté au voyage. Le côté psychologique, humain, comique y est abondant. On rencontre des balles splendides, des existences gorge-pigeon très chatoyantes à l’oeil, fort variées comme loques et broderies, riches de saletés, de déchirures et de galons. Et, au fond, toujours cette vieille canaillerie immuable et inébranlable. C’est là la base. Ah ! Comme il vous en passe sous les yeux ! De temps à autre, dans les villes, j’ouvre un journal. Il me semble que nous allons rondement. Nous dansons non pas sur un volcan, mais sur la planche d’une latrine qui m’a l’air passablement pourrie. L’idée d’étudier la question me préoccupe. à mon retour j’ai envie de m’enfoncer dans les socialistes et de faire, sous la forme théâtrale, quelque chose de très brutal, de très farce, et d’impartial bien entendu. J’ai le mot sur

le bout de ma langue et la couleur au bout des doigts.
Beaucoup de sujets plus nets comme plan n'ont
pas tant d'empressement à venir que celui-là.
à propos de sujets, j'en ai trois, qui ne sont
peut-être que le même et ça m'embête considérablement :
1 *une nuit de Don Juan* à laquelle j'ai pensé
au lazaret de Rhodes ; 2 l'histoire d'*Anubis* ,
la femme qui veut se faire aimer par le dieu. C'est
la plus haute, mais elle a des difficultés atroces ;
3 mon roman flamand de la jeune fille qui meurt
vierge et mystique, entre son père et sa mère,
dans une petite ville de province, au fond d'un
jardin planté de choux et de quenouilles, au bord
p254

d'une rivière grande comme l'eau de Robec.
Ce qui me turlupine, c'est la parenté d'idées entre
ces trois plans. Dans le premier, l'amour
inassouvissable sous les deux formes de l'amour
terrestre et de l'amour mystique. Dans le second,
même histoire ; mais on se donne, et l'amour terrestre
est moins élevé en ce qu'il est plus précis. Dans le
troisième, ils sont réunis dans la même personne,
et l'un mène à l'autre ; seulement, mon héroïne
crève d'exaltation religieuse après avoir connu
l'exaltation des sens. Hélas ! Il me semble que
lorsqu'on dissèque si bien les enfants à naître, on
n'est pas assez monté pour les créer. Ma netteté
métaphysique me donne des terreurs. Il faut
pourtant que j'en revienne. J'ai besoin de me
donner ma mesure à moi-même. Je veux, pour
vivre tranquille, avoir mon opinion sur mon
compte, opinion arrêtée et qui me réglera dans
l'emploi de mes forces. Il me faut connaître la
qualité de mon terrain et ses limites avant de me
mettre au labourage. J'éprouve, par rapport à mon
état littéraire intérieur, ce que tout le monde, à
notre âge, éprouve un peu par rapport à la vie
sociale : " je me sens le besoin de m'établir. "
à Smyrne, par un temps de pluie qui nous empêchait
de sortir, j'ai pris au cabinet de lecture
Arthur , d'Eugène Suë. Il y a de quoi en
vomir ; ça n'a pas de nom. Il faut lire ça pour
prendre en pitié l'argent, le succès et le public. La
littérature a mal à la poitrine. Elle crache, elle
bavache, elle a des vésicatoires qu'elle couvre de

taffetas pommadés, et elle s'est tant brossé la tête qu'elle en a perdu tous ses cheveux. Il faudrait des christs de l'art pour guérir ce lépreux.
p255

En revenir à l'antique ; c'est déjà fait. Au moyen âge ; c'est déjà fait. Reste le présent. Mais la base tremble ; où donc appuyer les fondements ? La vitalité et partant la durée est à ce prix, pourtant. Tout cela m'inquiète tellement que j'en suis venu à ne plus aimer qu'on m'en parle. J'en suis irrité parfois comme un galérien libéré qui entend causer système pénitentiaire ; avec Maxime surtout, qui n'y va pas de main morte et qui n'est pas un gaillard encourageant ; et j'ai rudement besoin d'être encouragé. D'un autre côté, ma vanité n'est pas encore résignée à n'avoir que des prix d'encouragement.
Je m'en vais relire toute l'*iliade* . Dans une quinzaine, nous ferons un petit voyage en Troade. Au mois de janvier nous serons en Grèce. Je bisque d'être si ignorant. Ah ! Si je savais le grec au moins ! Et j'y ai perdu tant de temps !
La sérénité m'abandonne !
Celui qui, voyageant, conserve de soi la même estime qu'il avait dans son cabinet en se regardant tous les jours dans sa glace, est un bien grand homme, ou un bien robuste imbécile. Je ne sais pourquoi, mais je deviens très humble.
En passant devant Abydos j'ai beaucoup pensé à Byron. C'est là son orient, l'orient turc, l'orient du sabre recourbé, du costume albanais et de la fenêtre grillée donnant sur des flots bleus. J'aime mieux l'orient cuit du bédouin et du désert, les profondeurs vermeilles de l'Afrique, le crocodile, le chameau, la girafe.
p256

Je regrette de ne pas aller en Perse (l'argent ! L'argent !). Je rêve des voyages d'Asie, aller en Chine par terre, des impossibilités, les Indes ou la Californie, qui m'excite toujours sous le rapport humain. D'autres fois, je me prends de tendresses à en pleurer, en songeant à mon cabinet de Croisset, à nos dimanches. Ah ! Comme je regretterai mon voyage et comme je le referai, et

comme je me redirai l'éternel monologue : " imbécile, tu n'as pas assez joui ! "
il faudra reprendre *Agénor* . C'est décidément très beau. Je m'en suis redit l'autre jour quelques vers, à cheval, tout haut, et j'ai ri comme un bossu. Ce sera un bon travail comme divertissement à mon retour et pour me désennuyer de revoir ma patrie. Je pense aussi au *dictionnaire* . La médecine pourra fournir de bons articles ; l'histoire naturelle, etc. En voici un, de zoologie, que je trouve fort : langouste : qu'est-ce que la langouste ? -la langouste est la femelle du homard.
Pourquoi la mort de Balzac m'a-t-elle vivement affecté ? Quand meurt un homme que l'on admire on est toujours triste. On espérait le connaître plus tard et s'en faire aimer. Oui, c'était un homme fort et qui avait crânement compris son temps. Lui qui avait si bien étudié les femmes, il est mort dès qu'il a été marié et quand la société qu'il savait a commencé son dénouement. Avec Louis-Philippe s'en est allé quelque chose qui ne reviendra
p257

pas. Il faut maintenant d'autres musettes.
Pourquoi ai-je une envie mélancolique de retourner en égypte et de remonter le Nil et de revoir Ruchiouk-Hânem ? ... c'est égal, j'ai passé là une soirée comme on en passe peu dans la vie. Du reste je l'ai bien sentie. T'ai-je regretté ! Pauvre vieux !
Il me semble que je ne te dis rien de bien intéressant. Je vais me coucher et demain je te parlerai un peu de mon voyage ; ça sera plus amusant pour toi que mon éternel *moi* dont je suis bougrement las.
à sa mère.
Constantinople, 14 novembre 1850.
(...) il y a beaucoup de choses du monde que, dans ta candeur, tu ignores, pauvre vieille. Moi qui deviens un très grand moraliste et qui, d'ailleurs, me suis toujours plongé à corps perdu dans ce genre d'études, j'ai soulevé pas mal de coins de rideau qui cachaient des turpitudes sans nombre. On apprend aux femmes à mentir d'une façon

infâme. L'apprentissage dure toute leur vie. Depuis la première femme de chambre qu'on leur donne jusqu'au dernier amant qui leur survient, chacun s'ingère à les rendre canailles, et après on crie contre elles. Le puritanisme, la bégueulerie, la bigotterie, le système du renfermé, de l'étroit, a dénaturé et perd dans sa fleur les plus charmantes créations du bon dieu. J'ai peur du corset moral,
p258

voilà tout. Les premières impressions ne s'effacent pas, tu le sais. Nous portons en nous notre passé ; pendant toute notre vie, nous nous sentons de la nourrice. Quand je m'analyse, je trouve en moi, encore fraîches et avec toutes leurs influences (modifiées il est vrai par les combinaisons de leur rencontre), la place du père Langlois, celle du père Mignot, celle de *Don Quichotte* et de mes songeries d'enfant dans le jardin, à côté de la fenêtre de l'amphithéâtre. Je me résume : prends quelqu'un pour lui apprendre l'anglais et les premiers éléments généraux. Mêle-toi de tout cela le plus que tu pourras toi-même, et surveille le caractère et le *bon sens* (je donne au mot l'acception la plus large) de la personne.
Je te parlais tout à l'heure d'observation morale. Je n'aurais jamais soupçonné combien ce côté est abondant en voyage. On s'y frotte à tant d'hommes différents que finalement on finit par connaître un peu le monde (à force de le parcourir). La terre est couverte de balles splendides. Le voyage a des mines de comique immenses et inexploitées. Je ne sais pourquoi personne jusqu'à présent n'a fait cette remarque qui me paraît bien naturelle. Et puis, c'est qu'on se déboutonne si vite, on vous fait des confidences si étranges ! Un homme voyage depuis un an et ne trouve personne à qui parler ; il vous rencontre un soir dans un hôtel ou sous une tente ; on parle d'abord politique, puis on cause de Paris, puis le bouchon sort doucement, le vin s'épanche, et en deux heures voilà qu'on vide le reste jusqu'au fond, ou à peu près. Le lendemain,
p259

on se sépare, et l'on ne reverra jamais

son ami intime de la veille au soir ; il y a même à cela souvent des mélancolies singulières.
Nous sommes venus sur le lloyd avec un américain, sa femme et son fils, de braves gens qui voyagent pour passer le temps. Le fils est un grand nigaud de 14 ans, rouge, muet, dégingandé et frénétique d'une lorgnette qu'il ne quitte pas. Le mari est un gros petit homme, gaillard, carré, gai. La femme, qui peut avoir 40 ans, parle français avec un petit accent très gentil ; figure impassible, blonde, robe de soie, beaucoup de cold cream, l'air très distingué et très gracieux.
Pendant trois jours, j'ai travaillé scientifiquement ce ménage transatlantique (gens très comme il faut du reste) et voilà le résultat de mon travail. Le fils est ou sera prochainement mené chez les filles par le courrier de son papa, lequel courrier s'entend avec le drogman pour voler ses maîtres. Monsieur brutalise madame qui se lave les yeux avant de se mettre à table. De plus, j'ai découvert que ce bon américain est un affreux polisson qui chauffe une petite femme grecque, épouse d'un drogman du consulat et laquelle n'est pas digne de nouer les souliers de la lady américaine. Le bonhomme évince son fils et sa femme pour avoir avec la fille des grecs des entretiens mythologiques. Il la trimballe avec eux partout.
Nous les avons trouvés ensemble aux derviches et dans les mosquées. L'autre soir nous marchions seuls avec lui dans la rue de Péra, quand a passé près de nous un affreux chapeau rose couvert d'un voile noir. L'américain s'est arrêté sur ses talons et s'est écrié dans son menton : " oh ! Le petit fâme
p260

grec ! " eh bien, est-ce qu'il n'y a pas dans tout cela de quoi rire et surtout de quoi beaucoup rêver ?
Nous avons visité le vieux sérail et les mosquées. Le sérail ne signifie pas grand'chose. Ce sont d'admirables appartements dans le plus beau point de vue du monde peut-être, mais ornés et meublés dans un goût déplorable. Toutes les vieilles rocamboles d'Europe dont on ne veut plus, on les repasse aux turcs qui donnent là dedans avec la naïveté du barbare. à part la salle

du trône, merveilleuse, c’est le mot, tout le reste est de la petite musique.
J’ai vu les derviches hurleurs. J’y étais très préparé par tout ce que j’avais déjà vu au Caire ; aussi n’en ai-je été nullement étonné. Jeudi prochain nous y retournerons. Il se passera des choses gentilles ; on se passera dans le corps un tas d’instruments de supplice que nous avons vus accrochés aux murs. Mais je trouve que l’on ne vante pas assez les tourneurs. Rien n’est plus gracieux que de voir valser tous ces hommes avec leurs grands jupons plissés et leur figure extatique levée au ciel. Ils tournent sans s’arrêter pendant une heure environ. Un d’eux nous a affirmé que, s’il ne fallait pas tenir ses bras au-dessus de sa tête, il est capable de tourner pendant six heures de suite. Celui-là nous fait de temps à autre des visites. Nous lui donnons une bouteille d’eau-de-vie qu’il boit très bien, en sa qualité de musulman.
p261

à Parain.
Constantinople, 24 novembre 1850.
En attendant que je reçoive la lettre annoncée par ma mère et dans laquelle vous devez me raconter une anecdote curieuse sur le jeune Bezet, je réponds bien vite, cher oncle, à la vôtre, que j’ai reçue par le dernier courrier...
que voulez-vous que je vous dise, cher vieux compagnon ? Quand je serai revenu à Croisset, comme nous arrangerons ensemble toutes les babioles que je rapporte. échignerons-nous la muraille, hein ! Quel abus de la vrille !
Vous avez donc laissé mourir ce pauvre père C ? Moi, je l’ai laissé en égypte bien portant, avec beaucoup de minarets et les pyramides à l’horizon. Ses filles maintenant vont jouir de leur liberté. Si la rumeur publique est vraie, elles vont pouvoir se livrer à leurs débordements et avoir des rendez-vous en ville tout à leur aise. Prenez garde, mon vieux, ménagez votre santé, vous savez que rien n’est plus dangereux pour la jeunesse que les femmes d’un âge mûr. J’avoue qu’elles ont du charme, mais elles sont bien ardentes. Enfin je me tais, parce qu’il ne faut pas

froisser les passions.
Ah ! Vieux polisson de père Parain, si vous étiez ici vous ouvririez de grands yeux à voir dans les rues les femmes. Elles se font voiturer dans des espèces de vieux carrosses suspendus et dorés à l'extérieur comme des tabatières. Là dedans, couchées sur des divans comme dans leur maison (la
p262

voiture quelquefois est close par des rideaux de soie), on peut les contempler tout à son aise. Elles ont sur la figure un voile transparent à travers lequel on voit le rouge de leurs lèvres peintes et l'arc de leurs sourcils noirs. Dans l'intervalle du voile, entre le front et les joues, paraissent leurs yeux qui brûlent à regarder et qui dardent sur vous, d'aplomb, leurs prunelles fixes. De loin, ce voile, que l'on ne distingue pas, leur donne une pâleur étrange, qui vous arrête sur les talons, saisi d'étonnement et d'admiration. Elles ont l'air de fantômes. à travers les voiles qui retombent sur leurs mains, brillent leurs bagues de diamants ; et songer, miséricorde ! Que dans dix ans elles seront en chapeau et en corset ! Qu'elles imiteront leurs maris qui se font habiller à l'européenne, portent des bottes et des redingotes ! Souvent, en vous promenant en canot avec moi, vous preniez instinctivement la chaîne. Si vous alliez en caïque sur le Bosphore, je ne sais à quoi vous vous accrocheriez. Figurez-vous des barques de vingt-cinq à trente-cinq pieds de long sur deux et demi tout au plus de large, pointues comme des aiguilles à l'avant et à l'arrière. On y peut tenir deux dedans. On s'accroupit au fond, et il faut rester complètement immobile de peur de chavirer. Les deux rameurs, en chemise de soie, se servent de rames dont la partie comprise entre le tolet et la poignée a un renflement énorme pour faire contrepoids. Quand on est dans une semblable embarcation, que la mer est calme et que les caikdjis sont bons, on vole sur l'eau.
Le port de Constantinople est plein d'oiseaux. Vous savez que les musulmans ne les tuent jamais.
p263

Il y a des bandes de goélands qui nagent entre

les navires. Les pigeons perchent sur les cordages des navires et de là s'envolent pour aller se poser sur les minarets.
Vous ne sauriez croire, mon vieux, combien nous pensons à vous et combien nous vous regrettons, ici particulièrement. Vous seriez capable d'y passer le reste de votre vie. Une fois entré dans les bazars, vous n'en sortiriez plus. Toutes les boutiques sont ouvertes, on s'asseoit sur le bord, on prend la pipe du marchand et on cause avec lui. On peut y revenir vingt jours de suite sans rien acheter. Quand un marchand n'a pas ce que vous désirez, il se lève de dessus son tapis et vous mène chez un voisin. Mais quand il s'agit du prix, il faut, règle générale, commencer par rabattre les deux tiers. On se dispute pendant une heure ; il jure par sa tête, par sa barbe, par tous les prophètes, et enfin vous finissez par avoir votre marchandise avec 50, 60 ou 75 pour 100 de rabais. Les persans particulièrement sont d'infâmes gueux. Avec leur bonnet pointu et leur grand nez, ils ont des balles de gredins très amusantes. Stéphany, notre drogman, a une rage de Perse et de persans incroyable ; partout où il en rencontre, il s'arrête à causer avec eux.
à sa mère.
Constantinople, 4 décembre 1850.
Sais-tu que tu finiras, chère vieille, par me donner une vanité démesurée, moi qui assiste à la décroissance successive de cette qualité qu'on ne
p264

me refuse généralement point. Tu me fais tant de compliments sur mes lettres que je crois que l'amour maternel t'aveugle tout à fait. Car il me semble, à moi, que je ne t'envoie que de bien fades lignes et surtout bien mal écrites. C'est comme celles que j'envoie à Bouilhet ; le coeur m'en soulève quand je les relis. Quant à toi, comme je sais que ce n'est pas la qualité mais la quantité qui t'importe, je t'en expédie le plus que je peux.
J'ai lu ton numéro 45 avant-hier, dans le bureau même du directeur des postes (qui est dans toutes les villes, qu'il soit turc, français ou arabe, la personne avec laquelle je me mets tout d'abord le

mieux possible). Grâce à mes bassesses, j'ai mes lettres trois heures avant tout le monde. On m'en a d'abord donné une du jeune Bouilhet qui m'a fort amusé, puis une de toi où je vois que tu vas bien ; c'est ce que m'assure de son côté mon ancien collaborateur. En fait de nouvelles que tu m'apprends, le mariage d'Eugénie m'a fait rire ; je suis vexé de ne pas assister à la noce. Tu sais mon goût pour les noces.
Je suis curieux de voir ce que tu auras décidé relativement à ton voyage d'Italie et si tu emmèneras la petite. écris-moi à Athènes. Nous ne savons au juste quand nous partons de Constantinople, mais ce sera probablement d'ici à une quinzaine. Nous nous ruinons dans les villes ; tout notre voyage de Rhodes et d'Asie Mineure nous a moins coûté que douze jours passés à Smyrne, où nous n'avons pourtant rien acheté. Mais la vie européenne est exorbitante. Deux piastres, madame ! Deux piastres, (dix sols !) pour laver un
p265

col de chemise ; ainsi du reste. D'Athènes nous filerons probablement sur Patras, après avoir vu de la Grèce ce que nos moyens nous permettront, et ils ne nous permettront pas grand'chose. Et à Patras nous nous embarquerons pour Brindisi, d'où nous irons par terre jusqu'à Naples. Tel est notre plan. Sinon, il faudrait retourner à Malte, y faire cinq jours de quarantaine et quatre de libre pratique, et de Malte se rembarquer pour Naples, ce qui serait peu amusant, surtout pour Maxime qui redoute la mer. Quant à moi, j'y suis crâne. C'est, avec l'équitation, un talent que j'ai acquis en voyage, car je suis maintenant " aussi bon homme de cheval que de pied " comme M De Montluc. Autre talent : j'entends très bien l'italien ; il y a du moins peu de choses qui m'échappent quand on ne le parle pas trop vite ; pour ce qui est de le parler, je baragouine quelques mots. Mais ce qui me désole, c'est le grec ; leur s n d d de prononciation est telle, que je reconnais à peine un mot sur mille. Le grec moderne est tellement mêlé de slave, de turc et d'italien, que l'ancien s'y noie ; et ajoutez à cela leurs polissonnes de lettres sifflées et avalées ! à Athènes je serai moins

ébouriffé ; on y parle plus littérairement.
En fait de haute littérature, nous avons rencontré ici M De Saulcy, membre de l'institut et directeur du musée d'artillerie, qui voyage avec édouard Delessert, le fils de l'ancien préfet de police, et toute une bande qui les accompagne. Dès le début, grande familiarité ; on retranche le *monsieur* ; questions de la plus franche obscénité, plaisanteries, bons mots, esprit français dans toute sa grâce. Nous leur avons conseillé de ne pas aller
p266

dans le Hauran, où infailliblement ils se seraient fait casser leurs gueules. Je crois que c'est un service que nous leur avons rendu là. Dès le lendemain nous étions devenus tellement amis que M De Saulcy me tapait sur le ventre en me disant : " ah ! Mon vieux Flaubert. " c'est une connaissance, ou plutôt ce sont deux connaissances que je cultiverai plus tard. M De Saulcy est celui qui a trouvé le moyen de lire le cunéiforme.
Nous dînons après-demain à l'ambassade chez le général. Ce brave général néglige la tenue diplomatique ; dans l'intimité il donne de grands coups de poing dans le dos de Maxime en l'appelant sacré farceur.
J'ai cuydé crever de rire hier au théâtre, à la représentation d'un ballet : *le triomphe de l'amour* . Les danseuses pinçaient, aux yeux du public, un cancan effréné. La haute société, croyant que c'est le suprême bon ton, applaudissait à outrance. Les bons pachas étaient transportés. Il y avait des petites filles déguisées en amours qui lançaient des flèches, et un dieu Pan avec un pantalon de velours à bretelles. C'était bon.
Je viens de me promener à cheval, tout seul avec Stéphany, pendant trois heures. Il faisait très froid. Le ciel est pâle comme en France. Nous avons galopé sur des landes à travers champs.
J'ai rejoint les eaux douces d'Europe où, dans l'été, les belles dames d'ici viennent marcher sur l'herbe avec leurs bottes de maroquin jaune. Il y avait à la place de promeneurs un troupeau de
p267

moutons qui broutaient, et les feuilles jaunies des

sycomores tombaient au pied des arbres dans le palais d'été du grand sultan. Je suis revenu par Eyoub. Une mosquée est enfermée dans un jardin qui est plein de tombes drapées et enguirlandées de feuillage et de lierres. J'ai traversé l'interminable quartier juif et le Phanar, quartier des descendants des anciens empereurs grecs. Puis, par le grand pont de bois et le petit champ des morts de Péra, je suis rentré à l'hôtel où le jeune Maxime écrit des lettres.

Je ne sais que rapporter au père Parain, et mon embarras est tel que je ne lui rapporte rien. Il choisira dans mes affaires à moi ce qui lui plaira le mieux. Pour le commun des amis, nous avons des pantoufles, des pipes, des chapelets, toutes choses qui font beaucoup d'effet et qui ne coûtent pas cher. Devenons-nous canailles, hein ? Les voyages instruisent la jeunesse.

à la même.

Constantinople, 15 décembre 1850.

à quand ma noce ? Me demandes-tu à propos du mariage d'Ernest. à quand ? à jamais, je l'espère. Autant qu'un homme peut répondre de ce qu'il fera, je réponds ici de la négative. Le contact du monde auquel je me suis énormément frotté depuis quatorze mois me fait de plus en plus rentrer dans ma coquille. Le père Parain, qui prétend que les voyages changent, se trompe. Quant à moi, tel je suis parti, tel je reviendrai,

seulement avec quelques cheveux de moins sur la tête et beaucoup de paysages de plus en dedans. Voilà tout. Pour ce qui est de mes dispositions morales, je garde les mêmes jusqu'à nouvel ordre. Et puis, s'il fallait dire là-dessus le fond de ma pensée et que le mot n'eût pas l'air trop présomptueux, je dirais que je suis trop vieux pour changer. J'ai passé l'âge. Quand on a vécu comme moi d'une vie toute intime, pleine d'analyses turbulentes et de fougues contenues, quand on s'est tant excité soi-même et calmé tour à tour, et qu'on a employé toute sa jeunesse à se faire manoeuvrer l'âme, comme un cavalier fait de son cheval qu'il force à galoper à travers champs, à coups d'éperon, à marcher à petits pas, à sauter les

fossés, à courir au trot et à l'amble, le tout rien que pour s'amuser et en savoir plus ; eh bien, veux-je dire, si on ne s'est pas cassé le cou dès le début, il y a de grandes chances pour qu'on ne se le casse pas plus tard. Moi aussi, je suis *établi* , en ce sens que j'ai trouvé mon assiette comme centre de gravité. Je ne présume pas qu'aucune secousse intérieure puisse me faire changer de place et tomber par terre. Le mariage serait pour moi une apostasie qui m'épouvante. La mort d'Alfred n'a pas effacé le souvenir de l'irritation que cela m'a causée. ç'a été comme, pour les gens dévots, la nouvelle d'un grand scandale donné par un évêque. Quand on veut, petit ou grand, se mêler des oeuvres du bon dieu, il faut commencer, rien que sous le rapport de l'hygiène, par se mettre dans une position à n'en être pas la dupe. Tu peindras le vin, l'amour, les femmes, la gloire, à condition, mon bonhomme, que tu ne

seras ni ivrogne, ni amant, ni mari, ni tourlourou. Mêlé à la vie, on la voit mal ; on en souffre ou on en jouit trop. L'artiste, selon moi, est une monstruosité, quelque chose hors nature. Tous les malheurs dont la providence l'accable lui viennent de l'entêtement qu'il a à nier cet axiome. Il en souffre et en fait souffrir. Qu'on interroge là-dessus les femmes qui ont aimé des poètes et les hommes qui ont aimé des actrices. Or (c'est la conclusion) je suis résigné à vivre comme j'ai vécu, seul, avec une foule de grands hommes qui me tiennent lieu de cercle, avec ma peau d'ours, étant un ours moi-même, etc. Je me fiche du monde, de l'avenir, du qu'en dira-t-on, d'un établissement quelconque, et même de la renommée littéraire, qui m'a jadis fait passer tant de nuits blanches à la rêver. Voilà comme je suis ; tel est mon caractère.

Si je sais par exemple à propos de quoi me vient cette tartine de deux pages, que le diable m'emporte, pauvre chère vieille. Non, non, quand je pense à ta bonne mine si triste et si aimante, au plaisir que j'ai de vivre avec toi, si pleine de sérénité et d'un charme si sérieux, je sens bien que je n'en aimerai jamais une autre comme toi, va, tu

n’auras pas de rivale, n’aie pas peur. Les sens ou la fantaisie d’un moment ne prendront pas la place de ce qui reste enfermé au fond d’un triple sanctuaire. On ira peut-être sur le seuil du temple, mais on n’entrera pas dedans.
Ce brave Ernest ! Le voilà donc marié, établi et toujours magistrat par-dessus le marché ! Quelle balle de bourgeois et de monsieur ! Comme il va bien plus que jamais défendre l’ordre, la famille
p270

et la propriété ! Il a du reste la marche normale. Lui aussi, il a été artiste, il portait un couteau-poignard et rêvait des plans de drames. Puis ç’a été un étudiant folâtre du quartier latin ; il appelait " sa maîtresse " une grisette du lieu que je scandalisais par mes discours, quand j’allais le voir dans son fétide ménage. Il pinçait le cancan à la chaumière et buvait des bischops de vin blanc à l’estaminet Voltaire. Puis il a été reçu docteur. Là, le comique du sérieux a commencé, pour faire suite au sérieux du comique qui avait précédé. Il est devenu grave, s’est caché pour faire de minces fredaines, s’est acheté définitivement une montre et a renoncé à l’imagination (textuel) ; comme la séparation a dû être pénible ! C’est atroce quand j’y pense ! Maintenant je suis sûr qu’il tonne là-bas contre les doctrines socialistes ; il parle de l’*édifice* , de la *base* , du *timon* , de l’*hydre de l’anarchie. Magistrat, il est réactionnaire ; marié, il sera cocu ; et passant ainsi sa vie entre sa femelle, ses enfants et les turpitudes de son métier, voilà un gaillard qui aura accompli en lui toutes les conditions de l’humanité. Bref ! Parlons d’autre chose.*
C’est jeudi, en revenant d’Asie, -jeudi anniversaire de ma naissance, -que j’ai trouvé en rentrant tes deux bonnes lettres. ç’a été une fête. Pendant que Maxime était resté à la maison pour s’occuper des préparatifs du départ (douane, argent, envois de caisses, etc.), j’étais parti dès le matin avec notre ami le comte Kosielski pour la ferme polonaise qui est de l’autre côté du Bosphore, en Asie. Nous avons fait en notre journée 15 lieues ventre à terre, galopant sur la neige qui

p271

couvrait la campagne déserte. C'était de grands mouvements de terrain qui ondulaient comme des vagues monstrueuses, dont la blancheur monotone était déchirée de place en place par de petits chênes rabougris ou des bruyères. Un pâle soleil brillait sur cette étendue froide. Nous nous sommes égarés. Des pâtres bulgares couverts de peaux de bêtes, et qui ressemblaient plutôt à des ours qu'à des hommes, nous ont remis sur notre route. Quant à un chemin frayé, nous ne voyions sur la neige que la trace des lièvres et des chacals qui avaient couru pendant la nuit. Dans les montées et descentes, notre guide chantait à tue-tête une chanson sur un air aigu, que le vent aussitôt arrachait de sa bouche et emportait dans la solitude. Il faisait très froid ; le mouvement du cheval cependant nous faisait suer. Kosielski me disait : " oh ! Il me semble que c'est la Pologne. " et moi je pensais aux grands voyages par terre de l'Asie centrale, à la Tartarie, au Thibet, à tout le vague pays des fourrures et des cités à dômes d'étain.
Tu me demanderas peut-être ce que c'est que le comte Kosielski. C'est un grand seigneur polonais, avec nous au même hôtel, aux trois quarts ruiné par suite des guerres de son pays, couvert de blessures et de horions, homme charmant et de bonne compagnie. Il est chef de l'émigration polonaise et hongroise accueillie par la sublime porte sur les terres de l'empire. C'est lui qui leur distribue de l'argent et assigne à chacun le lieu où ils doivent résider. J'ai vu à cette ferme quelques-uns de ces pauvres diables. L'amour de la patrie mène loin (soit dit sans calembour). Kosielski est encore une des nombreuses connaissances que
p272

nous avons faites en voyage, et des meilleures ! C'est étonnant du reste comme on s'accroche vite. N'importe, cela a son petit moment d'amertume, de quitter ainsi des sympathies toutes fraîches. Ce pauvre garçon est tellement embêté de nous voir partir qu'il va quitter l'hôtel quand nous n'y

serons plus. Sais-tu de quel nom il m'appelle ? C'est comme Herbert ; il m'appelle papa *:*
" voulez-vous un cigare, papa ? Allons, papa, venez " , etc.
*Quand je saurai l'époque de ton départ, je t'enverrai une liste d'objets que tu m'apporteras. Emmène une femme de chambre si tu le juges nécessaire ou même commode. L'argent est bon, mais l'aise meilleure. Et l'*aise *, en voyage, c'est tout. C'est la santé et la vie bien souvent. J'attribue notre bon état permanent au bon régime que nous avons suivi, à notre sobriété et, pour lâcher le mot, au confortable dont nous nous privions quand il était absent, mais que nous saisissions avec la même philosophie quand il se présentait.*
à Louis Bouilhet.
Athènes, 19 décembre 1850. Au lazaret du Pirée. J'y suis depuis hier. Nous voilà casernés au lazaret jusqu'à dimanche... je lis de l'Hérodote et du Thirlwall. La pluie tombe à verse, mais du moins il fait plus chaud qu'à Constantinople où, ces jours derniers, la neige couvrait les maisons.
p273

J'ai été joyeux tout de bon, hier, en apercevant l'Acropole qui brillait en blanc au soleil, sous un ciel chargé de nuages. Nous passions devant Colone, nous avions égine à gauche, Salamine en face. Maxime, gêné du mal de mer, râlait dans sa cabine. Le temps était rude. à l'avant, avec mon lorgnon sur le nez, à côté de la cage aux poulets, debout et regardant devant moi, je me laissais aller à de " grandes pensées " . Sans blague aucune, j'ai été ému plus qu'à Jérusalem, je ne crains pas de le dire, ou du moins d'une façon plus vraie, où le parti pris avait moins de part. Ici c'était plus près de moi, plus de ma famille. C'est peut-être aussi que je m'y attendais moins. Voilà l'éternel monologue hébété et admiratif que je me disais en considérant ce petit coin de terre, au milieu des hautes montagnes qui le dominent : " c'est égal, il est sorti de là de crânes bougres, et de crânes choses. "
nous allons la semaine prochaine commencer nos courses aux Thermopyles, Sparte, Argos, Mycènes, Corinthe, etc. Ce ne sera guère qu'un

voyage de touriste (oh ! !) : il ne nous reste ni temps ni argent. Il a fallu pour le même motif passer par-dessus la Troade. Constantinople nous a dévorés. J'aurais bien voulu voir aussi la Thessalie. Mais il faut quitter Golconde ; c'est fini. J'ai été triste à crever en disant adieu à Constantinople. Encore une porte fermée derrière moi. Encore une bouteille d'avalée. J'éprouve depuis six semaines des appétits féroces de voyage, justement parce que mon voyage finit. Je me désespère d'avoir manqué la Perse. N'y pensons plus. L'homme n'est jamais satisfait de rien ; maxime p274

qui, pour n'être pas neuve, n'en est pas plus consolante.
Comment un homme sensé comme toi a-t-il pu se méprendre à ce propos sur mon voyage d'Italie ? Ne vois-tu pas qu'une fois rentré, je ne sortirai plus et que d'ici à..., la saison de mes pérégrinations est close ? Comment et avec quoi, animal, irais-je jamais en Italie si je n'y vais pas cette année ? Mon voyage d'orient a rudement entamé mon mince capital. Le soleil l'a fait maigrir. Crois-tu que, comme toi, je ne sente pas bien la fétidité d'un voyage exécuté sans préparations et qui durera peut-être six mois tout au plus ? N'importe, j'en prendrai ce que je pourrai, quoique, à suivre mon penchant, je voudrais rester en Italie le temps d'y travailler sur place et de m'infiltrer goutte à goutte ce que je vais avaler à grandes gorgées. C'est comme pour la Grèce ; je hausse les épaules de pitié, en songeant que j'y vais rester quelques semaines et non quelques mois. Espérons, malgré tes prédictions, que le voyage d'Italie ne me poussera pas à l'hyménée. Vois-tu la famille où s'élève, dans une tiède atmosphère, la jeune personne qui doit être mon épouse ? Madame Gustave Flaubert ! Est-ce que c'est possible ? Non, je ne suis pas encore assez canaille.
C'en est donc fini de l'orient. Adieu, mosquées. Adieu, femmes voilées. Adieu, bons turcs dans les cafés, qui, tout en fumant vos chibouks, vous curez les ongles des pieds avec les doigts de vos mains ! Quand reverrai-je les négresses suivant

leur maîtresse au bain ! Dans un grand mouchoir de couleur elles portent le linge pour changer ;
p275

elles marchent en remuant leurs grosses hanches et font traîner sur les pavés leurs babouches jaunes, qui claquent sous la semelle à chaque mouvement du pied. Quand reverrai-je un palmier ? Quand remonterai-je à dromadaire ?
ô Plumet fils ! Qui avez inventé la désinfection de la merde, donnez-moi un acide quelconque pour désembêter l'âme humaine.
Nous avons passé cinq semaines à Constantinople ; il y faudrait passer six mois. Malgré le mauvais temps, nous nous sommes beaucoup promenés dans les bazars, dans les rues, en caïque, à cheval. Nous avons vu le sultan. Nous avons été au théâtre, où l'on jouait un ballet : le triomphe *de l'amour* . Un dieu Pan y dansait un pas de caractère, engaîné dans une culotte de velours à bretelles, et les danseuses exécutaient, à la barbe des arméniens, des grecs et turcs, un cancan des plus effrénés. Le public prenait la chose au sérieux et se pâmait d'aise.
Un jour, nous sommes sortis à cheval et nous avons fait le tour des murailles de Constantinople. Les trois enceintes se voient encore. Les murs sont couverts de lierre. Derrière eux grouille la ville turque, avec ses maisons de bois noir et ses vêtements de couleur. En dehors il n'y avait rien qu'un immense cimetière planté de stèles funéraires et de cyprès. Le vent soufflait dans les arbres ; il faisait froid. En suivant toujours l'enceinte, nous sommes arrivés au bord de la mer de Marmara. En cet endroit il y a des boucheries. Des tripailles d'animaux jonchaient le sol ; des chiens fauves rôdaient là tout autour ; les oiseaux de proie, avec de grands cris, voltigeaient dans le ciel, au-dessus
p276

des flots qui se brisaient contre les tours et rebondissaient à grand bruit. Le vent levait en l'air la queue et la crinière de nos chevaux. Nous sommes revenus à travers les tombes, galopant et sautant entre elles, allant au pas quand c'était plus serré, trottant lestement sur les pelouses quand elles se

présentaient entre les tombeaux et les arbres.
Un autre jour, c'était un dimanche, je suis sorti tout seul, à pied, et je me suis enfoncé dans le quartier (le dimitri) au hasard, car je me suis perdu. Dans les cafés, des hommes accroupis autour des mangals (réchauds) fumaient leurs pipes.
Dans une rue où une sorte de torrent coulait de la boue, une négresse accroupie demandait l'aumône en turc. Quelques femmes revenaient des vêpres. Des enfants jouaient sur les portes. Aux fenêtres, deux ou trois figures de grecques qui me regardaient curieusement ; je me suis trouvé dans la campagne sur une hauteur, ayant Constantinople à mes pieds qui se développait avec une prodigieuse ampleur. Je ne savais plus guère où j'étais. Il y avait à côté de moi une caserne turque, plus loin quantité de petites colonnes élevées dans les champs. C'est là que les sultans autrefois venaient s'exercer à l'arc. Chaque fois qu'ils avaient touché le but, on élevait une colonne. Puis je me suis dirigé tant bien que mal vers la mer et me suis trouvé devant l'arsenal. Beaucoup de matelots de toutes nations ; rues tortueuses et noires, sentant le goudron ; et je suis rentré chez moi brisé, étourdi.
Il y a aujourd'hui huit jours, j'ai fait 15 lieues à cheval, en Asie, d'un train d'enfer, sur la neige. J'allais à la colonie polonaise. Pauvres diables !
p277

En courant sur ces solitudes blanches où se voyaient seulement des traces de lièvres et de chacals, je pensais aux voyages d'Asie, au Thibet, à la Tartarie, à la muraille de la Chine, aux grands caravansérails en bois, où le marchand de fourrures arrive le soir, par un crépuscule vert, avec ses chameaux velus dont les poils sont raides de givre. La neige assourdissait le bruit des pas de nos chevaux. Dans les fondrières leurs sabots cassaient la glace. Quand nous les laissions souffler un moment, ils mordillaient du bout des dents les petits arbres rabougris qui apparaissaient sous la neige. Des bergers bulgares couverts de peaux de mouton nous ont remis dans notre route, ou plutôt sur notre voie, car nous allions sans chemin frayé. à la porte de la ferme, il y avait un grand

chevreuil suspendu et dont la gorge coupée était noire. Nous sommes revenus à la nuit à Scutari. Mon compagnon, avec un grand coup de fouet de poste, frappait les chiens, dans les villages où nous passions. Toute la meute vagabonde hurlait effroyablement. Nos chevaux continuaient leur train insensé. La mer était grosse pour passer le Bosphore et si nous ne nous sommes pas noyés en caïque, c'est que Dieu ne l'a pas voulu. Du reste, ç'a été une bonne journée et comme on en passe peu dans la vie, même en voyage. Jamais je n'oublierai ces vieilles montagnes de Bithynie toutes blanches, et la lumière qui les éclairait, si froide et si immobile qu'elle semblait factice ; ni tous ces villages qui se suivaient, rendus bruyants tout à coup par nos quatre chevaux passant à fond de train sur le pavé, comme un éclair. Puis, au lieu du pavé, nous sentions de nouveau la terre sous
p278

nos pieds. Au détour de la route, le comte Kosielski, mon compagnon, dirigeant sa bête comme un lancier et se couchant tout entier sur son col, fondait sur les chiens et leur lançait de grands coups de fouet, puis, faisant une volte, continuait sa route sans s'arrêter.
J'ai vu les mosquées, le sérail, sainte-Sophie ; au sérail un nain, le nain du sultan, jouant avec les eunuques blancs à côté de la salle du trône ; le nain habillé d'une manière cossue, à l'européenne, sous-pieds, paletot, chaîne de montre, était hideux. Quant aux eunuques, les noirs, les seuls que j'eusse vus jusqu'à présent, ne m'avaient fait aucun effet. Mais les blancs ! Je ne m'y attendais guère. Ils ressemblent à de vieilles femmes méchantes. Cela vous irrite les nerfs et vous tourmente l'esprit. On se sent pris de curiosités dévorantes, en même temps qu'un sentiment bourgeois vous les fait haïr. Il y a là quelque chose de tellement antinormal, plastiquement parlant, que votre virilité en est choquée. Explique-moi ça. N'importe, ce produit est une des plus drôles de choses qui soient sorties de la main humaine. Que n'aurais-je pas donné en Orient pour me faire l'ami d'un eunuque ! Mais ils sont inabordables. à propos du nain, cher seigneur, il va sans dire qu'il

m’a remis en mémoire le gentil Caracoïdès.
L’orient ne sera bientôt plus que dans le soleil.
à Constantinople, la plupart des hommes sont habillés à l’européenne ; on y joue l’opéra ; il y a des cabinets de lecture, des modistes, etc. Dans cent ans d’ici, le harem, envahi graduellement par
p279

la fréquentation des dames franques, croulera de lui seul, sous le feuilleton et le vaudeville...
bientôt le voile, déjà de plus en plus mince, s’en ira de la figure des femmes, et le musulmanisme avec lui s’envolera tout à fait. Le nombre des pèlerins de La Mecque diminue de jour en jour. Les ulémas se grisent comme des suisses. On parle de Voltaire ! Tout craque ici, comme chez nous.
Qui vivra s’amusera !
La loi sur la correspondance des particuliers par voie électrique m’a étrangement frappé. C’est pour moi le signe le plus clair d’une débâcle imminente. Voilà que par suite du progrès, comme on dit, tout gouvernement devient impossible. Cela est d’un haut grotesque que de voir ainsi la loi se torturer comme elle peut et se casser les reins à force de fatigue, à vouloir retenir l’immense nouveau qui déborde de partout. Le temps approche où toute nationalité va disparaître. La " patrie " sera alors un archéologisme comme la " tribu " . Le mariage lui-même me semble vigoureusement attaqué par toutes les lois que l’on fait contre l’adultère. On le réduit à la proportion d’un délit.
Ne rêves-tu pas souvent aux ballons ? L’homme de l’avenir aura peut-être des joies immenses. Il voyagera dans les étoiles, avec des pilules d’air dans sa poche. Nous sommes venus, nous autres, ou trop tôt ou trop tard. Nous aurons fait ce qu’il y a de plus difficile et de moins glorieux : la transition. Pour établir quelque chose de durable, il faut une base fixe ; l’avenir nous tourmente et le passé nous retient. Voilà pourquoi le présent nous échappe.
J’ai ri comme un fol aux " fumiers considérés
p280

comme engrais " . La balle de Caudron, que j’ai revue là, m’a fait plaisir. Les couplets que j’aime

le mieux sont ceux de
Caudron suivant les doctrines
de son illustre seigneur,
et surtout celui-ci, qui est infect de lourdeur
bourgeoise :
après six mois de ménage
Lise élargit ses jupons.
Quant aux vers sur " un bracelet " , je n'aime
pas le rejet
la femme d'un agent
de change.
agent de change est un seul mot, et d'ailleurs il
y a là un peu trop d'intention et de chic ; ça me
semble trop espagnol et cavalcadour.
Ce que j'aime le mieux, c'est le second quatrain
et ce vers :
donne ton poignet mince, ô ma jeune maîtresse,
qui est svelte, vigoureux et bien cambré. Mais
l'idée finale a-t-elle assez de relief ? N'aurait-il
pas fallu frapper plus fort dans le dernier vers ?
Envoie-m'en, des vers ; écris-moi de longues
p281

lettres, cher vieux compagnon ; parle-moi de la
muse d'abord, puis de toi ensuite. Je ne suis plus
du tout au courant de tes amours. Aurais-tu le
coeur occupé ? Conte-moi donc tout cela.
Que j'aurai de bonheur à revoir ton incomparable
balle, ô pauvre vieux ! Comme nous reprendrons
nos bons dimanches ! Mais que vais-je faire,
une fois rentré ? Je n'en sais rien ; je ne m'en
doute pas. J'ai tant pensé à l'avenir que je ne m'en
occupe plus. C'est trop fatigant et trop creux.
Vois-tu la façon formidable dont je gueulerai
Melaenis d'un bout à l'autre ! Serai-je rouge
à la fin ! Je crois n'avoir rien perdu de cette belle
voix qui me caractérise. En revanche, j'ai
bougrement perdu de cheveux. Le voyage m'a culotté la
figure. Je n'embellis pas, tant s'en faut ; le jeune
homme s'en va. Je ne voudrais pas vieillir
davantage.
Je deviens maintenant comme le père Chateaubriand,
qui pleurait à tous les enterrements. Le
moindre fait me plonge dans des rêveries sans fin.
Je m'en vais de pensées en pensées, comme une
herbe desséchée sur un fleuve, et qui descend le

courant flot à flot.
Non, ne te moque pas de moi de vouloir voir l'Italie. Que les épiciers s'y amusent aussi, tant mieux pour eux. Il y a là-bas de vieux pans de murs, le long desquels je veux aller. J'ai besoin de voir Capri et de regarder couler l'eau du Tibre. Parle-moi de la Chine longuement et beaucoup. Je suis bien curieux de voir l'enfant. Nous fermerons les rideaux, nous ferons un grand feu, et seuls, les lumières flambant et les vers ronflant, nous fumerons des narguilés, tandis que l'hippogriffe intérieur nous fera voyager sur ses ailes.
p282

Adieu, cher bon vieux ; je t'embrasse. Au printemps prochain, tu me reverras avec les roses.
Nous reprendrons nos clairs de lune.
à sa mère.
Athènes, 24 décembre 1850.
Nous cassepétons de satisfaction d'être à Athènes. Et d'abord il nous semble être au printemps, comparativement à Constantinople qui, dans l'hiver, est une véritable Sibérie. Les vents de la Russie rafraîchis par la mer Noire vous y arrivent de première main. Ici nous retrouvons les myrtes et les oliviers, qui nous rappellent notre bonne Syrie. Et puis les ruines ! Les ruines ! Quelles ruines ! Quels hommes que ces grecs ! Quels artistes ! Nous lisons, nous prenons des notes ! Quant à moi, je suis dans un état olympien, j'aspire l'antique à plein cerveau. La vue du Parthénon est une des choses qui m'ont le plus profondément pénétré de ma vie. On a beau dire, l'art n'est pas un mensonge. Que les bourgeois soient heureux ! Je ne leur envie pas leur lourde félicité.
Nous sommes restés cinq jours au lazaret du Pirée. Sous prétexte de lazaret, on vous y écorche vif. Nous avons été rincés d'importance sous le rapport de la bourse. Quel infâme brigandage que ces quarantaines ! Comme on est complètement en prison, on vous vend tout au poids de l'or ; et comme il n'y a jamais rien de prêt, il faut l'aller chercher à la ville, et les commissionnaires

p283

ne sont pas à bon marché. Il faut payer pour avoir une serviette, un couteau, une table, etc.
J'ai vu hier Canaris. Il avait un chapeau de soie comme un simple mortel, était habillé à l'européenne et couvert d'un manteau noir. C'est un petit homme trapu, grisonnant, le nez un peu écrasé. Il ne sait ni lire ni écrire. Quand il était ministre de la marine, il ne pouvait signer son nom. Il ne connaît rien de tout ce qu'on a écrit en Europe sur lui. Quel renfoncement pour Hugo s'il savait cela, lui qui l'a tant chanté et si bien ! Canaris sait et dit seulement ceci : " il y a des livres qui parlent de moi en France. " un de ces jours nous devons aller lui faire une visite.
Nous sommes ici pilotés et servis par un très brave homme, le colonel Touret, commandant de la place, ancien philhellène qui a fait la guerre de l'indépendance avec le général Fabvier.
Nous avons eu l'honneur d'exciter l'hilarité et la curiosité de s m Amélie, reine de Grèce. Nous nous sommes trouvés, le jour de notre arrivée, sur son passage, comme elle sortait en voiture pour se promener. Tout le monde la saluait, soit en ôtant son chapeau ou son bonnet. Nous, avec nos tarbouchs, nous lui avons fait le salut turc, ce qui lui a semblé si étrange (il n'y a pas du tout de turcs ici) qu'elle s'est retournée vers sa dame d'honneur en se mettant à rire. Nous lui avons fait dire par le colonel Touret que nous eussions été fort embarrassés de la
p284

saluer autrement à cause de nos têtes. Elle a répondu qu'elle s'était pourtant aperçue que nous étions français. Les français doivent lui sembler de drôles de corps. N'importe, j'aime mieux être plus drôle encore et ne pas habiter l'ignoble palais où elle loge ! Est-ce laid !
Que dis-tu, en fait d'architecture, de celle du palais de l'ambassade à Constantinople, où l'architecte, ne sachant quel ordre inventer, a inventé celui de la croix de la légion d'honneur ! Il a décoré des chapiteaux avec de grandes étoiles des braves.

Demain matin, nous partons pour éleusis ;
nous passerons sur le pont du Céphise, où jadis
les femmes d’Athènes étaient engueulées, aux
mystères, d’une façon si gaillarde !